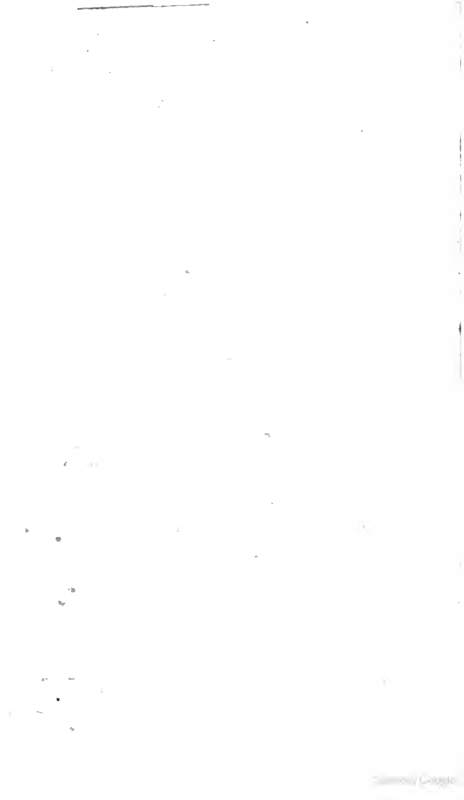




E. W. Foulques.



L'ITALIE.

TOME II.

L'ITALIE,

PAR LADY MORGAN,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Malheur au bon esprit dont la pensée altière
D'un cœur indépendant s'élance tout entière,
Qui respire un air libre, et jamais n'applaudit
Au despotisme en vogue, à l'erreur en crédit.
. . . .
Mais ferme dans ma route, et vrai dans mes discours,
Tel je fus, tel je suis, tel je serai toujours.

We travellers are in very hard circumstances. If we say nothing but what has been said before us, we are dull and we have observed nothing. If we tell any thing new, we are laughed at as fabulous and romantic; not allowing either for the difference of ranks (which affords difference of company), or more curiosity, or change of customs that happens every twinty years in every country. (LADY M. W. MONTAGUE.)

TOME SECOND.

TROISIÈME ÉDITION.



BRUXELLES,

AUGUSTE WAHLEN, IMP.-LIBRAIRE.

M DCCC XXV.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

L'ITALIE.

CHAPITRE X.

LOMBARDIE.

Route de Pavie. — Canal. — Binasco. — La Certosa. — Pavie. — Château. — Fonderie. — Strada nuova. — Pont du Tésin. — Palais. — Tours. — Pétrarque. — Églises. — Saint-Michel. — Duomo. — San - Pietro in ciel d'oro. — Saint Augustin et Boocace. — Théâtre. — Université. — Arrivée de Napoléon à Pavie, et sa visite à l'université. — Volta. — Colléges. — Caccia, Borromeo et Ghisleiri.—Société.

La distance de Milan à Pavie, seconde ville impériale du royaume Lombardo-Vénitien, est de vingt milles. La belle et large route qui y conduit traverse une plaine délicieuse; elle est ombragée de beaux arbres, et l'on a presque constamment la vue de ce canal qui, avec ses différentes branches tributaires, porte l'abondance et le commerce dans ces deux villes. Ce grand ouvrage de navigation intérieure a été commencé sous le gouvernement républicain de Milan, en 1179; et les deux canaux qui furent creusés alors, unissaient Milan avec l'Adda et le Tésin, et lui fournissaient de l'eau, la seule chose qui lui manquât. Pour étendre et perfectionner ces canaux, l'un des usurpateurs de la famille Sforza fit chercher en Toscane cet homme dont le génie se

prêtait à tous les arts, à toutes les sciences, Léonard de Vinci, qui, comme le premier mécanicien de son temps, fut employé à perfectionner leur plan et leur construction. Le peintre de Joconde et de la Cène surpassa dans ces ouvrages tout ce qui avait été fait pour les canaux de la Brenta, qu'on regardait comme les chefs-d'œuvre du siècle. Sous la domination des Sforza, les travaux continuèrent, et l'on suppose que le canal de Milan à Pavie a été achevé alors. Plusieurs lettres du duc Galéas-Marie Sforza, datées de 1473, qui ont été conservées, contiennent des ordres au capitaine de son parc (administrateur des eaux et forêts de ce temps) de continuer le canal de Binasco à Pavie, et *de ne pas épargner ses bois*, mais de faire couper tous les arbres qui pourraient être utiles : en 1475, il ordonna à son châtelain de Binasco *d'envoyer des bateaux et des barques à Pavie*.

Tel fut l'état des arts utiles en Italie, même dans le déclin de sa liberté et de sa prospérité, vers la fin du quinzième siècle ; mais quand elle fut soumise à la tyrannie étrangère, tous ses grands ouvrages déclinèrent avec ses libertés ; le superbe canal de Milan s'encombra par la négligence, et devint nuisible plutôt que profitable à la ville ; et, perdant enfin le nom de *Naviglio grande*, il fut appelé par les paysans *Navigliaccio* (grand *vilain* canal).

Sous le gouvernement espagnol, une faible tentative a été faite pour restaurer le canal près de Milan ; mais l'entreprise fut bientôt abandonnée, et l'endroit où l'on essaya vainement de faire une bonde, porte toujours le nom expressif de *conca fallata*. Marie-Thérèse, quand elle cherchait à se rendre

populaire, parut vouloir s'occuper de cet ouvrage long-temps négligé : elle fit nettoyer et réparer le canal jusqu'à deux ou trois milles au-delà des portes de Milan, mais elle s'arrêta là. Les Français arrivèrent. En 1805, un décret du nouveau gouvernement italien ordonna que le canal de Milan à Pavie et de là par le Tésin jusqu'à la Méditerranée, fût complété. Un autre Sforza parut dans Bonaparte, un autre Leonardo se montra dans Parea (1) : en un espace de temps inconcevablement court, les intentions de plusieurs siècles successifs ont été noblement réalisées; et la navigation intérieure poursuivit son cours vivifiant, dans les lieux où la tyrannie avait monopolisé les beautés de la nature, où l'ambition avait souillé les eaux du Tésin du sang de ses sujets. (2)

(1) Les ouvrages construits sous la direction de l'ingénieur en chef Parea honorent son génie. Ce gentilhomme est un artiste du pays; et son exemple prouve que les grands ouvrages publics, tels que le canal et la route du Simplon, avec l'arc triomphal qui la termine, sont plus propres que les académies, avec tous leurs prix et toutes leurs expositions, à faire naître et à nourrir les talens. Il a été calculé que la construction de ce canal, par la facilité des transports et par les irrigations qu'il procure, a doublé la valeur des terres, et considérablement enrichi les fermiers et les propriétaires de ses environs. (Voyez *Pavia*, dal marchese Malaspina.)

(2) La plaine à travers laquelle le Naviglio passe actuellement était la forêt de Windsor des ducs de Milan, consacrée, dans un circuit de quatorze milles, à leurs chasses royales. « I duchi di Milano tra Pavia è Binasco formato vi » avevano un gran parco da caccia di circa quatordici mi» glia di giro. » — MALASPINA.

Cette plaine a été aussi le champ de cette fameuse et terrible bataille entre les Allemands et les Français, où leur roi François Ier fut fait prisonnier de Charles-Quint, le 24

L'endroit où l'on relaie à moitié chemin entre Milan et Pavie, est le bourg et l'ancienne forteresse de Binasco. Pendant que l'on changeait les chevaux, et qu'on réparait la voiture, nous visitâmes le vieux château, dont l'aspect est beau, et dont la conservation est étonnante. Il avait encore beaucoup de traits de son caractère féodal, quoique ses fossés soient comblés et son pont-levis abattu, car il était rempli d'hommes armés, les uns en sentinelle à ses portes, les autres se montrant à toutes ses fenêtres. Mais l'inscription placée à son entrée, qui indiquait que ce monument était devenu une caserne pour la gendarmerie autrichienne, dissipa toutes les illusions que ces images avaient excitées.

Ce château est illustré par le souvenir de la belle et infortunée Béatrix Visconti. Là, elle fut emprisonnée par un mari qui feignait d'être jaloux pour se débarrasser d'une femme qu'il n'aimait plus. Delà, elle fut conduite au supplice, protestant jusqu'à la fin qu'elle était innocente (ce dont personne ne doutait, pas même son cruel époux). (1)

A quelques milles de distance de Binasco, et dans le milieu de la plaine si fatale au royal preux de France où la chevalerie vit

Il meglio della nobiltate
Di tutta Francia alla campagna estino ; (2)

février 1525. De là il écrivit à sa mère : *Tout est perdu fors l'honneur.*

(1) Béatrix Lascaris, femme de Philippe-Marie Visconti. Quand on la mit à la torture, elle avoua tous les crimes qu'on voulut lui imputer ; mais quand on la conduisit à l'échafaud, elle déclara solennellement son innocence, et mourut en la soutenant.

(2) Ariosto, canto 33.

l'on trouve la plus belle église, le plus intéressant et le plus magnifique de tous les monastères d'Italie, la *Certosa* ou *Chartreuse* de Pavie. Ce temple, ce colifichet, si vaste dans ses dimensions, si minutieux dans ses détails, si massif et si brillant, est séparé de la grande route par une belle avenue, et se dérobe aux regards dans l'enceinte autrefois sacrée de ses anciennes murailles.

Les crimes de ces chefs militaires, qui devinrent à une certaine époque de l'histoire d'Italie si formidables à la liberté italienne, étaient souvent accompagnés de talens qui produisaient presque l'effet de vertus. La même énergie qui les distinguait de leurs concitoyens et leur donnait une suprématie momentanée dans les temps dangereux, se tournait pendant la paix vers les ouvrages publics, dont le plan et l'exécution employaient leur activité surabondante.

Les Visconti, qui usurpèrent dans le quatorzième siècle le duché de Milan, étaient remarquables entre les *signoretti tiranelli* d'Italie, par l'atrocité de leurs vices privés et la splendeur de leurs qualités extérieures. Cependant les édifices qu'ils ont érigés, moins utiles que ceux des aventuriers paysans qui leur succédèrent (les Sforce), étaient principalement destinés à des objets militaires ou religieux.

Jean-Galéas Visconti, seigneur de Pavie, par un acte de perfidie horrible s'empara des états de son oncle dans le Milanais; et il a été accusé de l'avoir assassiné avec deux de ses fils dans la prison où il les avait fait enfermer. Bientôt après les Milanais furent obligés de le reconnaître pour souverain, parce qu'il avait obtenu de Venceslas, roi des Romains, ce duché qui, naguère, avait été une république li-

bre (1). Il commença à illustrer son royaume usurpé par des ouvrages publics ; et sa conscience et ses craintes lui inspirèrent de bâtir des églises et des forteresses. Alors s'élevèrent la forteresse de Pavie et le Duomo de Milan : la fameuse Certosa de Pavie, abbaye de moines carthusiens, fut construite et dotée pour expier la mort de son oncle, ou, comme le dit la chronique italienne : *ad espiazione delle sue colpe e redenzione dell'anima*. Galéas était un des plus dévots souverains de ce temps. Il fit des pèlerinages à la Vierge (1), suivi de deux mille hommes armés (sa garde ordinaire, suivant l'historien). Quoique ces actes pieux fussent toujours suivis de quelque crime atroce, il était dans la faveur spéciale de tous les évêques de Lombardie ; et quand il posa la première pierre de la Certosa en 1396, il sortit de son château de Pavie accompagné par les évêques de Pavie, de Novarre, de Feltre et de Vicence, avec un corps des principaux ecclésiastiques de ses domaines.

L'église et le monastère furent élevés avec des

(1) 1395.

(2) Ce fut à l'occasion d'un de ces pèlerinages que son oncle Barnabo, sortant pour aller à sa rencontre, fut saisi par ce neveu, et dépossédé de ses états. A tout prendre, cependant, les parties étaient égales; car son oncle avait précédemment tâché de le ruiner. Le fils aîné de Jean-Galéas a été le Néron de son siècle ; mais, ayant fait dévorer par ses chiens plusieurs de ses sujets milanais, il fut déposé et mis à mort. L'usurpation de Sforza suivit bientôt. La fille de Jean-Galéas épousa le duc d'Orléans, qui devait, de son droit, succéder au duché de Milan, à faute d'héritiers mâles. De là vinrent les prétentions de la maison de Valois, et les guerres qui ont rendu l'Italie le tombeau de tant de Français.

frais énormes et une magnificence excessive. En trois ans, les bâtiments furent assez avancés pour recevoir le prieur et vingt-quatre moines de l'ordre des chartreux. Les immenses terres, données par le fondateur, rendirent le couvent l'un des plus riches de l'Italie; et, par un codicille de son testament, il ordonnait aux moines d'employer tous les ans une certaine somme de leurs revenus pour le perfectionnement et l'embellissement de l'édifice. Des donations successives augmentèrent la richesse de cette maison; le génie et le talent contribuèrent en divers temps à sa décoration; et les cloîtres de la Chartreuse devinrent l'atelier de Luino, Giacomo della Porta, Procaccini, Sacchi, Guercino, et d'autres également célèbres et habiles. Quoique commencée dans le quatorzième siècle, les artistes d'Italie y travaillaient encore dans le dix-huitième; mais les travaux de quatre cents ans paraissent à peine suffisans pour avoir produit ces détails infinis, ces sculptures, ces ciselures, ces statues, ces ouvrages de bronze, d'or, d'ivoire et d'ébène, cette immensité de pierres précieuses, de mosaïques, de peintures, de fresques, toutes ces merveilles de l'opulence et des arts qui décorent les chapelles, les chœurs, les sacristies, les autels et les mausolées. Même le *lavatorio* des moines est couvert de bas-reliefs, de bustes et de pierres gravées du travail le plus exquis; et sa magnifique fenêtre a employé pendant des années, à la peinture de ses vitraux, le talent de Cristoforo Matteis, qui ne l'a terminée qu'en 1477.

Au milieu de cette silencieuse et solitaire magnificence s'élève le mausolée du meurtrier, fondateur de ce monument, Giovan Galeazzo Visconti. Les

moines érigèrent ce superbe tombeau à la mémoire de leur bienfaiteur un siècle après sa mort, peut-être pour donner l'idée à ses successeurs les Sforce de marcher sur ses traces! Pellegrini est l'architecte qui commença la Certosa, et Giacomo della Porta l'acheva en 1562 : ses feuillages arabesques et ses ornemens délicats sont de Cristoforo Romano, et le tout est du plus précieux marbre de Paros. Cependant, quand tout fut terminé, quand on n'attendait plus que la cérémonie du transport des restes mortels du *puissant Visconti*, et quand l'urne glorieuse, soutenue par la Renommée et la Victoire comme emblèmes de ses conquêtes et de son immortalité, était ouverte pour recevoir ses os, aucun être vivant ne put dire où ses os reposaient; sa tombe était ignorée, comme son existence était presque oubliée; ses faits étaient conservés dans les chroniques, mais personne ne les lisait; et son souvenir était effacé dans tous ses vastes domaines, excepté chez les moines reconnaissans de la Chartreuse. Ce Visconti avait cependant été le *grand capitaine* de son temps. Dante, Pétrarque, Tasse, Arioste, les places où reposent vos restes sont bien connues et bien révérées, malgré l'indifférence dédaigneuse avec laquelle vos protecteurs militaires (1) vous ont regardés! Combien de pas étrangers se sont dirigés en pèlerinages

(1) Quand les Scaglieri de Vérone commencèrent à se lasser de leur illustre protégé Dante, qu'ils avaient attiré à leur petite cour, un de ces princes lui demanda insolemment, au milieu de son cercle, *pourquoi un bouffon divertissant était préféré par les grands à des hommes tels que lui*. Dante répliqua : *La sympathie et la ressemblance produisent l'amitié et la préférence*. On conçoit que le poète fut bientôt banni de la cour des Scaglieri. (Voyez *Petrarca rerum memorabilium*.)

vers vos châsses sacrées! et ces hommages continueront dans la suite des âges, quand les Scaglieri, les Visconti (1), les Esti, n'auront d'autre place dans la mémoire humaine, que celle qui leur a été accordée dans vos ouvrages et dans l'histoire de votre vie!

En sortant de la magnificence du temple et de tous ses bâtimens adjacens, on retrouve avec plaisir, dans les cloîtres, la noble simplicité qui convient à une grave retraite monastique. Derrière une belle fabrique, autrefois occupée par le prieur, et réservée pour la réception des étrangers et des pèlerins de haut rang, sont les cloîtres incrustés d'ornemens et de bas-reliefs en terre cuite, et qui servent de portique à vingt-quatre maisons isolées. C'étaient les cellules des moines, dont chacune contenait deux chambres, un petit jardin, et une fontaine avec un siége de marbre. Un tour servait à leur faire passer leur nourriture; car il n'y avait point de communication entre les frères, excepté à l'église. Nous avons passé près d'une heure dans l'une de ces cellules qui était restée exactement dans l'état où son dernier

(1) Giovan Visconti, fondateur de la fortune de cette famille, voulut être le patron de Pétrarque, qui, pendant un certain temps, demeura dans sa maison. Ce Visconti était un *grand capitaine* dans toute la force du terme; il était *archevêque de Milan*, et quand il affecta d'exercer un pouvoir temporel sur ses concitoyens, le pape Clément VI, effrayé de son influence croissante, lui envoya un nonce chargé de lui déclarer qu'il devait opter entre les deux pouvoirs, spirituel et temporel. L'évêque, après avoir célébré la messe devant le nonce avec une grande solennité, le fit approcher, et, tenant un crucifix d'une main et une épée de l'autre, il dit: « Voici mon pouvoir *spirituel*, et voilà mon pouvoir *temporel*. Allez, dites au saint père qu'avec l'un je saurai défendre l'autre. » Il fut en effet un vaillant et fier guerrier, et, de plus, un théologien très-orthodoxe.

habitant l'avait laissée il y a trente ans. Il y avait quelque chose de mélancolique dans les peines qu'il avait prises pour embellir ce jardin de trente ou quarante pas de circonférence : il avait peint ou orné d'une autre manière chaque pierre de la haute muraille; sa petite fontaine était tellement surchargée de décorations, qu'elle avait l'air d'un jouet d'enfant. Le sol était une mosaïque, et la profusion de fleurs devenues sauvages et dégénérées, qui pointaient à travers les gazons flétris, montrait quels efforts il avait faits pour trouver le moyen de s'occuper dans cette triste et étroite solitude. On voyait dans un coin un figuier couvert de fruits, qui n'était sans doute qu'un rejeton quand il avait abandonné sa cellule.

Les appartemens du prieur sont vastes et nobles : une grande salle de l'attique, à présent remplie de grains, a servi, dit-on, de prison à François Ier, après la mémorable bataille de Pavie.

Un des premiers actes du système de réforme de Joseph II fut la suppression de la *Certosa* de Pavie. On fit des pensions au prieur et aux moines, et on les obligea de rentrer dans ce monde qu'ils avaient fait vœu d'abandonner pour toujours. Quatre prêtres furent appointés pour officier dans l'église les dimanches et fêtes, et un sacristain fut nommé pour en prendre soin. Excepté un petit nombre de tableaux que l'empereur fit emporter à Vienne, et quelques autres qui ont été pris par les Français (1), l'église et le couvent sont encore aussi riches en peintures

(1) La *Sagrestia nuova* contient la meilleure collection de tableaux. Les Français en ont emporté trois de la plus grande valeur. En 1798, à la dissolution du couvent, la bibliothèque du prieur et tous les trésors de ses appartemens



et en objets précieux, que dans les jours de leur plus grande prospérité.

Ce fut dans une belle matinée d'automne que nous visitâmes la Certosa; et quand nous passâmes les pesantes et magnifiques portes qui conduisent à sa vaste cour, l'aspect qui se déploya à nos yeux nous fit une impression profonde. La noble façade de l'église, couverte d'ornemens et de sculptures, l'architecture gothique des bâtimens, l'herbe qui perçait à travers les pavés, l'écho de nos pas, la solitude, le silence, un mélange de splendeur et de désolation, tout contribuait à frapper les sens et l'imagination. Au milieu des fragmens d'une châsse brisée nous vîmes un chariot rustique à demi chargé de foin; une jeune femme assise sur le brancard allaitait un joli enfant; son fuseau était à ses pieds, et son mari (le gardien) était occupé à recueillir sa petite récolte. Quel groupe dans les cloîtres d'une chartreuse! (1)

L'impression que nous laissa cette fabrique était

furent enlevés. Les Français sont accusés d'avoir arraché les plombs dans plusieurs parties des cloîtres, etc., etc.; mais on doit admirer qu'ils se soient conduits avec autant de modération dans la chaleur de la conquête. Le *pallium* de quelques-uns des autels, entièrement couvert de pierres précieuses, et plusieurs autres incrustés de diamans, auraient pu enrichir la collection la plus magnifique.

(1) Un gentilhomme milanais m'a dit qu'il se souvenait parfaitement d'avoir vu le *procureur* de la Certosa venir à Milan pour des affaires, dans un beau carrosse à quatre chevaux. Ces riches professeurs de la pauvreté avaient des domaines dans toutes les parties de la Lombardie. Leurs tenanciers et fermiers venaient par centaines régler leurs comptes au couvent; et les moines de cet ordre passaient, à l'époque de sa dissolution, pour les agriculteurs les plus éclairés et les plus habiles.

singulière; nous éprouvions le désir de ne trouver aucun objet très-intéressant dans ce qui nous restait à voir. Nos sensations avaient été assez vives pour nous faire craindre d'en recevoir trop tôt de nouvelles. A quatre milles italiens de la Certosa, au bout d'une belle avenue plantée d'arbres, dans une plaine que sa fertilité a fait nommer le jardin de Milan, s'élève la ville impériale de Pavie. A l'entrée de cette *città di cento torre* (ville des cent tours) l'on trouve l'ancien château des Visconti, magnifique dans ses ruines. L'on nous montra parmi ses fenêtres cintrées en pierres et bien conservées, celle de la chambre de Pétrarque : elle était couverte de plantes sauvages qui tombaient à plusieurs pieds en guirlandes flottantes. Pendant que nous étions à l'examiner, la femme d'un soldat (car tout ce qui est habitable dans ce vénérable édifice, est une caserne autrichienne) étendit une chemise pour la faire sécher sur le feuillage. Les fenêtres de la galerie où Pétrarque entreprit d'arranger ses précieux manuscrits (1) qu'un

(1) L'arrangement de ces manuscrits, qui renfermaient tout ce que la richesse, la puissance et des recherches suivies avaient pu obtenir de plus précieux en ce genre, a été une source de délices pour Pétrarque; ct c'était probablement le principal lien qui l'attachait à Visconti, sous la protection duquel il fut toujours assez libre.

Quand l'armée de François Ier saccagea Pavie, le palais des Visconti, le plus noble et le plus ancien de l'Italie, fut endommagé d'une manière irréparable. Le général Lautrec eut pour sa part du butin la galerie des manuscrits, qu'il fit emporter en France, après avoir pillé la ville, et fait passer les habitans au fil de l'épée.

Les *preux* français et les rois légitimes n'étaient point inférieurs aux généraux *parvenus* et aux usurpateurs, dans l'art militaire de la spoliation. Il est de fait que les siéges et les sacs de villes ont été, dans tous les âges, également

spirituel despote avait recueillis, étaient couvertes de ceintures de peaux, et d'autres articles de la toilette militaire qui exhalaient aux rayons du soleil une odeur de cuir et de pipe.

En face de cet excellent modèle de l'architecture domestique du moyen âge, on voit un édifice moderne d'une étendue et d'une importance presque égales. Ce bâtiment a été érigé par les Français, pour y établir une fonderie de canons et un arsenal. Là, d'immenses machines et les plus ingénieux ouvrages hydrauliques furent construits. Des écoles d'artillerie

sanglans et cruels. Que ceux qui étaient présens aux horreurs des siéges de l'Espagne (qui n'étaient cependant pas conduits par des ennemis, mais par des amis), disent ce qu'ils savent de Badajos et de Saint-Sébastien. Ce maréchal Lautrec a eu trop de part dans les affaires d'Italie, au seizième siècle, pour ne pas mériter que nous en disions un mot *en passant*. Ce fut lui principalement qui engagea son maître dans ses démarches fausses et fatales, dans lesquelles les seuls talens qu'il possédât, le courage animal et l'habileté militaire, pouvaient être utiles; car, dénué d'esprit et d'instruction, il n'était rien en temps de paix. Élevé dans les armes depuis son enfance, ses succès rapides en Italie lui valurent le gouvernement du Milanais. Ses seuls instrumens de domination étaient la terreur et la violence. Hautain, impérieux, froid et farouche, il était détesté comme individu et comme ministre; et son orgueil et son impétuosité lui firent commettre des fautes qui devinrent très-nuisibles aux intérêts du roi. C'est par suite de ses mauvais conseils que François fut chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme et de Plaisance, par un soldat italien, Prosper Colonne; comme l'Autriche fut depuis expulsée des mêmes villes par un autre capitaine italien. Après la malheureuse affaire de la Bicoque, Lautrec ne recouvra jamais sa réputation; et, quoiqu'il fût toujours le premier favori de son roi, dont la maîtresse (la comtesse de Châteaubriand) était sa sœur, il mourut déshonoré, n'emportant les regrets de personne, et ne reçut les honneurs funèbres, par la charité d'un seigneur espagnol, que vingt ans après sa mort.

et de génie y avaient été établies. Le grand nombre d'ouvriers employées à la fabrication des armes à feu et des canons, encourageait au travail, et donnait des moyens de subsistance à la partie la plus pauvre de la population (1). Cet établissement est maintenant abandonné, et ceux qui y travaillaient réduits par conséquent à mendier ou à chercher d'autres manières d'exister. Les canons nécessaires pour la défense de l'Italie autrichienne, ont été envoyés tout préparés des arsenaux de Vienne, mesure qui ne s'est pas trouvée sans inconvénient; car à leur arrivée on s'est aperçu qu'ils étaient trop petits pour recevoir les balles fondues par les Français, dont les pièces étaient d'un autre *calibre* que celles qui sont fabriquées sous la direction du conseil aulique.

L'on entre dans la plus grande rue de Pavie, la *Strada nuova*, par une superbe porte d'architecture grecque, construite par le précédent gouvernement sous le prince Eugène; on l'appelle *Porta san Vito*. Cette rue est terminée par la *Porta del ponte Ticino*. Ni l'une ni l'autre de ces portes n'étaient achevées en 1819. Mais quoique les habitans les doivent à leurs derniers gouvernans, les courtisans *municipaux* de cette cité, toujours très-impériale, les

(1) Suivant le marquis de Malaspina, la fonderie avec ses écoles, etc., etc., rapportait un million de livres italiennes au trésor de Pavie. « La maggior parte della cui somma » (dit le marquis) ridondava al beneficio della città » (dont la majeure partie était employée au bénéfice de la ville). Près de l'arsenal, le dernier gouvernement avait fait planter une belle promenade, ou *corso*, pour les habitans, sur le terrain autrefois couvert par les ruines de la citadelle; elle est formée par quatre rangs de beaux arbres mêlés de beaucoup d'arbustes.

ont *dédiées* à *nostro augusto sovrano* (1) du jour !

Dans la *Strada nuova* sont les principaux palais de la noblesse de Pavie, qui nous avaient été décrits par un des membres les plus spirituels de cet ancien corps, comme étant *Spagnolosissimo*, terme employé dans cette partie de l'Italie pour exprimer l'ultracisme, ou un parti plein des vieux préjugés espagnols, et dévoué aux descendans et représentans de Charles-Quint. A Naples, au contraire, être *Spagnolosissimo dans ce moment*, serait tout autre chose.

Les palais de cette rue tombent en ruine ; ils sont entremêlés de boutiques, d'églises, de colléges, de cafés, de théâtres et d'hospices. Le matin, cette longue mais étroite avenue (quoique placée au centre de la ville, quoique constituant elle-même la ville, car les rues latérales sont en petit nombre, et peu spacieuses), est encore inanimée, et n'offre presque pas de mouvement de commerce; on assure qu'il a été ruiné par les derniers changemens. Le soir, la *Strada nuova* est le *corso*, où se promènent quelques nobles dans leurs voitures, et les jeunes étudians de l'université, que nous prîmes d'abord pour des officiers *à demi-solde*. Rien de plus militaire que leur air et leur démarche, surtout en y ajoutant leur petit chapeau retroussé; car l'université de Pavie n'a pas repris le costume monacal, et les jeunes gens ont toujours la mine d'élèves de l'école poly-

(1) Il n'y pas moins de quatre inscriptions sur les portes du côté de Milan, qui se disputent l'une à l'autre la palme de la servilité et du mensonge. Je les ai maintenant sous les yeux; mais je ne veux point faire circuler des éloges non mérités, également honteux pour le maître qui les reçoit et pour les esclaves qui les donnent.

technique de Paris. Les piétons de tous rangs et de tous âges sont mêlés avec les carrosses, et sortent *per pigliar fresco* (prendre le frais) ; c'est ainsi qu'ils appellent avaler de la poussière, et respirer entre deux rangées de hautes murailles échauffées, qui forment une espèce de four. Cependant, les officiers autrichiens s'étendent sur les bancs placés sous les tentes des cafés, fument leur cigare au nez des passans, et parlent allemand.

La Strada nuova se termine à la porte et au pont du Tésin. Ce pont est un des objets les plus curieux d'Italie, et l'un des monumens les plus frappans de l'activité et de l'énergie des Italiens du moyen âge, pour tous les ouvrages d'utilité publique. Il a été élevé en 1351, pendant que Giovanni di Mandello était *podestà* de Pavie. Sa longueur est de trois cents pieds, et sa largeur de douze; et il est couvert par un toit fort extraordinairement construit, soutenu par cent colonnes de granit. Quand nous vîmes le pont du Tésin, il était encombré de petits oratoires, et de chapelles volantes, la plupart consacrées à la Vierge, mais érigées pour exciter en même temps à la piété et à la charité. Chaque station, enrichie d'un reliquaire, était gardée par un bruyant solliciteur en habit de pèlerin, demandant *carità*, au nom de la Madone et de tous les saints qui, depuis la restauration, ont pris le pont sous leur protection spéciale. Une circonstance singulière, c'est que tandis qu'un des bouts *del ponte del Ticino*, est gardé par les soldats, douaniers, officiers de police, etc., de l'Autriche, l'autre est protégé par les forces de S. M. sarde; le Tésin étant la limite qui sépare actuellement les possessions légitimes de ces

autocrates respectifs. Combien de temps plaira-t-il au ciel de maintenir cette répartition de sa grâce divine ? C'est ce qui paraît à présent très-douteux. Quoique Gênes ait été dépouillée pour arrondir le territoire du geolier des Alpes, et le mettre en état de faire tête à des jacobins français *possibles*, cependant, il nous a été assuré que S. M. I. sent un tendre *penchant* pour Alexandrie, et le pays environnant, jusqu'à la *Bocchetta*, penchant qui problablement ne sera pas long-temps sans être satisfait.

La principale rue de Pavie est coupée à angles droits par d'autres rues encore plus anciennes, où tout est triste, désolé et silencieux; quelques-unes sont terminées par des places qui s'ouvrent devant des palais massifs, dont les fenêtres sont dégarnies de châssis, les portes démontées, et les balcons tombans sur de beaux portiques ruinés. L'herbe couvre le sol de tous côtés. Dans une de ces rues latérales, on montre l'emplacement du palais impérial, dans le temps où Pavie était une capitale royale. Ce palais était celui de *Théodoric*, souvent cité dans l'histoire de plusieurs invasions barbares. Il existait encore dans toute sa grandeur gothique, au onzième siècle, quand il fut détruit par une insurrection populaire, contre la tyrannie d'Henri II.

Le nombre de ces édifices extraordinaires qui ont fait donner à Pavie le nom de *citta delle cento Torre*, est considérablement diminué. Parmi les deux tours qui subsistent, il en est une qui est encore attachée d'une manière effrayante à *casa Balcrede;* elle a cinquante-six mètres de haut. L'autre appartient à la *casa Maino;* et toutes deux sont considérées comme des marques d'une grande noblesse. L'in-

tention originaire de ces tourelles était la défense intérieure, avant que la poudre à canon et l'artillerie fussent connues. Mais ce dessein primitif dégénéra bientôt en un esprit de rivalité et d'ambition : une tour jointe à la maison d'un noble, devint un ajouté nécessaire à sa grandeur, une preuve de son rang et de son importance; en un mot, elles devinrent les enseignes visibles d'une vanité puérile. C'est dans une de ces tours, que du temps de Théodoric, roi des Goths, le célèbre Boëtius fut enfermé, et qu'il composa son traité *de Consolatione philosophiæ ;* la tour a porté son nom tant qu'elle a existé. Sur le sol où elle était bâtie, s'élève actuellement *la casa Malaspina*, dont le maître éclairé a placé à son entrée un buste de l'illustre philosophe, avec une inscription très-bien adaptée, faite par l'abbé Morelli. On sait que ce consul romain ne quitta sa prison que pour être exécuté, sur le terrain qui avoisine *San Pietro in ciel d'oro.*

Une autre de ces tours, heureusement abattue maintenant, était nommée *Torre del pizzo in Giù,* parce qu'elle avait la forme d'une pyramide renversée. Elle ne mérite d'être citée que comme un exemple de la perversité du goût à l'époque où elle a été construite. Cette tour, appuyée sur son *apex*, était près de la *casa Olivano*. La *difficulté*, et non la *beauté*, était le *gusto* dominant dans l'architecture pavisane. Dans le voisinage de la *casa Malaspina* se trouvait un édifice d'un autre temps et d'un intérêt bien différent : c'était la maison d'un simple citoyen, Francesco di Brossano, le gendre de Pétrarque, le mari de sa belle et bien-aimée fille. Là, Pétrarque habitait, quand il visitait Pavie, bien

plus souvent qu'au palais ducal des Visconti. Là, il caraissait son petit-fils, dont la mort lui coûta tant de larmes, et dont il fit l'épitaphe avec une simplicité qui prouve qu'il n'avait point consulté les muses pour l'écrire (1). Pétrarque, vu, dans son existence domestique, comme père, comme grand-père, paraît sous un aspect différent, et il excite d'autres sentimens que l'amant de Laure et le poète couronné au Capitole; mais dans toutes ces relations, il paraît avoir été parfait (2).

Pour remémorier sa résidence sur ce coin de terre, le marquis Malaspina a élevé un monument avec une inscription en face de celui dédié à Boëtius, précisément devant le terrain où la maison de Francesco di Brossano était bâtie (3).

Ce qui rend l'architecture de Pavie intéressante pour l'observateur ordinaire ou l'amateur de souvenirs historiques, est ce qui la rend défectueuse

(1) « Franciscus de Brossano mediolanensis,
Infans pulcher et innocens jacet hic. »

Cet *aimable et innocent enfant,* comme l'appelle son immortel aïeul, a été enterré dans la petite paroisse de San-Geno, qui, depuis long-temps, est tombée en ruines; mais l'inscription, avec quelques autres monumens, a été retrouvée parmi des fragmens moins précieux : elle est en caractères gothiques.

(2) Surtout dans son ardente et constante amitié pour Boccace. Il y a quelque chose d'extrêmement tendre dans le souvenir qu'il laisse à cet ami dans son testament, où il lui lègue une somme de 50 florins d'or, pour *s'acheter* un vêtement chaud, afin qu'il puisse, l'hiver, poursuivre ses travaux nocturnes : il connaissait l'insouciance de Boccace, et il pourvoyait ainsi à son bien-être à venir. Il est délicieux de pouvoir rendre au génie toutes les vertus que la sottise voudrait lui refuser.

(3) Brossano était un intendant de la famille de Malaspina.

aux yeux du pédant *virtuose :* elle est principalement dans ce style semi-barbare nommé par les Italiens *Longobardescho*. C'est, en effet, un style barbare et souvent grotesque; mais il donne l'idée du point précis auquel la civilisation était arrivée dans ces jours de hardiesse et de perversité ; il montre les progrès des arts à ravers toutes les difficultés qui retardaient leur perfectionnement.

Des quarante-six couvens qui existaient à Pavie dans le milieu du dernier siècle, aucun ne s'était conservé sous le gouvernement Franco-Italien. Joseph II en avait supprimé beaucoup, et le gouvernement du royaume d'Italie détruisit le peu qui en restait. Les églises, quoiqu'à moitié fermées et hors d'état de servir, ont été rarement entièrement démolies. Près du palais des rois Lombards est l'ancienne basilique de Saint-Michel. L'histoire assure qu'elle était contemporaine du farouche Grimoald, du sixième siècle. Cet édifice est donc (comme nous l'a dit un gentilhomme de Pavie) *Longobardeschissimo*. Cependant, contre l'usage ordinaire des Lombards, il n'est point bâti en *pietra-cotta*, mais en marbre. Sa lourde et singulière façade est couverte de bas-reliefs qui ont un grand prix par les mœurs qu'ils rappellent. Dans un des compartimens, l'ange Gabriel, assez triste figure avec une face aussi longue que s'il appartenait à la maison d'Autriche, joue du violon (fait assez curieux dans les antiquités musicales). Dans un autre, on voit une représentation de l'Annonciation, qui sent l'arianisme alors dominant chez les Lombards. Le messager angélique présente un gros enfant bouffi à la Vierge Marie, qui lui sourit de la plus terrible ma-

nière. Partout les monstres les plus hideux, probablement les restes de la mythologie d'Odin, alors réduits à la *demi-solde*, apparaissent au milieu des chérubins et des séraphins chrétiens; et les divinités de diverses théologies se mêlent avec une tolérance qui se ressent des opinions indécises de ce siècle. A travers cette architecture barbare, on distingue quelques arceaux du pur gothique introduit plus tard en Italie, et que les Italiens appellent, quand il est ainsi employé, *stilo misto*. Sur la sombre et profonde entrée ou portique de ce très-ancien édifice, les peintures à fresque sont si horribles, qu'elles ajoutent beaucoup à son aspect effrayant. De grandes et hideuses figures de saints, de docteurs et de madones, paraissent bien propres à être les idoles de la foi obscure et douteuse de ce temps, dans lequel il ne paraît pas qu'un seul rayon de christianisme ait pénétré, quoique tous les crimes fussent commis par un affreux sacrilége en son nom sacré. Les idoles des insulaires de la mer du Sud sont des *divinités grecques*, en comparaison de ces Gogs et Magogs, de ces Molochs de l'Église. Les fresques de Saint-Michel sont d'Andrino d'Edesia, qui vivait du temps de Giotto, mais qui pourraît être supposé contemporain de la fondation du monument. L'intérieur du temple est aussi sombre et presque aussi barbare que l'extérieur. Il y a un endroit remarquable, pavé en mosaïque, où l'on dit que les rois des Lombards étaient couronnés quand Pavie, le tombeau de deux dynasties, était la capitale et la ville royale du royaume d'Italie.

La cathédrale de Pavie est un vaste et vilain édifice, commencé sous le gouvernement épiscopal du

cardinal Visconti, frère du duc régnant de Milan, Giovanni Galeazzo Visconti, dans le quinzième siècle. Il n'est rien resté de ce temple dans ma mémoire, excepté que nous l'avons visité le jour de la fête du Rosaire, et que comme je me baissais pour lire une inscription, près du maître-autel, une vieille dame qui était à genoux un peu plus loin, se relevant tout à coup vint me prendre sous les bras, et m'entraîna vers une autre châsse, devant laquelle, me forçant à me prosterner, elle s'écria : *Ecco l'altare del Rosario*, voulant faire entendre qu'il n'y avait qu'un seul autel dans l'église ce jour-là, où l'on pût offrir des prières efficaces.

L'église de *San Pietro in ciel d'oro*, quoique supprimée par Joseph II, contenait la tombe de Boëtius, et le corps du béatifique docteur saint Augustin, le plus grand pécheur, et *comme de raison* le plus grand saint de son temps. Du moins l'histoire affirme que ces restes précieux furent envoyés d'Afrique au roi Luitprand ; mais M. Eustace refroidit la piété et la révérence avec lesquelles on devait naturellement en approcher, par ses craintes, qu'au lieu de rendre hommage à la poussière du *Platon chrétien*, le tribut que nous croyons offrir à la vertu et à la sagesse, ne soit adressé aux restes impurs de quelque envahisseur du Nord, de quelque Lombard demi-sauvage. Ce serait en effet une méprise cruelle!!! mais le sentiment serait le même, et sans doute il n'en serait pas moins agréable au saint. Avec cette conviction je m'approchai de l'endroit où s'élève la tombe d'albâtre de saint Augustin, suivant l'information que M. Eustace en donne à ses lecteurs ; mais il a vu apparemment l'église de Saint-Pierre,

comme la Certosa, *à travers l'obscurité du soir*, sans quoi il aurait aperçu que c'est un amas de ruines, et qu'on n'y voit point de tombeau semblable. Ce monument, l'un des exemples les plus curieux de la sculpture du quatorzième siècle, et contenant trois cents figures, a été, lors de la suppression de l'église, porté avec ce qu'il renfermait, à la cathédrale, où il n'a pas encore été rétabli. (1)

Mais *San Pietro in ciel d'oro* a un autre intérêt, pour attirer le voyageur dans ses ruines, outre l'*arco* de saint Augustin ; il fut la scène d'une des plus plaisantes aventures du héros pavisan de Boccace, *messer Torello d'Istria di Pavia*, et les amans de Pavie, nombreux là comme dans toute l'Italie, montrent le lieu où ils supposent que cet esprit aussi gai que philosophique, avait placé le lit somp-

(1) Il n'y a qu'une seule manière de s'instruire de l'histoire topographique d'Italie, c'est de lire les statistiques italiennes par les écrivains du pays, qui sont les plus laborieux et les plus exacts des collecteurs. Une des sources des erreurs de M. Eustace, c'est de s'être guidé trop exclusivement sur des voyageurs français, tels que Lalande, Richard, etc, etc. Il a traduit presque littéralement le premier dans tout ce qui concerne le moyen âge, et il a, de plus, fait usage de beaucoup de ses citations latines. Les Italiens, en général, estiment peu les voyageurs français, qui, à ce qu'ils assurent, ne savent jamais, ou du moins ne *parlent* jamais leur langue ; et surtout ils ont une aversion décidée pour le pauvre Lalande. On dit (et une dame de la maison Litta, où Lalande avait été reçu, m'a assurée du fait) que son valet de chambre lui faisait croire ce qu'il voulait ; et l'on cite avec triomphe sa description brillante du bel aloès qui croit dans le jardin de l'Ambroisienne. Nous avons vu cette plante aussi fleurie que quand Lalande l'a vue il y a quarante ans ; car elle avait de même été repeinte à neuf, étant faite d'étain. Après la première édition, il ôta cette description, par le conseil d'un de ses amis.

tueux de Torello, où il fut trouvé par les moines, victime ou plutôt protégé de la nécromancie. (1)

Le théâtre, en Italie, se présente naturellement à l'esprit après l'église : étant l'un et l'autre des leviers politiques par lesquels le despotisme a longtemps fait marcher ses rouages, ils partagent également le temps et l'attention du peuple, et ils sont ordinairement mis ensemble sur la liste des devoirs contemplatifs imposés à l'étranger curieux. Notre résidence à Pavie devait être si courte, et il y avait tant de choses à voir dans l'ancienne capitale des Insubriens, que nous n'avions pas l'intention d'aller à la comédie; et nous aurions manqué l'occasion de voir un des plus curieux, sinon l'un des plus beaux théâtres de l'Europe, sans la politesse attentive du professeur R***, qui nous séduisit par l'offre de sa loge et de sa société, la veille de notre départ. Le matin, nous avions été éblouis par la légère,

(1) Boccace est, de tous les Trecenti (auteurs du treizième siècle), celui qu'on lit le plus souvent en Italie. L'édition faite pour les femmes et les jeunes gens, est purifiée de tout ce qui répugne à nos mœurs actuelles. Une des causes de cette popularité, est la hardiesse avec laquelle Boccace attaquait l'Église, quoiqu'il écrivît dans le moment de sa plus grande puissance et de sa plus profonde corruption : les Italiens le considérèrent comme un patriote et un philosophe, et ses obscénités sont regardées avec la même indulgence que les Anglais accordent aux mêmes fautes dans Shakespeare. De telles fautes ne sont impardonnables que dans les auteurs des siècles aussi policés que celui de Charles II : à des époques plus reculées, elles ne sont que des symptômes de grossièreté; mais dans les temps plus raffinés ; elles sont des preuves décisives de dépravation, qui annoncent une morale et un goût également vicieux. On suppose que les descriptions de Boccace étaient des faits; celles des favoris de Charles sont les productions d'une imagination impure.

gaie et brillante église de Saint-François, qui pourrait bien passer pour un théâtre de cour. Le soir, nous fûmes encore plus surpris par l'apparence d'un théâtre qui avait tellement l'air d'une église, que jusqu'au moment où la toile fut levée, nous avions peine à croire que nous ne nous étions point mépris, et que nous n'étions point à vêpres. Tout l'intérieur de ce théâtre est en marbre noir, les desseins et ornemens tiennent tous à l'architecture; d'immenses colonnes supportent des arcades pesantes, les loges sont comme des stalles, les corridors représentent les ailes, le parterre la nef, et le théâtre le chœur d'un temple. Mais jamais une triste enceinte ne retentit d'accens plus gais que ceux dont nous fûmes les témoins dans la mélancolique salle de Pavie. La pièce était une des comédies sentimentales de Federici, l'*Orfanello*, et l'orphelin était joué par une petite fille, qui, comme tous les enfans italiens avant que l'éducation les ait gâtés, était gracieuse, intelligente, vive, et pleine de charme et d'expression dans ses gestes. Mais c'était la farce qui, si elle avait été jouée au milieu des tombes de Saint-Michel, aurait

Waked wild laugther in the throat of death: (1)

c'était la farce qui était le principal objet de l'attention de l'assemblée. L'affiche avait annoncé *Le trenta e tre disgrazie di Menichino*, les trente-trois infortunes de Menichino. Menichino, diminutif de Dominique, est l'original du Jocrisse français. Depuis Molière jusqu'aux auteurs de la Porte-Saint-Martin (2), un grand nombre de comiques français

(1) « Provoqué le rire dans la gorge de la mort. »

(2) Tout ce que Molière a pu emprunter des Italiens, en

ont emprunté à l'ancienne comédie italienne, ou *Commedia dell' arte*, et l'on rit encore dans les

bouffonneries et en embroglio, a été remboursé en bon esprit *sterling* et en saine philosophie, la philosophie de la nature vivante. Mais on doit se rappeler qu'avant, *très-long-temps* avant le temps de Molière, *la Calandria*, *la Mandragora*, les comédies de l'Arioste, de Lasca, de Bentivoglio, etc., etc., avaient été écrites : alors parut la comédie anglaise, riche par-dessus toutes en gaîté et en esprit naturel, le *Falstaff* de Shakespeare et le *Bobadil* de Ben Johnson. La France a été la dernière à se prêter à l'impulsion joyeuse; et les Français (qui sont sans aucun doute le peuple le plus sérieux de l'Europe) auraient toujours continué à emprunter les sujets de la *Commedia dell'art*, et à rire aux dépens du *Pantalon*, du *Brighella* et du *Docteur italien*, si un génie tel que Molière ne s'était pas élevé, et ne leur avait pas donné un drame comique national. Le volumineux *Théâtre italien*, *de Gherardi* (pièces écrites moitié en français, moitié en italien, et jouées pendant plus d'un siècle devant la cour et la ville), prouve ce fait. Les littérateurs français et surtout les *académiciens*, ne devaient donc jamais *chercher à se décharger du poids des obligations* qu'ils ont au génie original des Italiens ; et dès le milieu du dix-septième siècle, quand la langue italienne, si profondément étudiée par les Regnier, les Demarais et les Ménage, commença à passer de mode en France, la littérature italienne y fut poursuivie avec une virulence égale à l'ignorance qui l'accompagnait. Les plus sanglantes critiques contre les poëtes d'Italie, sont sorties de la plume de Boileau, de Marmontel, de Chamfort et de La Harpe ; mais il est notoire qu'à l'exception de Boileau, qui possédait une teinture légère d'italien, aucun de ces écrivains n'entendait et ne lisait cette langue. La Harpe est accusé d'avoir jugé la *Mandragora* de Machiavel d'après une traduction insérée dans les OEuvres de J.-B. Rousseau; et l'un des hommes les plus versés de ce temps dans la langue italienne (qui n'est point un Italien), Ginguené, a déclaré *faux et absurdes* les jugemens de tous. Le fait est que Marmontel a copié le vieil abbé d'Ambignac ; Chamfort, dans son *Éloge de Molière*, a copié Marmontel ; ils ont critiqué l'Arioste, le Tasse et Machiavel, comme ils ont critiqué Shakespeare sur des traductions de la seconde main.

spectacles parisiens, des farces qu'on a tirées de ces pièces éminemment plaisantes.

Les *sottises de Menichino* ont été jouées par tradition en Italie depuis plus de cent ans; et cependant la grande variété d'actions bouffonnes, ajoutées par l'auteur *de son chef*, rend les plaisanteries toujours nouvelles, et les méprises du héros toujours risibles. Le Menichino qui jouait à Pavie, était le Brunet de Lombardie; ce qui fait suffisamment son éloge, quel que puisse être son mérite comique. Pendant la représentation, on n'avait pas le temps d'applaudir, aucune main ne s'éleva, les éclats de rire réitérés empêchaient de songer à donner d'autres marques d'approbation. Je rougis d'avouer que, malgré les réprimandes que l'ultra-critique française a prodiguées à mon goût plébéien qui me faisait préférer le Vaudeville aux Français, et Molière à Racine, je fus encore dans cette occasion fidèle à ma vocation vulgaire, et les rires de notre loge furent assez bruyans pour attirer l'attention d'un *crocchio* (causerie) de la haute et puissante noblesse de Pavie, qui était dans la *stalle voisine*: ces graves personnes qui auraient cru commettre un crime de lèse-noblesse en riant de Menichino, s'expliquèrent à elles-mêmes ce qui avait troublé leur inquiétude aristocratique, en disant avec un mouvement d'épaules expressif: *ci sono forestieri* (ce sont des étrangers).

Ce théâtre monastique a été bâti, en 1773, par quatre familles patriciennes de Pavie, et l'inscription placée sur la façade apprend aussi qu'il a été construit sur le produit d'une opération commerciale, chose à laquelle les nobles italiens sont rare-

ment adverses. Il est mesquinement soutenu, et en exceptant Menichino et la charmante petite actrice de dix ans, la troupe est misérable, et la pauvreté elle-même semblait avoir fourni leur garde-robe, qui était littéralement faite *de pièces et de morceaux*.

L'université de Pavie est une des plus anciennes et des plus célèbres universités de l'Europe. C'est à sa brillante réputation que la cité qu'elle a ennoblie doit le titre d'*Athènes insubrienne*. Son antiquité et son importance sont prouvées par le diplôme impérial de Charles IV, en 1361, que la ville demanda du temps de Galéas Visconti le second, alors vicaire-général d'Italie. Pendant plusieurs siècles du moyen âge, les savants de l'Europe avaient coutume de venir exprès à Pavie, pour *rompre des lances* dans le champ de la controverse. Là, se rendaient des lutteurs métaphysiques, des gladiateurs polémiques de toutes les parties de la France et de l'Italie; et les Alciati et les Baldus attiraient dans leurs écoles des disciples de tous les coins du monde. A une certaine époque, dans le temps du savant *Giasone Maino* Pavie contenait *trois mille étudians;* mais le nombre des écoliers et la réputation de l'université déclinèrent, comme tout le reste, sous l'influence espagnole et autrichienne; et vers la fin du dix-huitième siècle (il n'y a pas plus de quarante ans), elle était tellement tombée que, sans égard pour son ancienne renommée, ce grand établissement, si magnifique dans le quatorzième siècle, n'avait ni bibliothèque, ni musée, ni collections; enfin aucuns moyens d'aider aux progrès de la science et à l'éducation publique. Le sage et excellent comte Fir-

mian, ministre plénipotentiaire en Lombardie, fut le premier qui, après ce laps de temps, donna quelque attention à une institution qui avait fait la gloire de l'Italie septentrionale; et avec l'assistance de plusieurs illustres savans étrangers et nationaux, tels que Boscowitz, Spallanzani, Tissot, Frank, Volta, Scarpa et autres, il rendit à cette université une grande partie de son ancienne importance, et jeta les fondemens d'une nouvelle et brillante réputation; mais il restait encore *beaucoup* à faire, et *ce beaucoup* a été effectué, pendant la révolution d'Italie, par des professeurs et un gouvernement italien.

Quand Bonaparte devint empereur, il visita Pavie (en 1805), en allant se faire couronner à Milan. La pompe de ce voyage et la manière dont il fut reçu dans la capitale des rois lombards laissent bien loin en arrière les entrées de Charlemagne et de Charles-Quint, l'un usurpateur comme Napoléon, l'autre conquérant comme lui. La fidèle cité de Pavie fit retentir l'air de *vivat*, de félicitations; et les habitans de *tous* les rangs allèrent à la rencontre du César du jour, à mesure que sa *barge*, poussée par des vents jacobins, s'avançait sur les vagues classiques du Pô. Hier (disait le *Courrier* ou le *Morning-Post* du moment) arrivèrent à Mezzana Corti, par le Pô, LL. MM. II. et RR. Un élégant Bucentaure les transportait, avec leur suite, sur nos rivages. Une foule de Pavisans, de Milanais, etc., etc., couvrait la rive. Tous les yeux étaient dirigés sur la barque qui contenait le nouveau monarque et son auguste épouse (Joséphine). A peine l'empereur et roi eut-il posé le pied sur le sol italien qu'il avait deux fois conquis, délivré, élevé à de plus nobles

destinées, qu'une salve d'artillerie se fit entendre, à laquelle répondirent les *vivat* des spectateurs. L'auguste nom de Napoléon était dans toutes les bouches, et tous les cœurs lui juraient soumission et fidélité (1). Alors les préfets, les corps de toutes les espèces vinrent rendre hommage à ce souverain (comme à tout autre que le ciel leur aurait envoyé), car les corporations sont partout les mêmes, depuis les rives du Pô jusqu'à celles de la Tamise (2), enfin, Pavie fut brillamment illuminée pour recevoir son nouveau Théodoric, et nomma l'élite de sa population pour composer sa garde personnelle.

Napoléon visita d'abord l'université : le recteur, à la tête des membres, le reçut et le harangua aux portes, finissant son discours par les mots suivans : *Da Carlo il grande ebbe questo celebre archiginnasio, li suoi primi principii; da Napoleone il grande abbia la perfetta sua gloria ed eterna stabilità !*

« Charles-le-Grand a jeté les premiers fondemens de cette université; puisse Napoléon-le-Grand rendre sa gloire complète, et lui donner une éternelle stabilité ! »

Cependant, quoique Napoléon fût aussi jaloux des *adresses de commande* que s'il eût été un légitime

(1) Ceci est copié des journaux de cette époque que nous avons recueillis avec d'autres documens d'un intérêt temporaire et local, pendant notre agréable résidence en Lombardie.

(2) *Les corps* constitués *n'ont pas d'ame*, dit lord Coke. Cela est fort heureux, car il est clair qu'ils n'ont point de conscience, et dans ce cas leurs services volontairement offerts à Dieu ou à Mammon, n'encourent aucun châtiment, quoiqu'ils entraînent toujours quelque récompense.

souverain, il les écoutait rarement jusqu'au bout sans donner de ces marques d'ennui qui n'échappent jamais à la véritable royauté; et l'on dit que cette fois il permit à peine à l'éloquent *rettore* d'achever son éloge oratoire, et que, passant au milieu du docte corps, et laissant aux portes du collége la représentation bouffonne *d'empereur et roi*, il courut avec sa vivacité et sa curiosité ordinaires de classe en classe, tandis que sa brillante suite militaire avait peine à l'atteindre : même les professeurs qui l'accompagnaient trouvèrent trop de célérité dans ses mouvemens, et ses questions précipitées un peu fatigantes; car ils avaient à peine assez d'haleine pour le suivre et pour lui répondre. *Che scuola è questa?* demanda-t-il à la première dans laquelle il entra; c'était la classe de métaphysique, de cette *idéologie* qu'il détestait si fort. Il fit la grimace, prit du tabac, et, se tournant vers un des jeunes gens, il lui demanda : *Qual' è la differenza fra la somiglia e la morte?* Voulant dire, « quelle est la différence entre le sommeil et la mort? » Cette naturalisation du mot français *sommeil* était au-dessus de la compréhension de l'écolier, qui se tourna vers son docte maître pour demander son secours, lequel fut aussi embarrassé que son disciple pour comprendre les mystères de cette métaphysique royale. Le cas cependant était urgent, car un professeur ne pouvait pas s'avouer ignorant; et, d'autre part, ne pas entendre l'empereur était encore pis : ainsi il se plongea dans des définitions de la mort jusqu'à ce que Napoléon, s'apercevant qu'il n'avait pas été compris, et que le métaphysicien disait des *extravagances* sur un sujet extravagant, lui tourna le dos brus-

quement en prononçant le mot *bêtise* assez fortement pour que tous les assistans pussent le comprendre. Il se hâta de passer dans une autre classe en répétant sa question usuelle de *che scuola, etc.* Il apprit que c'était la classe de ses chères mathématiques, et ses yeux étincelèrent de joie : il regarda un instant autour de lui avec un air de satisfaction ; ensuite prenant un livre des mains d'un étudiant, il lui donna un problème à résoudre. Quand l'écolier eut fini la tâche qui lui avait été assignée par l'impérial mathématicien, S. M. l'examina et dit : *Non è cosi* (vous vous trompez). Le jeune homme persista hardiment à soutenir que c'était *cosi*, et qu'il ne se trompait point (1). Napoléon lui ôta des mains le livre et le crayon ; et le maître, venant au secours de l'empereur, essaya de le convaincre que son élève ne s'était point trompé, à la grande et visible satisfaction du reste de la classe. Alors Bonaparte prit l'ardoise et se mit à résoudre lui-même le problème, pendant que le maréchal Jourdan et autres bâillaient autour de lui. Enfin s'étant convaincu de son erreur, il rendit l'ardoise avec un *si, si, è bene;* mais avec la mine renfrognée d'un écolier qui vient de perdre sa place à la tête de sa classe. Il passa à une autre école, celle de Volta, le Newton de l'électricité. Napoléon courut à lui les bras ouverts, et demanda à voir ses élèves. A chaque preuve de leurs progrès extraordinaires, l'empereur frappait amicalement sur l'épaule du vénérable professeur en s'écriant : *Bravo! Volta, bravo, vous êtes digne*

(1) Cet écolier est maintenant l'un des plus nobles patriotes italiens. L'anecdote nous a été confirmée de sa propre bouche.

d'élever la jeunesse! Ce fut dans cette classe que Napoléon, apercevant un petit garçon qui le regardait fixement avec la curiosité hardie de l'enfance, le prit par la main, et lui demanda son nom : la physionomie animée et les reparties vives de l'enfant lui plurent, et il écrivit son nom sur ses tablettes. Bientôt après il le fit venir à Milan ; et, depuis ce moment jusqu'au renversement de sa puissance, il ne le perdit jamais de vue. Ce jeune homme a été l'un des officiers les plus distingués de l'armée d'Italie. L'université de Pavie fut protégée avec une grande munificence par le nouveau gouvernement du royaume d'Italie ; et la visite de *Napoleone il Grande* ne fut pas une des moindres causes de son agrandissement. (1)

Comme bâtiment, l'extérieur de l'université est remarquable par son élégante simplicité : ses cours et ses colonnades sont antiques, et ont un air de cloître bien approprié au style général ; ses portiques sont spacieux et incrustés de monumens en l'honneur de ses membres décédés. Pendant que nous étions sous leur ombre, occupés à causer avec quelques-uns des professeurs actuels, les écoliers sortirent en foule des classes qui venaient de finir ; et à mesure qu'ils passaient près de nous, on nous en montra quelques-uns qui appartenaient à des régions très-éloignées : il y avait plusieurs jeunes Grecs qui étaient venus étudier la médecine ; un Brésilien et deux Islandais : un des professeurs, en se servant des paroles du Tasse, nous les désigna

(1) Le professorat donne la noblesse. Les professeurs prennent tous le titre de *don* et jouissent de certains priviléges.

pour être *dell' ultima Islanda*. Tous marchaient, ou plutôt sautaient avec cet élan, cette gaîté de la jeunesse, l'heureux attribut de cette saison de la vie dans tous les pays; ils étaient suivis d'un être qui excitait un intérêt d'un caractère bien différent, d'un être qui probablement avait comme eux parcouru gaîment ces vénérables cloîtres, avant que la vivacité physique, inséparable du génie, eût été épuisée chez lui par des études nocturnes, ou amortie par l'atmosphère trop chaude d'un laboratoire. C'était Volta. Les jeunes gens se découvrirent quand il passa, et répondirent à son salut cordial par des révérences profondes. Il s'approcha de nous, et nous eûmes l'honneur de lui être présentés par le professeur Confiliacchi; ce qui nous épargna la peine de nous prévaloir de nos lettres d'introduction. Volta, malgré son grand âge, a conservé non-seulement toutes ses facultés intellectuelles; mais ses yeux brillans, sa vivacité, prouvent que le temps et les infirmités parviennent difficilement à éteindre le feu d'un esprit supérieur : dans cet homme célèbre, il ne finira sans doute qu'avec la vie. (1)

Les muséums ou cabinets de l'université de Pavie sont riches et nombreux. Le cabinet d'histoire naturelle est magnifique (2). La galerie des animaux a près

(1) Le professeur Volta est le membre le plus âgé de l'université, après le vénérable et illustre abbé Tamburini, qui approche maintenant de sa quatre-vingt-dixième année. Ayant publié dernièrement une nouvelle édition d'un ouvrage qu'on a prétendu sentir le jansénisme, il a été excommunié par le pape, aussi-bien que son imprimeur Ferrari; mais les foudres du Vatican sont à présent sans force !

(2) *Voyez* Appendix sur la médecine et les universités d'Italie.



de deux cents pieds de long, les sujets sont disposés dans des cases rangées en étages contre les murs; un éléphant et quelques autres individus des races les plus grandes occupent le milieu de la pièce. La bibliothèque a été fondée dans les dernières années du règne de Marie-Thérèse, sous le comte Firmian; mais elle doit ses principales richesses à Joseph II; et les additions qui y ont été faites, au gouvernement italien. C'est à l'activité et à la libéralité de ce même gouvernement que l'université est redevable de son jardin botanique, de ses serres chaudes, et d'une collection de plantes exotiques de la Nouvelle-Hollande, toutes choses nouvelles pour les botanistes italiens. Ce jardin a déjà inspiré les muses de Lombardie; et l'*invito a Lesbia Cidonia*, description poétique des *orti botanici*, a été publié par feu l'abbé *Mascheronc*, le *Darwin* de *Pavie* !!!

Des nombreux colléges anciennement attachés à l'université, trois seulement subsistent encore, à ce que je crois; ce sont les colléges Caccia, Borromeo, et Ghislieri. Le premier, fondé par une noble famille de Novarre, ne reçoit que les jeunes gens de cette ville; le second, doté et soutenu par la famille Borromée, pourvoit à l'éducation et à l'entretien de trente-deux étudians; et l'un et l'autre sont des preuves des sentimens généreux et patriotiques de l'ancienne noblesse marchande de Lombardie. Le troisième est une fondation papale : on le doit à la munificence de Pie V, de la famille des Ghislieri de Pavie. Le patronage de ce collége passa au gouvernement autrichien sous Marie-Thérèse. Le gouvernement français-italien le convertit en collége militaire, avec des écoles d'escrime, de tactique, de

mathématiques, etc., etc.; mais au retour des Autrichiens ces écoles furent détruites (1). Quand nous visitâmes ce bâtiment, le gentilhomme qui nous accompagnait prit grand soin de nous montrer l'aile noble et vaste que les Français avaient construite, et qui est à présent fermée. Les pupitres, les chevalets, et les autres objets utiles aux élèves étaient encore restés. L'édifice était silencieux et triste, et la place pavée dans le centre où l'on voit une statue colossale en bronze de Pie V, est couverte de mousse. Le collége Borromée est un grand et vénérable édifice, portant l'empreinte de la lourde magnificence qui distingue l'esprit du temps où il a été fondé, quand tout ce qui était destiné au service public était noble, et tout ce qui appartenait au citoyen extrêmement simple. Un escalier assez roide conduit au grand et pesant portail qui ouvre sur une cour spacieuse, entourée d'une galerie couverte que soutiennent deux rangs de colonnes de marbre; une autre colonnade qu'on appelle les *loggie*, s'élève au-dessus de la première, et derrière celle-ci sont les chambres des étudians.

Cette architecture gothique, dans sa sombre magnificence, est extrêmement imposante; elle paraît un monastère royal, une retraite digne des moines impériaux qui, ainsi que Charles-Quint, ont changé leur sceptre pour un capuchon, en emportant une partie de leur pompe souveraine dans la solitude du cloître.

Pendant que nous admirions l'effet des *loggie*,

(1) L'inscription sur la façade du collége de Ghislieri est : *Dieu* (c'est-à-dire le pape Pie V) *l'a commencé; et César* (l'empereur actuel) *l'a terminé*.

nous fûmes joints par le *rettore* ou prévôt, auquel un des professeurs de l'université nous présenta. En voyant approcher ce chef scolastique, avec son pas mesuré, sa taille droite, son air imposant, sa tête découverte, éclairée obliquement par un rayon du soleil, et sa longue robe noire et flottante, nous trouvâmes qu'il était impossible d'imaginer une représentation plus pittoresque de la dignité collégiale. Tel doit avoir été le premier recteur établi par le fondateur : toutes ses paroles, tous ses mouvemens étaient consistans avec sa haute vocation; une voix creuse et forte, une manière dictatoriale, annonçaient l'homme accoutumé à gouverner et à enseigner. C'était un moine de l'ordre des *oblati*, ordre maintenant très à la mode parmi les anciens nobles lombards, quoiqu'il ne soit pas formellement rétabli. Mais c'était, de plus, un gentilhomme de très-haute naissance; et il adoucissait la sevère majesté du recteur, par toute la politesse d'un homme du monde. Il insista pour nous montrer lui-même tout ce vaste établissement, depuis son appartement jusqu'aux chambres des élèves (1), et les détails

(1) Elles étaient et d'une grande fraîcheur et d'une propreté extrême. Les fenêtres étaient remplies de géraniums, de rosiers et de myrtes, et toutes contenaient une case pour des livres (qui tous étaient pieux ou scientifiques), un petit lit blanc, avec un prie-Dieu, un crucifix et un bénitier : à la tête de chaque lit on voyait généralement le portrait du saint-patron. Nous fûmes introduits chez le sous-recteur, et nous vîmes un homme d'un aspect vénérable, assis devant une table couverte de gros volumes. Les ombres et les clairs fortement contrastés que produisait la profondeur de la chambre, sa taille, sa figure, son air studieux, tout était du *meilleur style rembranesque*. Les plus beaux tableaux de l'Italie sont ses *tableaux vivans*.

qu'il nous donna, et les anecdotes relatives à l'institution, qu'il nous raconta, nous intéressèrent autant que les objets qui y avaient donné lieu.

La pièce la plus remarquable dans le Borromeo est la *Gran Sala*, où les degrés sont conférés. Elle est distinguée par ses belles fresques représentant (comme nous le dit le recteur) *la vita et le geste di san Carlo fondatore* (la vie et les actions du fondateur saint Charles). Ces fresques sont en grande partie de *Frederico Zuccari*, artiste aussi intéressant par son caractère qu'il est admirable par son génie. Zuccari tient un rang honorable parmi les *pittori frescanti*, et les murailles de la galerie Borromée sont couvertes de ses *chefs-d'œuvre*.

Dans une de ses peintures on voit le *saint enfant* dans les bras de sa belle nourrice, entouré de sa famille ; tous les personnages faisant portrait : parmi les figures les plus frappantes de ce groupe est Zuccari lui-même ; car c'était l'usage alors pour les grands peintres de se léguer de cette manière à la postérité : la date de cette fresque est 1604. Saint Charles dans le désert, vient ensuite ; ce désert est évidemment une copie des bois délicieux de Come, et la vivacité des teintes de la verdure était telle, qu'elle semblait rafraîchir la chambre, qui, quoique vaste, était d'une chaleur insupportable.

Le pape donnant à *Charles Borromée* le chapeau de cardinal, nous présenta des images que depuis nous vîmes souvent réaliser à Rome ; particulièrement la garde suisse dont le costume est maintenant semblable à ce qu'il était alors, et qui remplit le même devoir. Les fresques continuent à suivre saint Charles du *berceau* à la *tombe*, et la dernière qui

le représente sur son lit de mort est bien peinte et très-touchante. Pas une ligne, pas une nuance de ces superbes peintures ne s'est affaiblie ou effacée. Les arabesques riches et variées, le bleu foncé de l'outre-mer, tout est encore brillant et vigoureux comme le génie auquel ils doivent leur savante exécution. *Cesare Nebbia* en a peint une partie. L'architecte du collége Borromée était le laborieux Pellegrino Pellegrini, qui a si largement contribué aux édifices monastiques et ecclésiastiques de Lombardie.

Il n'existe point de société privée à Pavie; le cours, l'opéra, l'église font toutes les occupations et les amusemens de ses habitans. Sa principale attraction est son université, et les jeunes gens qui la composent, comme les étudians de Turin et de Bologne, appartiennent à l'Europe et au siècle, en dépit des inscriptions nouvellement posées sur les murs des colléges pour les rappeler à la loyauté, à la foi qui retenaient leurs ancêtres dans les chaînes de plomb de l'Autriche.

Depuis que Pavie a cessé d'être une capitale royale et impériale, elle est devenue par degrés subordonnée à Milan; elle est à cette cité ce que Padoue est à Venise, et Pise à Florence : le *revers de la médaille*. Comme toutes les villes médiocres en Italie (Bologne exceptée), c'est le refuge de tous les anciens préjugés, et jusqu'à un certain point, elle est dévouée au *pouvoir* existant actuellement; en partie par une ancienne affection pour cette domination autrichienne, et qui lui donna autrefois tant d'importance, en partie par opposition avec sa puissante rivale, dont la supériorité dominatrice

n'est peut-être pas toujours exercée avec les égards dus à l'amour-propre de sa voisine. Le présent gouvernement fomente ces discordes municipales avec une politique machiavélique, sachant trop bien que l'union des villes italiennes serait le tombeau du despotisme germanique en Italie.

—

CHAPITRE XI.

GÊNES.

Routes à Gênes. — Voghera. — Tortona. — Novi. — Les Apennins. — Voltaggio. — Bocchetta. — Gênes. — Faubourgs. — Galériens. — Baie. — Palais au clair de la lune. — Palais Durazzo, Spinola, Serra, etc. — Palazzo Doria. — Palais d'Olivier Cromwell. — Palais ducal. — Doges. — Églises. — San Stefano. — San Lorenzo (*le sagro catino*). — Annunciata. — Franciscains. — Université. — Jardin botanique. — Jésuites. — Cité. — Population des rues. — Oratoires et châsses. — Facchini. — Villa Santa-Anna.

Dans les nouvelles divisions de l'Italie, tracées par la Sainte-Alliance, l'empereur d'Autriche et le roi de Sardaigne se croisent perpétuellement; et le voyageur, soumis à l'inspection inquisitoriale des agens du conseil aulique, se trouve l'instant d'après, retenu et réexaminé par les officiers de la police piémontaise. En quittant Pavie, et en traversant le Tésin, nous rentrâmes dans les domaines de S. M. sarde. Mais si les maîtres étaient changés, la terre restait la même; toujours abondante et riche, toujours offrant une suite de plaines fertiles, baignées de nombreux ruisseaux, et principalement cultivées en maïs, avec des allées de mûriers, et d'autres arbres fruitiers.

Voghera est la première ville piémontaise sur les confins des territoires de Pavie et de Plaisance. Vue de loin, elle paraît jolie et pittoresque, par la beauté particulière de sa situation; mais quand on

entre dans ses murs, on la trouve triste, inhabitée et ne contenant rien, soit ancien, soit moderne, qui puisse piquer la curiosité. La route continue à travers une belle campagne, avec une abondance toujours croissante de mûriers, qui alimentent la principale branche d'industrie de ces cantons.

A deux postes de *Voghera* s'élèvent les tours et les clochers de *Tortona*. Tortone, si remarquable dans l'histoire des républiques italiennes, la fidèle alliée de Milan, et la victime de la vengeance impériale; Tortone, autrefois riche, noble, indépendante, maintenant ruinée, sombre et désolée, offre l'image du monument sépulcral de sa grandeur passée: ses vastes rues solitaires sont à peine peuplées de huit mille habitans. Plusieurs des *case nobile* subsistent encore détériorées et négligées, et s'élèvent en ruines pompeuses au-dessus de plus humbles habitations. Sa forteresse, si souvent célébrée, étale ses ruines presque au niveau de la terre, sur une hauteur au-dessus de la Scrivia: elle était depuis long-temps devenue inutile comme les autres défenses murales, dans l'état présent de l'art militaire, et les Français l'ont démolie; mais elle est peut-être regrettée par le roi, amateur de forts, qui est devenu en dernier lieu maître du territoire qu'elle ne peut plus défendre.

Nonobstant la richesse du sol, les paysans, avec des figures assez agréables, étaient maigres et flétris. La tête des femmes était ornée de quantité de poinçons d'argent, qui formaient en arrière une espèce de couronne ou d'étoile, et contenaient une profusion de tresses entremêlées. Beaucoup de femmes, parmi les plus âgées, portaient un voile de

toile blanche carré, brodé, ou bordé de dentelle grossière; et la plus mal vêtue de toutes aurait pu passer pour une princesse en *grand costume*, au milieu de cette race, dont la misère n'a point d'égale parmi les classes les plus dégradées des autres pays, les paysans d'Irlande.

En quittant Tortone, les Apennins commencent à marquer dans le paysage; ils paraissent d'abord comme des vapeurs flottantes; puis leurs ondulations décrivent des lignes plus définies et forment des chaînes de collines; ils s'élèvent enfin graduellement en puissantes montagnes, les Alpes de la région qu'elles dominent. Alexandrie et Marengo, lieux si célèbres dans l'histoire ancienne et moderne, où le sort de l'Italie a été deux fois décidé, où l'impériale Autriche a deux fois été chassée de ses plaines; Alexandrie et Marengo sont laissées sur la droite; et Novi, au pied des Apennins, la première ville de la moderne Ligurie de ce côté, présente un aspect entièrement nouveau. Cette petite cité était très-importante sous la république de Gênes. Là, le marchand génois avait des magasins pour les marchandises que ses *argosies* rapportaient du *Levant*, et qui passaient ensuite à travers les Apennins, en Lombardie et en Allemagne. Sur les hauteurs qui dominent la ville, étaient bâties leurs maisons de campagne, où la chaleur de l'automne était tempérée par les brises alpines, où ils suivaient les affaires mercantiles en jouissant des innocentes récréations champêtres. Mais Novi était alors le marché d'un gouvernement libre, et d'un commerce florissant. Elle appartient à présent à un maître étranger; l'ancienne république n'existe

plus; ses magasins sont fermés; et ses *casino*, abandonnés par leurs propriétaires appauvris, ne sont plus que des ruines pittoresques et solitaires, qui attirent et reposent les yeux du voyageur qui monte les premières collines de la chaîne des Apennins. On voit cependant encore chez les habitans de Novi et de ses environs, certain air d'opulence que la prospérité nationale laisse toujours longtemps après que ses causes ont cessé. Les vêtemens *héréditaires* des paysans de la Novarèse sont faits de matériaux moins fragiles que les gouvernemens et les combinaisons politiques; et plus d'une veste de soie, plus d'un corps de jupe piqué, plus d'une chaîne d'or et de corail achetés dans les beaux jours de Gênes, ont vu la chute des dynasties, le renversement des empires, et sont restés pour induire en erreur l'étranger curieux, par ces marques de l'aisance rurale et commerciale. Nous entrâmes le dimanche dans cette ancienne cité; toute la gaîté et toutes les parures des habitans étaient déployées; les bancs devant les maisons, et les portiques des églises étaient pleins de gens qui prenaient l'air en causant, ou en musant. Les boutiques étaient fermées, et des lanternes de papier suspendues de tous les côtés. Les madones avec des couronnes d'étain toutes neuves, et les saints portant des guirlandes de laurier, annonçaient les fêtes pieuses qui devaient avoir lieu le soir. Les vieilles femmes avaient de riches jupons de damas de toute largeur; les jeunes, de jolis corsets de satin; toutes portaient une quantité d'ornemeus de corail et de filigrane, et un long voile de toile ou de mousseline peinte, gracieusement jeté en ar-

rière de la tête, le vrai costume génois, dont la forme nous parut varier très-peu, et dont l'élégance s'accrut seulement à mesure que nous avançâmes dans le pays.

Les Apennins semblent s'élever de la dernière et très-étroite rue de Novi, si rapidement, par un chemin si mauvais et si rude, que malgré la certitude que les chevaux de poste font tous les jours ce pénible trajet, on a peine à croire qu'il soit possible d'en surmonter les difficultés pendant quelques milles que dure cette montée escarpée. Quand on est parvenu au sommet des premières collines, on découvre une suite de hauteurs amoncelées en amphithéâtres, qui, dorées comme elles l'étaient alors par la douce lumière d'une belle soirée d'automne, surpassaient les plus belles scènes naturelles, et nous faisaient jouir d'un aspect dont aucune description ne pourrait donner l'idée. Quelques tableaux, particulièrement aimables, s'offraient de temps en temps comme pour servir de point de rappel au milieu des souvenirs qui se pressaient dans la mémoire. La vue du *Molinario* est de ce nombre : des bois de chênes et de châtaigniers étendaient leurs ombres profondes sur la gauche, et des chemins pratiqués dans ces forêts réfléchissaient les rayons du soleil couchant, et formaient de longues lignes de lumière au milieu de leur obscurité. Les sommets des montagnes, couverts de teintes pourprées par la vapeur du soir, étaient couronnés par le clocher blanc d'une église, ou la tourelle d'un château. La route passait le long d'un bois de châtaigniers, à travers lequel s'ouvrait un défilé dont l'entrée était défendue par une haute

perche où l'on avait suspendu une planchette avec des armoiries peintes et une inscription. Cela donnait l'idée des armes de quelque chef féodal au château duquel le défilé conduisait, ou de la *trève de Dieu* que l'on affichait ainsi dans le moyen âge, quand on voulait suspendre pour un temps l'effusion du sang et les querelles féodales. Mais cette image gothique nous fut bientôt expliquée par la petite hutte qui pointait entre les vignes de l'autre côté du chemin, avec son enseigne flottante aux armes piémontaises, et l'inscription de *cabaretiere reale*, cabaret royal ; quelques officiers piémontais buvaient sur la porte, leurs habits d'uniforme jetés négligemment sur les buissons autour d'eux : ils burent gaîment à notre santé quand nous passâmes, et paraissaient se trouver heureux dans ces quartiers solitaires, où les forces des anciens ducs de Maurienne ont eu autrefois aussi peu de chances de succès, que leurs descendans ont actuellement de droits pour y commander. La vallée, le rocher et la forteresse de Gavi, ancienne défense de l'entrée de ces montagnes, s'offre ensuite, et l'on monte encore une chaîne de montagnes stériles et sauvages, riches seulement aux yeux du géologue. Ces chemins rocailleux, où nous passâmes au clair de la lune, bordent quelquefois un précipice, et d'autres fois aboutissent à un pont de bois jeté sur un torrent qui roule avec fracas ; ils conduisent au misérable village de *Voltaggio*, où l'on s'arrête pour passer la nuit entre Pavie et Gênes.

Ici l'étranger commence à sentir qu'il est sur le point de prendre congé de la civilisation amélio-

rée du royaume d'Italie ; mais malgré l'aspect misérable de ce lieu, nous saluâmes avec joie la lanterne de papier qui brillait à travers l'obscurité, sur la porte de son auberge à demi ruinée. Un jeune homme, moitié espagnol, moitié italien, *valet de place* en apparence, et en effet véritable *Figaro*, insista pour que nous le prissions à notre service ; il nous était, disait-il, envoyé par des amis qui nous attendaient à Gênes, afin de nous conduire pour traverser *la Bocchetta*. Il avait oublié leurs noms et le nôtre ; mais *questo non fa niente* (cela ne fait rien) : il nous aurait accompagnés en Angleterre avec grand plaisir, son dessein étant de voyager ; parce qu'il avait entendu dire que nous étions *buona gente* (de si bonnes gens), qu'il pensait qu'il se plairait beaucoup avec nous, comme nous ne pourrions pas manquer d'être charmés de lui. Le fait est, qu'en dépit de son impudence il était si amusant, si spirituel et si tenace, que nous eûmes peine à décliner ses offres de service.

La Bocchetta est une des montagnes les plus hautes, les plus escarpées, les moins accessibles des Apennins. Cependant elle a été la seule route de Gênes en Lombardie pendant plusieurs siècles, et c'était un des obstacles qui rendaient l'abord de cette ville si difficile, excepté par mer. L'un des premiers actes du gouvernement organisé après les changemens révolutionnaires en Italie, fut d'améliorer et de multiplier les chemins qui établissaient des communications entre les divers états, entre ces villes qui avaient tant de causes héréditaires de divisions et d'éloignement. Les Français, pendant qu'ils ont occupé Gênes (pour éviter les dan-

gers et les difficultés de la Bocchetta), ont fait pratiquer trois belles routes : la *première,* qui pénètre en Lombardie, a été coupée à travers le lit du torrent *del Rero;* outre qu'elle est commode et sûre, elle a la vue des plus beaux sites de la contrée. La *seconde* devait longer la côte de la mer, et faciliter les communications entre la France et l'Italie. La *troisième,* et la plus belle de toutes, était la grande route qui devait conduire directement à Rome, sous le nom de *strada Romana.* Elle devait passer sur les monts Albaro et Nervi, et traverser le centre d'une montagne dont les escarpemens ne pouvaient pas être aplanis : une galerie semblable à celles qui font les merveilles du Simplon, devait être creusée dans le roc, et former un chemin souterrain. Ces grandes ouvrages, dont un était presque fini, étaient tous considérablement avancés à l'époque de la restauration. Quand nous arrivâmes dans l'état de Gênes, en 1819, nous les trouvâmes encore comme ils avaient été laissés en 1814, et nous fûmes obligés, ainsi que tous les autres voyageurs, de courir les dangers et d'endurer les fatigues des chemins rompus et des précipices de la Bocchetta. Cependant on est presque dédommagé des périls et des craintes, par la vue magnifique dont on jouit sur ces hauteurs ; et la première fois que *Gênes* et la *Méditerranée* s'offrent aux regards en descendant une de ces collines, on oublie tout ce qu'on a enduré de pénible.

La descente de la Bocchetta est d'une beauté romantique ; elle s'abaisse graduellement pour former la vallée de la *Polcevera,* et continue de tournoyer le long des rives de ce torrent profondément en-

caissé (1) au milieu d'une suite de petits villages dont le plus considérable est la dernière poste avant Gênes, et tire son nom de *Campo Marone*, du bois de châtaigniers par lequel il est ombragé.

Nous descendîmes la Bocchetta par un de ces beaux jours de l'automne en Italie, où le soleil de midi semble verser des torrens de lumière. *Gênes la superbe*, entourant son beau port dessiné en demi-cercle, paraissait en plein relief. Ses palais s'élèvent en amphithéâtres contre des rochers noirs et escarpés qui semblent sortir de la mer, et dont les sommets sont couronnés à leur extrémité de forts et de tours, mêlés de *casinos* et de *villas* suspendus comme dans les airs. Opposée à ces traits qui rappellent l'habitation et les travaux de l'homme, la Méditerranée étend au loin ses vagues bleues qui font éprouver, la première fois qu'on les contemple, une sensation de plaisir et d'étonnement; et qui ne sont jamais observées sans éveiller l'intérêt qui appartient à leurs associations.

Les environs d'une ville maritime, quoique toujours animés et vivans, sont ordinairement peuplés d'habitans rudes et grossiers; mais nous trouvâmes, dans les faubourgs qui conduisent du rivage aux portes de Gênes, un spectacle qui, s'il n'est pas tout-

(1) Pendant le siége de Gênes, un corps considérable d'Autrichiens campait dans le lit de ce torrent alors à sec, et une pluie soudaine étant survenue, plusieurs soldats furent noyés par les eaux qui descendaient trop rapidement de la montagne pour leur permettre d'échapper. Ce trait de tactique militaire nous rappela naturellement cette manœuvre autrichienne critiquée dans le *roi Jean*; et quand on pense à l'emploi que les forces de l'empire sont destinées à remplir, on regrette que leur prévoyance se soit éveillée, et que leur habileté militaire soit devenue plus respectable.

à-fait particulier à cette ville, était du moins pour nous qui le voyions pour la première fois, une vue déplorable et qui déchirait le cœur. C'était une bande de galériens, attelés à un lourd chariot, traînant des quartiers de marbre qu'ils avaient tirés d'une carrière, le long de ses rives brûlantes, dont le sable échauffé par le soleil de ce brûlant climat, dans cette saison et à cette heure, semblait émettre des particules de feu. Ces misérables avaient pour tout vêtement, un pantalon et une veste de toile à voiles; leurs pieds, leurs jambes, leurs bras et même leur tête (malgré les rayons qui dardaient à plomb sur elle) étaient nus. Leur peau cuivrée était rougie jusqu'à leurs sourcils tombans; tous leurs os ressortaient, tous leurs nerfs étaient tendus, toutes leurs veines gonflées; leurs bras se croisaient sur leur poitrine haletante; ils étaient attachés deux à deux, et sur la chaîne de fer qui serrait leurs flancs meurtris, était gravé le mot *libertas*. C'était une terrible vue, d'autant plus terrible, qu'il est notoire que, pendant plusieurs siècles, des intrigues politiques, ou l'influence du pouvoir temporel et ecclésiastique pouvaient faire condamner (pour la vie) l'être le plus vertueux, le plus noble, à cette horrible et dégradante peine. Dans les temps plus grossiers, la puissance qui connaissait sa force ne couvrait point ses crimes du voile du secret : l'hypocrisie n'était pas *alors* le vice de l'Église et de l'état. Personne maintenant n'est condamné aux galères en Italie, hors les coupables ou les pauvres ; mais quiconque a vu les formidables forteresses, et les prisons d'état des souverains de ce pays, quiconque a vu les cachots et les donjons conservés même dans les palais

des princes, préférerait sans doute le fouet et la chaîne, infligée et portée à la clarté du jour et dans l'air pur du ciel, à la *prison solitaire*, dans laquelle la *décence* du despotisme continental cache le malheur dont elle accable la victime de ses soupçons. Pour l'habitant infortuné du cachot infect, qui respire un air empesté dans un silence perpétuel, l'activité de sa vie tournant contre elle-même, et produisant le désespoir et la rage (et il existe un grand nombre de tels malheureux en Italie et en France); pour cet infortuné, le galérien est un objet d'envie. Il est en effet remarquable que l'air de ces esclaves annonce plutôt la sérénité que le découragement : il semble régner une sorte de bonne intelligence entr'eux et leurs gardiens (qui sont des soldats piémontais); et cela doit au moins adoucir leur sort, si cela ne diminue pas la sévérité de leur châtiment.

Ce faubourg se termine aux murs de l'ancien *marché* des rives liguriennes, où l'on entre par la *Porta della Lanterna*. La ville est sous la protection spéciale de la *Madonna*, qui paraît enjamber la voûte au-dessus de la porte. Jamais, cependant, on ne vit de *garde* moins vigilante que la *céleste custode* de Gênes; et en dépit de l'inscription en son honneur et gloire qui brille sur la frise, on l'a vue admettre le français *anti-papal*, avec aussi peu de répugnance qu'elle en a eu depuis à recevoir le nouveau duc *légitime* de cette ancienne république. Tout ce qui environne cette porte, jusqu'à la fontaine à moitié démolie qu'on voit à côté, est d'une grande beauté de ruine; le noble, silencieux et désolé palais d'Andrea Doria à sa droite, les anciens jardins suspendus et le pavillon à gauche, et la voûte qui réunit le

tout au-dessus de la tête du voyageur, forment un des tableaux les plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer de l'entrée d'une *ville ancienne et ruinée*.

En passant de la porte de la Lanterne le long des hôtels qui bordent la baie, les voitures marchent difficilement, quoique ce soient les seules rues dans Gênes assez larges pour admettre leur passage. Les murs du port s'élèvent assez haut d'un côté pour borner entièrement la vue; de l'autre, des fournaises et des forges, sous des hangars profonds, répandent une chaleur intense dans l'atmosphère, et leurs feux produisent une sorte de *pandæmonium :* tout est bruit et flamme; on brûle; on étouffe jusqu'à ce qu'une des petites allées qui s'ouvrent de loin sur la gauche, reçoive l'étranger suffoqué, et qu'il entre avec joie dans l'hôtel qu'on lui a recommandé d'avance. Ces hôtels sont situés dans une rangée de maisons qui s'élève au-dessus des hangars qui bordent la première rue, et leurs appartemens les plus bas sont au niveau du sommet des murs qui leur sont opposés. De leurs fenêtres, on découvre la baie dans toute sa beauté; mais ses vents brûlants n'apportent aucune fraîcheur, et le bruit intolérable d'un port italien ne cesse qu'au signal du canon du soir.

Une circonstance accidentelle nous fit contempler pour la première fois, à la charté de la lune, les palais tant vantés de la superbe Gênes. Quelques gentilshommes milanais (pour la société desquels nous nous étions décidés à visiter Gênes à cette époque, contre notre intention) nous avaient dépassés de quelques heures, et nous arrivâmes à temps pour

nous réunir à dîner, et les accompagner après le café dans une promenade en bateau sur la baie. Le capitaine du port (dans la barge duquel nous étions) nous présenta une invitation pour visiter un *vaisseau de guerre anglais* qui se trouvait à l'ancre dans la baie; et la nouveauté et la grandeur de la scène jointes aux attentions polies des officiers du *Glascow*, nous engagèrent à rester à bord jusque bien avant dans la soirée. Les fatigues de la Bocchetta étaient oubliées; la langueur causée par la chaleur insupportable du jour, était chassée par la brise rafraîchissante qui ridait les vagues, et nous restâmes sur l'eau jusqu'au moment où les lumières s'éteignirent successivement sur tous les vaisseaux du port, et où la lueur rougeâtre de la *Lanterna*, le fanal de la baie, brilla dans une *prééminence solitaire*. La lune se leva, et laissant les parties les plus basses de la cité dans de profondes ténèbres, elle concentra ses brillans rayons sur la colline, couronnée de ces nobles palais qui ont donné à Gênes le titre de *Superbe*.

En débarquant, nous montâmes péniblement les rues obscures, roides et étroites dont la cité est composée, pour arriver à la seule qui mérite d'être citée, et qui, s'étendant en ligne irrégulière, prend les divers noms de *Strada Nuova*, *Strada Nuovissima* et *Strada Balbo* : la perpective de cette double rangée de monumens d'une magnifique architecture, était éminemment pittoresque. Les palais de l'ancienne et autrefois opulente aristocratie, enfoncés dans une obscurité profonde, ou brillans à la douce clarté de la lune, dans une belle nuit d'automne, paraissaient alternativement imposans par

leurs masses, ou attrayans par leurs formes riches et variées ; tandis que les ombres fortement prononcées des portiques et des colonnades se dessinant sur le pavé, au milieu des flots de lumière, ajoutaient de l'étendue et de la majesté aux bâtimens d'où elles se projetaient. Ces portiques, éclairés quelquefois par la faible lueur d'une lampe suspendue à leur toit de marbre, laissaient voir la cour intérieure avec des rampes d'escalier, des terrasses suspendues, des statues, des orangers, des fontaines et des jets d'eau qui réfléchissaient les rayons de la lune, en retombant dans leur bassin richement sculpté.

Ces palais, qui ont été élevés par l'opulence commerciale et la munificence républicaine, prouvent que la monarchie n'est pas la seule ni la meilleure protectrice des arts. Ces palais ont eu Rubens pour historien (1), les anciens Doria, Durazzi et Fiesque pour maîtres, et les empereurs et les rois ont été leurs hôtes. Ils étaient maintenant silencieux et désolés comme les monumens ruinés d'une cité qui aurait été engloutie et retrouvée sous la terre : à cette heure où toutes leurs avenues patriciennes étaient autrefois si splendides, si animées, à minuit, au clair de lune, l'heure du divertissement italien, quand les joyeux *quaranta* avaient coutume de se rassembler dans les brillantes salles de *la*

(1) L'ouvrage de Rubens, auquel nous faisons allusion, prouve combien ce grand peintre avait été frappé de l'architecture de Gênes. Il est très-rare, et l'on ne le trouve que dans les anciennes bibliothèques du continent. Pétrarque parle aussi dans son *Itinerario*, des palais de marbre de son temps qui ont été les prédécesseurs et les prototypes de ceux qui subsistent maintenant.

Brignole, de *la Sarra* ou de *la Spinola*, le silence et la solitude de Pompéia et de Palmyre dominaient partout : pas une lumière ne brille à travers ces belles fenêtres dessinées par les Alessi et les Fontana ; le bruit d'un seul pas humain ne trouble point le silence des portiques, en résonnant le long des lambris peints, des vestibules ouverts. Au milieu de cette solitude profonde, les proportions admirables des édifices semblaient s'agrandir à l'œil et à l'imagination; toutes leurs splendeurs contemporaines s'étaient évanouies, et les avaient laissés comme les *squelettes* d'une grandeur passée, pour redire l'histoire de la ruine nationale. Ces beaux palais *n'appartiennent point* à ce duché de Gênes (1), qui a été présenté à la rupture du congrès des rois comme le *bouquet d'adieu* de l'Angleterre à son allié bien-aimé le roi de Jérusalem et des sardines.

Le matin du jour suivant, l'imagination profondément empreinte de notre première vue nocturne des palais génois, nous allâmes leur rendre notre visite dans les *formes dues*, accompagnés de quelques gentilshommes de la ville, qui firent honneur

(1) Quelles que puissent avoir été les fautes du gouvernement aristocratique ou des grandes familles sur lesquelles il reposait, il a toujours produit une vigueur et une activité dans la société, que le despotisme sarde tend à éteindre complétement. Il n'était point non plus nécessaire, en rendant les Génois maîtres d'eux-mêmes, de leur imposer leur ancien gouvernement. C'est donc sur un prétexte aussi futile que faux, qu'on se justifie d'avoir remis perfidement Gênes aux Piémontais, à cause de la perversité de son ancien système politique. On nous assure perpétuellement que cet état a gagné au change. Il est de fait cependant que les alliés n'ont pas osé soumettre la chose à la décision des parties intéressées.

et plus qu'honneur aux lettres qui nous recommandaient à leurs soins. Nous fûmes mortifiés de trouver que ces monumens, tout nobles qu'ils sont réellement, perdaient quelque chose de leur beauté, vus au milieu de l'éclat et du bruit du jour, bordant une rue comparativement étroite, et peuplée de moines, de soldats, de galériens enchaînés, de nones mendiantes, population ordinaire des villes ou des capitales des états despotiques d'Italie. Plusieurs façades de ces palais sont peintes à fresque, et présentent une sorte de galerie de peinture en plein air, dont les couleurs ont conservé toute leur fraîcheur et toute leur vivacité, quoique exposées depuis plus de cent ans aux intempéries des saisons. C'est là une des merveilles de ce brillant climat, qui conserve tout, excepté l'homme. Ces fresques ne sont point l'ouvrage d'artistes médiocres; celles de l'extérieur du palais *Spinola* sont de *Calvi*, élève de *Perin del Vaga*, et ont passé par l'épreuve de la critique comme des tableaux de cabinets. Quand les arts étaient employés avec cette profusion en Italie, le mystère du *génie* de la peinture, particulier au moyen âge, est expliqué : les produits sont toujours proportionnés aux demandes; mais les institutions pour le soutien des arts, présidées par des nobles et des rois, ne peuvent créer que des débouchés artificiels; *le goût publique* est le seul stimulant efficace et le seul *patron utile*.

Le palais Durazzo, qui appartient au *signor Marcello Durazzo*, est un des plus beaux de Gênes; et, pour employer le langage des nouveaux et *légitimes Guides du voyageur*, « *il est digne d'un roi* », et, en effet, il a été pendant quelque temps

la résidence d'un empereur (1). Le superbe portique est orné de colonnes d'ordre dorique en marbre blanc; sa vaste cour est enrichie de fontaines, de terrasses, et quatre beaux escaliers de marbre conduisent à une immense antichambre, la première de cette suite de pièces de l'attique, appelée à Gênes les *mezzari nobili superiori;* car la distribution intérieure des appartemens est, à Gênes, comme dans plusieurs autres villes d'Italie, l'inverse de ce qu'elle est en Angleterre. Les rues étroites et les hautes et sombres murailles qui se trouvent en face des maisons, rendent les étages les plus bas extrêmement sombres et désagréables. Les pièces d'honneur sont placées où sont ordinairement nos greniers; et c'est là qu'on trouve les restes de l'ancienne grandeur; tandis que les propriétaires, ruinés ou dégénérés, se nichent dans un entresol, ou *mezzanini,* entre le premier et le dernier étage.

Les portiques ou vestibules des palais génois ne ressemblent en rien à la salle (*hall*) d'une noble résidence anglaise, ni à la cour d'un hôtel français. On n'y voit point un portier brusque venir, en grognant d'avoir été dérangé de son *fauteuil de cuir,* vous accorder ou vous refuser l'admission, point de *demoiselles maniérées,* passant la tête par la demi-fenêtre de la loge, pour recevoir les ordres et répondre aux questions. Le seul habitant de ces magnifiques structures (s'il y en a aucun), est un savetier ou une ravaudeuse, qui paient la permis-

(1) Joseph II, qui n'avait jamais été, avant, logé comme un gentilhomme. Les palais impériaux de Vienne étaient des chaumières, comparés aux palais des marchands génois.

sion (1) d'exercer leur profession au milieu des sculptures de Michel-Ange et des fresques de Garloni, en gardant les chiens, et en empêchant les mendians et les vagabonds de dormir dans les escaliers et dans les corridors, qui sont entièrement ouverts au public. C'était à l'un de ces *jobsons* que nous demandions, quand nous étions seuls, par où nous devions passer pour trouver la personne chargée de montrer le palais; mais nous avions peine à en tirer d'utiles informations, à cause de leur patois génois. Quoique toutes les personnes du peuple, à Gênes, *entendent* l'italien, très-peu sont capables de le parler.

En montant le magnifique escalier du palais *Durazzo*, nous ne rencontrâmes qu'un chien affamé qui pourchassait une poule; et après avoir sonné à plusieurs reprises aux portes de l'antichambre des *mezzari nobili superiori*, elles furent enfin ouvertes par un homme qui tenait une botte d'une main, et une brosse de l'autre, et qui, comprenant sur-le-champ le motif de notre visite, prit un habit de livrée qu'il avait jeté sur un buste de Filippo Parodi, et nous conduisit à travers une interminable suite de pièces dont les murailles étaient enrichies des chefs-d'œuvre de l'art, dont les planchers étaient de marbre et les plafonds dorés. Des galeries, des

(1) Dans un des portiques de ces beaux palais nous trouvâmes une femme qui nettoyait des matelas; et dans les plus nobles appartemens d'un autre, l'antichambre était habitée par une blanchisseuse. Plusieurs des étages inférieurs sont loués à de pauvres marchands, tandis que les appartemens supérieurs sont remplis par les ministres des cours étrangères. Quelques-uns cependant sont habités par les nobles familles à qui ils appartiennent; mais en automne presque toute l'aristocratie génoise est dans les *villas*.

cabinets, des chambres, des terrasses diversement nommées et décorées, se succédaient à l'infini; toutes remplies de poussière, inhabitées, négligées, et donnant les marques d'un commencement de destruction. Il y a cependant une sorte de grandeur dans les nobles génois, qui, accablés du poids de leur infortune, conservent encore, jusqu'aux derniers, ces nombreux objets d'art qui décoraient leurs antiques demeures, et consacrent ces restes de leur richesse et de leur puissance à la mémoire de la prospérité passée de la patrie, et à l'admiration des étrangers. Ils ne peuvent plus, il est vrai, offrir des festins somptueux, voir leurs salles dorées remplies d'amis joyeux; mais leurs palais sont toujours ouverts pour satisfaire la curiosité étrangère, et lui donner des moyens de perfectionner son goût. Ces palais ne sont pas même fermés aux visiteurs de cette nation qui leur a imposé des chaînes, dans le temps qu'ils remplissaient envers elle les devoirs de l'hospitalité, et qui sous le masque de la liberté et de l'amitié, a trahi la confiance de ses hôtes généreux.

Le défaut de l'architecture du palais *Durazzo* est peut-être la division de son immense espace en une trop grande quantité de petites pièces, toutes individuellement intéressantes, il est vrai, (chacune portant le nom du grand-maître dont les ouvrages décorent ses murs), mais défectueuses, comme faisant partie d'un vaste édifice. Même la fameuse galerie n'est qu'une chambre longue et étroite, infiniment trop petite pour sa collection splendide et curieuse de statues et de sculptures anciennes et modernes : les ornemens et le plafond, sculptés, peints

et dorés de la manière la plus esquise, sont de Parodi. Les fresques représentent la destruction des *quatre grands empires ;* sujet vraiment républicain, et singulièrement traité. Chaque empire est figuré par l'un de ses tyrans, bien connus dans l'histoire, comme *Darius, Sardanapale, Ptolémée* et *Augustule,* entourés par des sirènes, qui sont les Montespan, les Pompadour, les Nell Gwins, etc., etc., de l'antiquité. Outre les tableaux d'histoire des grands peintres, les portraits de famille, dans ce palais et dans les autres, excitent un grand intérêt ; car ils sont, pour la plupart, peints par des artistes tels que le Titien, Vandyck, et Tintoret. Là, dans leurs habits de cérémonie, comme doges ou comme ambassadeurs, sont rangés les anciens Durazzi, entourés de toutes les marques de leur opulence et de leur grandeur. Là, se voient encore dans toute leur fraîcheur primitive, avec leurs grands yeux noirs et languissans, les *madonne Francisca, Catarina,* et les autres beautés de cette célèbre maison. Quelques-unes sont entourées (comme doivent l'être les mères de famille dans les états libres) par leurs enfans, et toutes sont habillées en beau velours des manufactures génoises, avec une grande profusion d'ornemens, de chaînes de Venise, et de pierres précieuses, produits du commerce de leurs maris avec les Levantins. Parmi ces portraits domestiques, nous trouvâmes celui de notre infortunée Anne Boleyn, par Holbein. Il est extrêmement curieux pour le costume ; mais on ne trouverait rien dans cette dame maigre, aux cheveux rouges, qui pût excuser la passion adultère de Henri VIII ; on y verrait bien plutôt un motif pour ce prince, d'avoir

fait trancher une tête aussi laide. Holbein était un peintre hardi, mais sans aucune amabilité.

En face d'Anne Boleyn est la délicieuse image de la plus belle des saintes royales (la reine Catherine de Suède), par Carlo Dolce, ce peintre dont le type de beauté était tout divin, quoique mélancolique, et dont le pinceau était si propre à rendre un Dieu crucifié! La salle Paolo, ainsi nommée d'après le chef-d'œuvre de *Paul Véronèse*, est la plus intéressante, parce qu'elle contient ce tableau si bien connu, et si exactement copié, si ravissant à contempler, et si dangereux à décrire. Le sujet est Marie Magdeleine aux pieds du Christ, chez le pharisien. Jamais sujet sacré ne fut plus humainement conçu et plus divinement exécuté.

Le palais de Filippo Durazzo est un peu moins vaste et moins magnifique que celui de son noble parent, quoique le dernier n'offre rien de plus beau que le péristyle avec ses vingt-quatre colonnes doriques, et la galerie de tableaux du premier. Les palais des Durazzi ont été autrefois si nombreux à Gênes, qu'on disait proverbialement, *si vous voyez un palais, il doit appartenir à un Durazzo.* Le palais Spinola est remarquable par sa façade peinte, où sont représentés les douze Césars, figures colossales. C'était une enseigne assez bizarre pour la maison du citoyen d'une république.

Cette belle fabrique est riche en peintures, et surtout en portraits de *Vandyck,* du *Guide,* du *Tintoret,* etc., etc. L'on y voit de plus une des Vénus du Titien : ce peintre semble avoir eu un privilége pour ce modèle; mais sa Vénus pourrait assurément être celle de tout le monde.

Le palais Serra est un monument de la splendeur et de la richesse de Gênes, au milieu du seizième siècle, époque où sa puissanee commença à décliner avec celle des autres états libres d'Italie. Ce fut dans ce temps que l'alliance entre cette république et l'Espagne ouvrit une nouvelle source d'opulence commerciale, qui ne servit qu'à augmenter ce penchant à un luxe extravagant qui s'était déjà introduit parmi les Génois avec tous les autres vices qui suivent la perte de la liberté, et rendent l'aristocratie oppressive pour le peuple.

Le palais Serra est principalement notable par sa galerie, certainement une des plus riches, sinon une des plus grandes de l'Europe. Sa splendeur extraordinaire lui a procuré une place dans l'Encyclopédie française, et a mérité de la plume élégante de *M. Dupaty* l'épithète de *Palais du Soleil.* Tout est marbre, glaces, arabesques, dorures, cariatides. Le palais a été bâti en 1552; mais la galerie est plus moderne : elle est de Wailly, architecte français; et tout y est *essentiellement français*, et rappelle également les salles des Tuileries et le *Café des mille colonnes* au Palais-Royal; car son plus grand effet est produit par la répétition de ses colonnes corinthiennes dans les glaces de ses panneaux.

Les palais Brignole, Pallavicini, Balli, etc., se succèdent, et sont tous caractérisés comme les précédens par le trait générique de la somptuosité génoise : ils sont tous remplis de tableaux, de dorures, de fresques, d'arabesques, de poussière, de papillons et de toiles d'araignée; tous incommodes à habiter, parce qu'ils sont dans une rue étroite, et le plus souvent adossés contre les rochers sur les-



quels la ville est bâtie. La grandeur passée et la désolation présente sont les images qui dominent dans ces demeures patriciennes, que l'or de toute l'Europe a contribué à ériger, quand les marchands génois étaient les banquiers de presque tous les potentats.

Après les miracles des arts qui enrichissent les palais d'Italie, les objets qui attirent le plus l'attention d'une femme sont les meubles; et malgré les beautés des Guide et des Vandyck, je jetais de temps en temps un coup d'œil sur l'arrangement des salles, et j'y voyais que toutes choses étaient restées dans le même ordre qu'il y avait cent cinquante ans, époque où l'ameublement paraissait avoir été fait. Quelques immuables chaises, à siége bas et à dossiers élevés bien perpendiculaires, couvertes en damas de Gênes fané, étaient rangées en bataille contre les murs, ayant à leur tête un incommode sopha qui avait l'air du tambour-major de la compagnie; des consoles de marbre, des tasseaux dorés, et des girandoles enveloppées de sacs qui servaient de refuge aux moustiques de plusieurs générations, complétaient ordinairement la fourniture de ces pièces où l'on trouvait tout, hors la propreté et la commodité. Il existe cependant un palais à Gênes qui inspire un intérêt particulier; et quoiqu'on puisse le regarder comme le tombeau, plutôt que le berceau de la grandeur génoise; quoiqu'il rappelle les derniers soupirs de sa gloire et de sa liberté, et non sa première prospérité; il doit attirer l'attention de l'étranger aussi long-temps qu'un seul fragment de ses colonnes de marbre restera debout, ou que le nom d'André Doria vivra dans les annales du pa-

triotisme génois. Cet ancien et bel édifice ruiné, élevé par celui qui délivra Gênes de l'esclavage (que les ennemis extérieurs et intérieurs de l'indépendance italienne avaient imposé sur presque tous les états de la Péninsule), est bâti sur le bord de la mer, à l'entrée de la ville, situation bien convenable à la demeure de l'amiral patriote ; et ses portiques, ses colonnades, dominent ce port où le jeune Colomb lança pour la première fois sa barque aventureuse, et commença ses périlleux voyages, qui ouvrirent le chemin d'un nouveau monde à l'activité et à la cupidité humaines. Dans la cour de cette vaste fabrique, on voit une statue d'*Andrea Doria*, sous la figure d'un Neptune colossal. Mais la statue est défigurée, les emblèmes du dieu sont brisés et dispersés, les portiques tombent en ruine, les fontaines sont taries, le lichen cache de sa verdure grisâtre les trophées sculptés, et la mer dans son flux impétueux couvre les orgueilleux domaines de celui qui autrefois a triomphé sur ses flots ! Nous avons long-temps parcouru les tristes et silencieuses salles de cet immense palais, reposé sous ses colonnades, et admiré ses fresques, sans entendre d'autres sons que le sifflement du vent à travers ses portiques, ou le bruit de quelques oiseaux de mer qui avaient leurs nids dans les sculptures de ses frises. Nous aurions pu supposer qu'il était entièrement inhabité, sans l'apparition d'une petite fille couverte de haillons, dans cette même salle où des festins avaient été préparés à des rois et à des empereurs (1) ; elle nous dit qu'elle était la *gardienne*

(1) L'empereur Charles-Quint a été magnifiquement traité dans ce palais par le vieil André Doria, qui jeta ga-

de ces tours ruinées. En effet un *Cicerone* n'était pas nécessaire dans le palais Doria, sa présence aurait profané ce lieu ; car à l'exception de l'édifice lui-même, et des fresques effacées de Perrin del Vaga, il n'y a rien à voir dans ces ruines majestueuses. Le plus bel ouvrage de Perrin del Vaga dans le Doria, le naufrage d'Énée, n'est plus visible, et son Jupiter foudroyant les géans est couvert de teintes de moisissure que le temps et la négligence y ont laissé établir.

Ce palais appartient toujours aux princes Doria Pamfili, qui résident à Rome, et qui souffrent que ce monument de leur grand ancêtre, cette demeure patrimoniale se dégrade et tombe en ruine ; mais la vigueur et les talens qui distinguaient cette famille à son origine ont décliné depuis long-temps : ils se sont éclipsés et totalement annulés sous les tiares et les chapeaux de cardinal ; et si l'on juge cette race dégénérée d'après les échantillons qui en sont conservés dans le conclave, elle est physiquement et moralement déchue, et tout-à-fait indigne du nom qu'elle porte.

André Doria était un brave aventurier, une espèce de *Condottiere* maritime, qui combattit long-temps pour la gloire et la solde dans la cause de divers souverains ; s'embarrassant très-peu que son pavillon (1) portât les *fleurs de lis* ou *l'aigle impé-*

lamment dans la mer toute la vaisselle d'or qui avait servi à l'empereur, afin qu'aucun hôte moins noble ne pût jamais la profaner après lui : il est vrai cependant qu'avec l'ancienne finesse ligurienne il avait eu soin de placer des *plongeurs* qui suivaient de l'œil les pièces à mesure qu'elles tombaient, et allaient les repêcher !

(1) L'inscription placée sur le frontispice du palais fait

riale ; car de son temps Gênes n'était plus ce qu'elle avait été dans le quinzième siècle quand elle combattit si vaillamment pour défendre son indépendance contre les ducs, usurpateurs de Milan ; quand il suffisait pour soulever son peuple, de crier sur les places publiques ce mot de *liberté* qu'on ne retrouve plus maintenant que sur les chaînes des esclaves de ses galères ! (1)

La dernière période de la vie de Doria a été la plus glorieuse ; et le sauveur de son pays fait oublier l'amiral de François Ier et de Charles-Quint !

Nous visitions un soir l'élégante villa (2) et les

allusion aux services rendus par Doria à l'empereur et au roi de France.

(1) « Non parve a Francesco Spinola da differrire, ed usci » della cassa, armato, insieme con quelli chi della sua deli- » berazione erano consapevoli ; e come fu sopra la piazza » posta davanti alle sue case, gridò il nome della *libertà !* » La cosa mirabile a vedere fù con quanta prestezza quel » popolo e quelli cittadini a questo nome concorrano ! ! » *Historià di Genova.*

« François Spinola jugea qu'il n'y avait pas un instant à perdre, et il sortit de sa maison armé ainsi que ceux qui avaient pris part à son dessein, et quand il fût sur la place, devant sa demeure, il cria *liberté !* Ce fut une merveille de voir comme ce peuple et ces citoyens accouraient à ce nom ! ! »

(2) La Villetta près de la porte dell' Acquasola. Le signor di Negro est un homme extrêmement instruit et un élégant *improvisatore.* Il est en ce moment occupé à composer en *terze rime* des sermons tirés des écritures et des Pères ; en sorte qu'il ne risquera point de partager le sort de Saint-Jérôme, qui fut tourmenté par le démon pour avoir eu la vanité d'affecter d'écrire en *prose* comme le païen Cicéron. M. di Negro, malgré sa piété bien reconnue, a cependant souffert une persécution presque aussi sévère que celle qui a été supportée par saint Jérôme; car il est tombé une fois dans les griffes de l'inquisition dont il a eu grand'peine à

beaux jardins du signore Carlo di Negro, quand un gentilhomme nous montra un palais qu'il disait avoir été bâti par l'anglais Olivier Cromwell. On explique ainsi ce fait extraordinaire, et contraire à toutes les probabilités historiques. Sir Horatio Pallavicini était collecteur des taxes du pape en Angleterre sous le règne de Marie. A la mort de cette superstitieuse princesse, quand la religion dominante changea dans ce pays, Pallavicini oublia de retourner à Rome; il se fixa en Angleterre, s'y maria avec une noble dame, et fit bâtir un superbe palais italien (1) sur le sol anglais, avec les deniers destinés à élever des palais à Rome pour les neveux du pape. En 1601, lady *Anna Pallavicini* sa veuve épousa *Olivier Cromwell*, qui l'accompagna à Gênes, pour arranger les affaires de son premier mari. Ils continuèrent à y demeurer, et l'on suppose qu'il a fait construire le palais qui porte encore le nom de *palazzo d'Oliviero Cromwell.*

Le palais Ducal est plus lourd, en apparence plus antique qu'il n'appartient à sa date; car il a été entièrement rebâti en 1777, quand le vieux palais a été détruit par le feu. La façade est interrompue et encombrée par des corniches, des balustrades et des colonnes; et sa principale pièce, la *salle du sénat,* rappelle seule sa destination par quelques peintures historiques, qui paraissent maintenant une vraie dérision. C'était là que les doges étaient élus;

se tirer. Nous avons contracté avec ce gentilhomme des obligations infinies pour les plaisirs que sa conversation et sa société nous ont procurés pendant notre courte résidence à Gênes.

(1) *Voy.* WALPOLE, *Histoire de la Peinture.*

et c'est là que s'assemble maintenant le royal sénat du roi de Sardaigne. « Les très-dignes, très-approuvés et très-bons maîtres » des Génois, trahis et sacrifiés.

Le palais Ducal était la résidence et la prison des doges pendant la durée de leur charge. Une fois élus, il ne leur était plus permis de le quitter, même pour aller à l'église : on avait pratiqué une galerie couverte qui les y conduisait du palais, afin qu'ils ne s'éloignassent point de son enceinte. Le doge ou chef de la république de Gênes n'était dans le fait qu'un mannequin, un organe passif, un point de réunion. Il était élu (dit Machiavel) pour être le chef qui proposait les objets sur lesquels le conseil devait délibérer (1). *Pasta di doggia* est une expression passée en proverbe pour désigner des hommes dont le caractère se compose des *élémens les plus doux* et des qualités les plus malléables. Dernièrement les doges étaient choisis purement à cause de leurs richesses ; et celui qui portait ce titre à l'époque où il a été supprimé, réunissait tout ce qui pouvait le rendre propre à son office, la fortune et la faiblesse. (2)

(1) « Nella città di Genova, quando ella *vive nella sua* » *libertà*, si crca per liberi suffragij *un capo*, il quale chia- » mano doge, non perchè sia assoluto principe, nè perchè » egli solo deliberi, ma come capo proponga quello che » dai magistrati e consigli loro si debba deliberare. » MACHIAVELLI, liv. V.

Il est curieux d'observer dans ce passage que Machiavel parle de la *liberté* de Gênes comme étant déjà éteinte de son temps.

(2) Jérôme Durazzo, le vénérable doge de M. Eustace, dont le patriotisme et la haine pour les Français étaient si grands (au dire de cet écrivain), qu'en s'adressant au ré-

Les églises de Gênes sont nombreuses, et se distinguent par une magnificence et une architecture de mauvais goût, une surabondance d'ornemens déplacés. On peut citer comme exception à cette observation générale, les églises de l'*Annunciata*, de saint Ambrosio, la cathédrale, et le temple très-ancien de San-Stefano.

Le dernier de ces édifices porte l'empreinte de son extrême antiquité, et il est si bas, si humide, si grossièrement bâti, qu'il a l'air d'être taillé dans le roc; son grand point d'attraction est le célèbre tableau du maître-autel, le Martyre de saint Étienne. Il est divisé en deux compartimens, qui représentent différentes scènes, disposition très à la mode dans ce temps de génie et de mauvais goût : la partie inférieure ou *l'action humaine*, est de Raphaël; c'est le massacre du saint. Un grand nombre de coquins avec des formes athlétiques, déployant le travail musculaire dans tous leurs mouvemens, soulèvent et lancent d'énormes pierres à la victime mou-

vérend voyageur, il parla français *avec répugnance*, comme il convenait à un *Italien*, et avec l'accent *italien*. En parlant de ce vénérable doge, et en citant cette anecdote à quelques Génois de notre connaissance, nous les fîmes rire de bon cœur, et ils s'écrièrent *per causa, il povero Durazzo* « il avait de bonnes raisons pour cela, le pauvre Durazzo, » car il n'avait pas prononcé trois mots de français dans sa vie avant l'arrivée de l'armée française; et depuis lors il fit de son mieux pour acquérir cette langue et la protection de ceux qui la parlaient. Quand il résigna sa charge, lui et son ami le patricien *Micael Angelo Cambiaso* acceptèrent des places dans le gouvernement français, et tous deux siégèrent comme sénateurs au Luxembourg. Un Génois très-spirituel me décrivait ainsi le dernier de leurs doges : *uomo da bene, debole e francesissimo* « un homme de bien, faible et tout-à-fait francisé. »

rante sous leurs coups, dont la sainte résignation et le regard tranquille annonçant un sacrifice volontaire, contrastent avec les physionomies sauvages de ses persécuteurs. Telle est la partie humaine (ou inhumaine) de l'épique. La partie supérieure, ou *machine théologique*, est moins habilement composée ; elle est séparée de la première par une chaîne de montagnes bleues, des clochers, des tours, des remparts, et l'on s'attend presque à voir paraître les *Doganieri* avec leurs mains étendues, et saint Pierre, le gardien de ces célestes régions, en guise de *chef de police!* Le matérialisme de la religion du moyen âge éloigne complètement de toute idée de spiritualisme.

Au-dessus de ces limites territoriales, le ciel s'ouvre à l'œil ébloui, et Dieu le père et son divin Fils sont représentés, regardant avec complaisance les souffrances de leur saint soldat. Le visage du Sauveur exprime (s'il est permis de parler ainsi) une *divine humanité* qui adoucit la majesté d'un Dieu ; et sa main est tendue comme s'il eût voulu sauver l'innocent martyrisé qui mourait pour lui ; mais il est trop tard, la dernière pierre est lancée. Cette partie du tableau est de Jules Romain, l'ami, le disciple et l'héritier de Raphaël ; et l'un et l'autre l'ont exécuté par l'ordre de ce vieux gentilhomme, spirituel et colérique, le pape Jules II. Il était destiné à orner la façade d'une orgue. On aimerait à savoir quels sentimens animaient ces deux amis intimes, ces deux génies éminens, en travaillant à ce tableau !

L'église de l'*Annunciata* n'est que marbre, pierres précieuses, dorures et ornemens. Fondée par les

Umiliati dans le treizième siècle, enrichie par la famille Lomelini (1), elle fut ensuite donnée aux Franciscains, qui en jouirent jusqu'à la révolution. Elle a été rendue, à la restauration, à cet ordre que S. M. sarde, duc de Gênes, a ravivé; et ces moines grossiers remplissent ce superbe édifice, desservent ses autels, et font leur profit des contributions qui sont largement offertes à cette église, la plus fréquentée par les personnes de distinction. Elle contient plusieurs beaux tableaux : l'un d'eux, peint par Carloni, est trop terrible pour qu'on ose y arrêter les yeux : c'est un homme rompu sur une roue; et le peintre l'a probablement fait d'après nature. (2)

L'église métropolitaine de San-Lorenzo a été élevée dans le onzième siècle, et porte l'empreinte de son ancienneté. L'architecture est gothique, et le bâtiment est formé de compartimens de marbres noirs et blancs qui lui donnent l'apparence d'un échiquier. L'ignoble martyre de saint Laurent est représenté en bas-relief sur la façade. L'immense gril est évidemment l'objet principal, et paraît là comme l'enseigne d'un traîteur. Le cœur saigne à la vue de ces fréquentes images de martyres culinaires; partout des saints bouillis, rôtis, frits, tirés de légendes aussi fausses qu'absurdes. Les adorateurs d'A-

(1) Rois de Tabarca. Petite dynastie méditerranéenne, qui florissait jusqu'en 1741.

(2) La roue était un supplice usité en Europe à une époque très-récente. On l'a infligé en France jusqu'à l'année 1780. L'on dit qu'il a été employé en Prusse en 1818; et comme la suppression de ces sortes de supplices appartient aux notions qui caractérisent le nouvel ordre de choses, on pourra peut-être le rétablir comme faisant partie de l'ancien système du gouvernement paternel et légitime.

pollon et de Minerve n'étaient point persécuteurs. Un sentiment intérieur proteste contre de telles fables; car, à moins que le pouvoir de la politique, les intérêts de l'Église et de l'état ne soient intervenus pour enflammer le zèle et animer les persécutions, de telles horreurs n'ont jamais été commises. Les historiens contemporains gardent le silence sur ces histoires, que les usages bien connus de l'antiquité rendent encore plus improbables. Les premiers martyres, vraiment authentiques, (1) datent de l'établissement d'une hiérarchie *payée*, animée par des intérêts qui n'étaient plus ceux de la société entière. Ce fut alors que l'intolérance se montra dans toute sa fureur, que les bûchers s'allumèrent, que les gibets s'élevèrent, et que les *crammers*, qui brûlaient aujourd'hui leurs victimes pour les opinions du jour, étaient brûlés à leur tour pour celles du lendemain. La passion de peindre des supplices, en les décorant de toute la magique influence de l'art, a été très-nuisible à la société. Les yeux et le cœur s'habituaient ainsi aux spectacles sanglans, et s'endurcissaient aux souffrances; tandis que les notions les plus obscures sur la Providence étouffaient les sympathies morales, et pervertissaient le sentiment du vrai. C'était même détruire la pureté de la religion; car le plus grand sacrifice étant fait, le reste était superflu. S'il en fallait davantage, le Sauveur était mort en vain.

(1) La punition des incursions fanatiques contre les cérémonies religieuses établies dans le pays, ou des attentats tumultueux contre le repos public, a été faussement présentée comme des persécutions par ceux qui ont écrit sur ce sujet; et ces exemples forment presque tout ce qu'on peut regarder comme avéré dans l'histoire des violences du paganisme.

L'église San-Lorenzo était encore célèbre, parce qu'elle renfermait une des reliques les plus sacrées, le *sacro Catino*, assiette faite d'une seule et très-belle émeraude, et sur laquelle on dit que notre Sauveur mangea son dernier souper. Une assiette semblable dans la maison d'un publicain juif était en elle-même un miracle. M. Eustace dit qu'il avait cherché à voir cette relique, mais que les Français, *qui se délectent dans les actes de la plus brutale violence, comme les lions et les tigres*, l'avaient emportée; et ils l'ont emportée en effet. Mais que signifiait cela ? Emporter des reliques, voler saint Pierre pour payer saint Paul, spolier une église pour en enrichir une autre; c'est ce qu'ont fait dans tous les siècles les conquérans légitimes; car cette même *assiette* avait été enlevée par les croisés, quand ils prirent *Césarée* de Palestine, sous la conduite de *Guillaume Embriaco*, au douzième siècle. Dans le partage des dépouilles, cette émeraude tomba aux *croisés génois*, dans la sainte vocation desquels il entrait évidemment quelque chose de leurs anciennes inclinations mercantiles : ils estimaient la valeur vulgaire, le prix profane de ce trésor, si haut, que dans un besoin ils l'engagèrent pour 9,500 livres. Quand il eut été dégagé et replacé, on le mit sous la garde de *Chevaliers d'honneur*, appelés *Clavigeri*; et on ne le montra qu'une fois par an. Des millions de personnes se prosternèrent devant cette relique précieuse; et l'amende imposée à la main hardie qui osa la toucher avec un diamant, fut de mille ducats d'or. Les Français s'en emparèrent, comme les croisés l'avaient fait dans le douzième siècle; mais au lieu de la trans-

porter de l'église de San-Lorenzo à l'abbaye de Saint-Denis (selon les règles), ils l'envoyèrent très-sacrilégement dans un *laboratoire*. Au lieu de la soumettre avec son histoire traditionnelle à un *concile de Trente*, ils la firent passer à l'*Institut de Paris*; et les chimistes, le géologues, les physiciens furent appelés à décider du sort de cet objet sacré, que des évêques, des prêtres, des diacres avaient déclaré trop saint pour l'examen ou même pour l'attouchement humain. Le résultat des recherches scientifiques, fut que l'*assiette d'émeraude* était un morceau de verre.

Cette petite anecdote est intéressante pour servir à l'histoire de l'état passé et présent de l'esprit humain. Avec des instrumens aussi simples qu'un plat de verre ou un clou, la charlatanerie en imposait autrefois à la crédulité, et la puissance étalant ses brillans jouets, en imposait à l'imagination en l'éblouissant. A cette fin, l'ignorance du genre humain était soigneusement entretenue, comme le meilleur agent de sa dégradation et de son oppression. Quand l'Église et l'état réservaient pour eux seuls les mystères des connaissances, le bûcher et la torture étaient toujours prêts à punir le téméraire qui osait douter, ou cherchait à s'instruire; mais l'esprit rompit la barrière qui l'arrêtait : ce qu'aucune restriction humaine ne pourra jamais l'empêcher de faire. Le rocher de l'erreur s'ouvrit, les sources de vérité en sortirent pures et brillantes; ceux qui en étaient altérés, y burent à longs traits mais non sans opposition. L'Église et l'état, qui sont les mêmes dans tout l'univers, sous le dôme de Sainte-Sophie comme dans les murs de Saint-

Pierre et de Saint-Paul, avaient toujours leur inquisition et payaient bien ses familiers. La force de l'opinion les a obligés à changer de terrain, à quitter une position qui n'est plus tenable; mais leur retraite est encore menaçante, et ils augmentent leurs forces en les concentrant. Les instrumens ont également changé, l'amende et la prison remplacent la torture et les *auto-da-fé*; mais le système est toujours le même, et les religions et les politiques continuent à craindre de soumettre leurs doctrines à un libre examen. Heureusement il est dans la nature de cette très-peu sainte Alliance entre le trône et l'autel, que leur étreinte trop serrée ait l'effet d'une suffocation mutuelle, et que l'une souffre pour les torts de l'autre dans l'opinion publique. Dans tous les pays où les gouvernemens restaurés ont tardé à réinstaller les moines, ceux-ci ont gagné plus de crédit sur le peuple; tandis qu'en Italie l'épithète de *bigot* est une des plus amères et des plus fréquemment appliquées par cette nation à ses tyrans. Mais pour revenir à l'assiette, quand l'Angleterre donna au roi de Sardaigne le duché d'une des plus anciennes républiques de l'Europe, et que les restitutions se faisaient *de part et d'autre*, *Victor-Emmanuel* insista pour avoir son assiette d'émeraude : non pour la placer comme à Paris dans un cabinet de curiosités où elle était conservée comme un monument curieux de l'époque à laquelle l'art de colorier le verre avait été connu (époque assurément très-reculée); mais pour la rendre à sa châsse de San-Lorenzo, à la garde des *chevaliers ses serviteurs*, aux hommages, aux offrandes, et à la superstition populaire; en assurant de nouveau que

cette pièce est bien réellement l'*assiette d'émeraude* inestimable, *le sagro Catino*, que la reine de Sceba offrit avec d'autres raretés au roi Salomon (qui l'avait déposée où de tels joyaux doivent toujours l'être dans son église), et qui fut ensuite réservée à une destinée plus haute encore que celle qui lui avait été assignée dans le riche temple de Jérusalem. L'histoire de l'analyse de l'Institut de Paris est mise à l'écart, et ceux qui voudraient la renouveler encourraient l'odieuse accusation de blasphème et de sédition; personne n'oserait maintenant rappeler de semblables choses, que ceux qui sont les ennemis déterminés de l'ordre social, ou comme *le Journal royal génois* les nommerait, *i radicali del secolo*, les radicaux du siècle. Il est curieux d'observer qu'en Italie le terme de *radicali* a succédé à la vieille épithète révolutionnaire de *giacobini*.

L'université de Gênes, avec sa vaste bibliothèque, dont les tablettes sont surchargées de polémiques, ressemble à tous les anciens édifices du même genre, dans son aspect général : elle a des salles pour les différentes classes et facultés, une église, un grand salon pour les élections, et un jardin botanique ; mais quel jardin botanique ! ! ! le parterre à compartimens d'une vieille dame serait une vaste campagne en comparaison. Nous le traversâmes, ou plutôt nous grimpâmes d'un bout à l'autre en moins de cinq minutes; car il est pris sur le revers d'une colline. Mais au-dessus du lambeau de terrain qu'il occupe, est une spacieuse plate-forme, ou parc, dont le sol est riche et fertile, la vue très-étendue, et qui paraît être si inséparablement uni à l'institution que nous visitions, que nous ne pûmes nous

empêcher de demander pourquoi l'université ne consacrait pas cet emplacement à la botanique. Le professeur à qui nous adressâmes la question, nous répondit que ce que nous voyions, était le couvent et les terrains des jésuites qui avaient été rendus à leur ordre, ressuscité par le nouveau duc de Gênes; que de grandes offres avaient été faites à ces *pères* pour les engager à céder une partie de leur terrain; mais qu'ils étaient trop riches pour être tentés par l'argent. Ils étaient peut-être aussi trop au dessus des affaires mondaines, pour s'intéresser aux sciences qui ne tendent qu'à améliorer par l'étude des lois de la nature, le sort de l'homme sur cette terre; *car il a été fait pour souffrir*, et l'Église n'a rien à faire avec la nature. Ce petit coin de terre encombré, de la magnifique *université de Gênes*, nous rappela le vaste, le superbe jardin botanique (1) de Genève. Combien de fois, par les associations qui naissent des contrastes, le souvenir de cet état, de ses sociétés, de ses mœurs, de ses connaissances, de ses sentimens vraiment libéraux, et libéralement exprimés, s'est-il présenté à notre esprit pendant notre séjour en Italie! Avec quel regret avions-nous quitté ce pays pour les états du roi de Sardaigne, avec quelles délices l'avons-nous retrouvé en quit-

(1) Ce beau jardin qui vient de se créer sous la surveillance du professeur de Candolle (dont le nom est un éloge), promet de devenir un des plus remarquables de l'Europe. Étant indépendant de toute protection académique ou royale, il ne sera pas sujet à voir ses progrès arrêtés par le caprice ou retardés par l'indolence. Tous les habitans de cette ville éclairée sont intéressés aux succès de cette entreprise, et l'on n'épargnera ni soins ni dépenses pour donner à la collection toute l'étendue possible.

tant les domaines du despotisme autrichien en Italie ! Cette dernière sensation serait plus aimable à retracer que la première ; mais elle ne serait pas à sa place en ce moment. Il est bien difficile de réprimer les sentimens, quand ils naissent en foule dans le cœur, par quelque impulsion éloignée et puissante, et de soumettre à un arrangement impérieusement méthodique, ces élans soudains, excités par des souvenirs chéris, mais qu'on sent bien qui seraient regardés comme inutiles, ou même déplacés.

La rue patricienne de Gênes, ses églises, ses palais publics et particuliers, forment un contraste aussi triste que frappant, avec la ville elle-même prise *en masse :* ce n'est qu'un assemblage de ruelles étroites, mais si étroites qu'elles n'admettent pas le passage de quelque voiture que ce soit. Les maisons sont plus hautes que les palais, elles sont encombrées d'habitans, et admirablement construites pour propager la peste ou le feu, avec une terrible rapidité. Dans plusieurs rues on peut se donner les mains d'une maison à celle de l'autre côté; et à plusieurs égards, on peut dire que les Génois vivent en public comme en famille; car leurs maisons ne paraissent disposées que pour y dormir, et non pour y passer la journée. Ils sont tous sur les portes de leurs boutiques, ou rangés le long de l'étroit chemin, dans de petites échoppes, ou tout simplement dans la rue, à côté de leurs paniers de fruits, de fleurs, ou de macaroni; filant, tricotant, chantant, ou bâillant : ils dînent même, et soupent en dehors; car, excepté les plus riches marchands, peu rentrent dans les chambres obscures qui sont derrière leurs boutiques pour prendre des repas réguliers, et on

les voit manger leur *minestra*, leur saucisson cru, leur jambon ou leur fromage, et consommer toutes sortes de végétaux, comme des gens qui sont assez peu raffinés pour croire que l'on ne mange que pour satisfaire un besoin.

La rue exclusivement occupée par les orfévres est très-amusante. Ses riches et brillantes boutiques, contre l'usage général, sont disposées, non pour les grands, mais pour les petits; et la profusion d'ouvrages d'or, d'argent et de filigranes, d'agrafes, de bagues, de boucles d'oreilles, de chaînes, de peignes en perles, en corail, et même en pierres plus chères, qui y sont étalés, est entièrement destinée aux paysannes. Dans les derniers temps de la république, il était défendu aux nobles de porter de ces ornemens somptueux, et les dernières classes sont encore à présent les seules qui achètent la joaillerie à l'antique des bijoutiers génois (1). Les femmes du peuple sont couvertes, même les jours ouvriers, de bijoux d'or et d'argent; les dimanches, elles y ajoutent quantité de perles et de corail, et un orfévre de cette ville nous a assurés qu'à présent encore, une paysanne qui fait son trousseau de noces, ne trouve point trop cher un collier ou une chaîne de sept ou huit cents francs.

Le petit nombre de places qui existent à Gênes est autour des principales églises, et chaque *viccolo*, ou passage étroit, abonde en reliquaires, en ora-

(1) La plus grande parure permise aux dames par les lois somptuaires était un vêtement de velours noir garni de rubans de couleurs et de dentelles. Cela ne les empêchait cependant pas d'accumuler quantité de bijoux qu'elles se plaisaient à étaler quand elles visitaient les cours étrangères.

toires, en stations, auxquels une *Madonna* amazone sert toujours d'enseigne. Des chandelles votives, sans cesse renouvelées, brûlent devant ces autels à plein vent, et la dévotion des Génois n'est surpassée que par celle des Napolitains, qui leur ressemblent sur ce point. Partout on voit faire des offrandes, marcher des processions, vendre des hymnes, et des moines ou des religieuses priant ou mendiant. Dans tout cela, cependant, il n'y a rien de sombre ni d'austère; les moines ont bonne mine, les nonnes sont gaies, et les dévots, plus zélés que méditatifs, s'agitent, se coudoient, rient, chuchotent, prient et chantent. On voit des échoppes tapissées de psaumes et de légendes, comme des suites de ballades sont étalées dans les rues moins dévotes des autres villes. Les histoires des pécheurs devenus saints, sont contées dans des couplets qui appartiennent plus à leur premier état de fragilité qu'à leur contrition de pénitent. La Magdeleine redit ses aventures en vers adaptés à la mélodie passionnée de Paësiello; et sainte Thérèse laisse bien loin en arrière l'amoureuse Didon de l'Opéra, dans l'expression d'une ardeur pathétique. L'ame brûlante des Italiens ne voit rien en cela de contraire à la tempérance sacrée de la religion, et ils chantent l'invocation de sainte Thérèse :

Damni morte o damni amore, etc. (1)

avec la même foi et la même onction, que s'ils

(1) Un des versets de l'*Invocation de Sainte-Thérèse à son époux céleste*, une des hymnes les plus populaires de l'Italie, est ainsi :

Damni morte o damni amore,
O infinita carità!
Alma mia, questo cuore
Senza amore viver non sa.

chantaient un des sept psaumes de la pénitence ou les cantiques de Job.

Comme capitale, le grand défaut de Gênes est de manquer de grands emplacemens. Venise seule offre moins de facilité que cette ville pour prendre l'air et se promener. Bâtie contre des rochers, fermée par des montagnes, presque inaccessible par terre, elle paraît aux étrangers une espèce de prison. Même la plupart des villas des environs, perchées sur le sommet des rocs, sont d'un accès tellement difficile en voiture, à cheval ou à pied, qu'elles fournissent une branche particulière d'industrie aux *Facchini* (1), qui, sous le nom de *Portantini*, portent les visiteurs sur des chaises jusque sur ces hauteurs escarpées et glissantes, qui paraissent impraticables à des pieds moins fermes.

Nous avons presque tous les jours éprouvé à quel point ces laborieux Portantini sont agiles et adroits, dans nos visites à la villa de *Santa-Anna* (2), une

(1) Les *Facchini* sont une singulière corporation dont l'existence à Gênes date du treizième siècle. Ils se sont approprié exclusivement, pendant des âges successifs, le portage de la ville; et le domestique d'une auberge n'oserait toucher à un seul article de votre bagage pour le transporter de la voiture dans la maison. Ce corps se gouverne par ses propres lois, qui sont très-rigoureuses. De temps à autre, un individu trouvé coupable par ses juges disparaît, et l'on ne prend aucune information sur un tel événement. Les Facchini sont de Bergame; et ils ne permettent pas à d'autres qu'à des Bergamasques d'exercer leur profession. C'est pour cela que les femmes vont faire leurs couches à Bergame, afin que leurs enfans puissent succéder à l'état de leurs pères à Gênes.

(2) La villa *Santa-Anna* est la résidence d'été de la *marchesa Teresa Pallavicini.* Nous y assistâmes à une des fêtes les plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer, et dans

des plus belles et des plus élevées de celles qui commandent la superbe baie de Gênes.

laquelle les rites de la religion se mêlaient avec un singulier effet; c'était la fête de Sainte-Anne, patrône de la jeune marquise (belle-fille de madame Pallavicini); et le divertissement était préparé pour elle. Quand on nous transporta sur les roches noires et escarpées, au sommet desquelles la *villa* et ses jardins illuminés brillaient comme des météores, nous observions de tous côtés des reliquaires érigés par les *dévots* à la sainte, éclairés par des cierges et ornés de fleurs. Des bandes de jeunes femmes et d'enfans chantaient des chœurs dont les dernières cadences se liaient avec les premiers accords formés par un autre groupe qui répondait à celui-ci. La fête se composait d'un concert, d'un bal et d'un souper; les deux derniers, offerts sous une tente où l'on respirait l'air délicieux d'une belle soirée et le parfum d'une profusion de fleurs. A minuit la lune se leva, et la baie avec ses vaisseaux, les Apennins, un fanal, une forteresse, frappés de ses rayons argentins, ou partiellement couverts d'ombres, complétaient une scène admirable. Presque tous les hôtes avaient apporté des bouquets, et plusieurs présentèrent des sonnets à l'héroïne de la soirée. Les officiers du *Glascow* avaient été invités, et leur uniforme et leur figure ne déparaient point la réunion, qui était de plus de cent personnes, tant hommes que femmes, et qui avaient tous été transportés par les *Portantini*. Les personnes ainsi voiturées en éprouvaient de la peine, mais leurs porteurs se réjouissaient d'une si bonne récolte; et ils regardent la dame de la *villa Santa-Anna* comme la sainte la plus propice du calendrier de leur ordre.

CHAPITRE XII.

SOCIÉTÉ GÉNOISE.

Préjugés nationaux contre Gênes. — Sa splendeur à son origine. — Sa décadence. — Changemens révolutionnaires.—Agrégation avec la France.— *Agostino Pareto.* — Reddition de Gênes au roi de Sardaigne. — Restauration des anciens abus. — Anecdote des Battistine. — Processions religieuses. — Casaccia — Caractère génois. — Communications sociales. — *La Veglia di quaranta.* —Hospitalité. — Amélioration dans les mœurs. — Costume.—Chute du commerce. — État de la presse.

La république de Gênes a fait autant d'efforts pour prouver sa noble origine, qu'aucun des états monarchiques pour lesquels les historiographes et les chroniqueurs ont inventé des fables. Elle a fait Janus, son fondateur, Abraham, le contemporain de sa plus haute prospérité, et Rome, l'un des trophées de sa gloire. Mais ces prétentions ne l'ont point garantie d'une réputation un peu équivoque; et depuis Virgile jusqu'à Chevrier, en y comprenant le Dante (1), on a dit trop de mal d'elle pour que la justice, ni même la partialité, puisse tout réfuter. Cependant le scandale jeté sur une nation est toujours au moins dicté par l'envie; s'il

(1) Ahi Genovesi, nomini diversi
D'ogni costume e pien d'ogni magagna
Perchè non siete voi del mondo spersi?

DANTE.

Le Dante était tellement aigri par ses malheurs à la fin de sa vie, que ses Philippiques contre les divers états d'Italie ne sont pas entièrement dignes de foi.

n'est pas absolument faux, il vient le plus souvent d'une rivalité désappointée, ou d'une inimitié hostile à laquelle on a trop bien résisté, et il est généralement propagé par les voies aussi sûres que secrètes de la politique étroite des cabinets. En effet, tant que les peuples seront divisés par des préventions méprisantes, les gouvernans pourront les opprimer avec facilité; et, plus affaiblis par les animosités que par les séparations géographiques, ils seront incapables de résister. Il est probable que les Romains n'auraient pas reproché aux Génois leurs *Patrias artes*, si ces fiers et braves montagnards n'avaient pas présenté à la violence et à l'ambition de Rome des obstacles que ces orgueilleux conquérans du monde ne purent vaincre. D'ailleurs, les poètes romains n'ont jamais loué que des tyrans et leurs esclaves; car la liberté personnifiée figure toujours bien dans les vers, mais les hommes libres sont rarement les héros des légendes poétiques. Quel poète n'a pas chanté les César, les Louis, les Charlemagne et les Napoléon? Mais Brutus et Washington, Wallace et Guillaume Tell, ont eu peu de chants consacrés à leur gloire.

Il est certain, à l'égard de Gênes, qu'elle a été dans les beaux jours de la libre Italie une des trois glorieures républiques par lesquelles la cause de la liberté et du commerce a été soutenue, et qui ont défendu leur indépendance contre les pouvoirs unis de l'empereur et du pape. Les succès de ses armes et de son commerce maritime étendirent son influence au dehors, et augmentèrent ses richesses au dedans à un degré qui devint aussi fatal à sa vertu qu'à sa liberté. Sa prospérité réelle tomba

victime de l'ambition personnelle et de l'orgueil insatiable de son aristocratie, dont l'opulence dépassait toutes les bornes de la modération républicaine, et forma bientôt une séparation entre l'ordre des patriciens et le peuple indigent, trop grande pour n'être pas nuisible aux uns et aux autres. Cependant, à travers toutes les vicissitudes de ces diverses formes de gouvernement, soit qu'elle ait été régie par des consuls, des abbés, des doges ou des factions aristocratiques, elle a très-long-temps conservé son indépendance politique, et s'est glorifiée du nom de république, titre qui appartenait à la meilleure forme de gouvernement qui existât dans ces temps. L'instinct de la liberté encore informe, agissait alors fortement, mais imparfaitement chez des hommes dénués de connaissances, et privés des lumières de l'expérience que l'invention de l'imprimerie a depuis assurées à leurs descendans.

L'institution d'un gouvernement représentatif dans lequel tous les citoyens coopèrent à l'élection de leurs députés, et dans lequel ces députés sont restreints dans les bornes de leur mission; une telle institution n'aurait pu être conçue à Gênes et à Venise. Aucune forme de gouvernement semblable n'existait alors dans tout le monde connu, et même la théorie n'en a pu être pleinement développée que lorsque le concours de diverses circonstances eut produit et mis en action les connaissances perfectionnées du dix-huitième siècle. Comparées au gouvernement représentatif dans toute sa pureté, avec le degré d'égalité et de liberté qu'il comporte, les républiques tant vantées de la Grèce et de Rome n'étaient que des démocraties factieuses, ou des

aristocraties tyranniques ; et les républiques d'Italie, des impulsions tumultueuses vers la liberté, souvent dirigées par l'adresse ecclésiastique, et contre-balancées par la superstition. (1)

Gênes, comme Venise, tomba par les vices de ses classes supérieures, qui, se séparant en deux factions d'ancienne et de nouvelle noblesse, remplirent quelquefois leur capitale de troubles et de séditions, sous des prétextes aussi vains que mal fondés, mais restèrent toujours unies pour se partager les honneurs et les émolumens du gouvernement. La grande masse du peuple était comptée pour rien, et l'on s'en servait seulement comme d'un instrument aveugle dans les contestations aristocratiques. Celui qui osait se lever pour sa défense était regardé comme traître à l'état ; sa vie était proscrite, et sa mémoire vouée à l'opprobre par des inscriptions gravées sur le bronze et le marbre, qu'on voit encore déshonorer les murs de Gênes en falsifiant les faits, en calomniant le patriotisme. Les conspirations des Balbi, des Rezzi, des Fieschi (toutes tendant à améliorer le sort du grand nombre et à diminuer l'influence oppressive du petit nombre),

(1) She from the rending earth and bursting skies
Saw gods descend and fiends infernal rise :
With heaven's own thunder shook the world below
And play'd the god, an engine the foe.

POPE.

« Les dieux du haut des airs descendent à grand bruit ;
Les spectres infernaux, noirs enfans de la nuit,
Sortent en rugissant de la terre embrasée ;
. . . .
Dieu n'est plus dans la main de l'homme ambitieux
Qu'un levier tout-puissant appuyé dans les cieux,
Qu'un instrument sacré de vengeance et de haine
Qu'on retient à son choix, qu'à son choix on déchaîne. »

(*Traduction de Fontanes.*)

n'ont servi qu'à conduire ceux qui les ont formées au double martyre d'une mort cruelle et d'une réputation souillée. Ils furent condamnés par des lois faites par leurs ennemis, et administrées par les officiers de cette inquisition, alors toute puissante à Gênes, qui influençait tous les départemens de l'état. (1)

Quand Gênes se trouva sous la dépendance de l'Espagne, pendant le règne de ce monstre de cruauté, Philippe II, sa richesse augmenta, mais sa liberté fut anéantie, et l'ambition personnelle remplaça l'indépendance nationale. Sa corruption parvint au dernier degré, quand son commerce fut à son plus haut point de prospérité. Les anciennes familles de la république eurent la bassesse de rechercher les faveurs de la cour d'Espagne, d'entrer au service de l'Espagne, et de retourner dans leur patrie avec le titre de grands d'Espagne, de généraux ou d'amiraux de cette puissance. Depuis cette époque le gouvernement prit une forme plus stable, mais la gloire nationale déclina.

Cependant les lumières du dix-huitième siècle n'avaient pas brillé en vain, même pour les Génois; les connaissances s'étendaient peu à peu; des idées plus grandes, des principes plus libéraux pénétraient dans toutes les classes. Les souvenirs de l'ancienne indépendance, associés avec les théories d'un ordre

(1) On envoya chercher Bonfaldeo à Bergame, où il était, pour venir à Gênes écrire l'histoire de cette république : il refusa d'abord, ne voulant pas être obligé de faire mention de la conspiration de Fiesque, dont la famille était alors très-puissante. Le grand-inquisiteur le força d'écrire tous les détails de cette affaire, et deux ans après, il fut pendu pour avoir fait un libelle contre une noble famille.

de choses encore meilleur, se réveillaient de toutes parts ; quand l'invasion française ouvrit les portes de cette ancienne cité, à des ennemis que ses citoyens ont été accusés d'avoir trop long-temps et trop partialement regardés comme des amis et des modèles. Les changemens effectués à Gênes par les Français furent semblables à ceux qu'ils avaient généralement produits en Italie. De lourdes contributions pesèrent sur les classes les plus riches et les plus puissantes, et le lot du peuple fut, suivant l'usage, le service militaire. Les nobles despotes perdirent tout leur pouvoir, et le clergé toute l'influence terrible que lui avait donnée l'Espagne, en établissant l'inquisition. Le gouvernement, dans ces temps d'épreuves et d'incertitudes, subit plusieurs changemens successifs, suivant l'urgence du moment. L'ancien gouvernement aristocratique ayant été aboli en 1797, il fut remplacé par une démocratie composée d'un corps législatif divisé en deux conseils. En 1800, Gênes soutint un des siéges les plus mémorables dans les annales des guerres italiennes, pendant qu'elle était occupée par les Français, sous le commandement de Masséna, et assiégée par les Autrichiens. En 1805, elle fut réunie à l'empire français, et divisée en départemens. Cette violence éloigna pour toujours les Génois de la France, et par les principes et par les sentimens ; et le lien politique qui les unissait ne fut plus un nœud volontaire, mais un joug insupportable.

Cependant, en même temps que les citoyens se récriaient contre cet acte injuste et impolitique, on trouva parmi les nobles des soutiens pour les vues de Napoléon ; et le *vénérable doge* Durazzo adressa

un mémoire au chef du gouvernement de Milan, par lequel l'amalgame anti-national était demandé, et qu'il avait fait signer par cinq mille personnes. Tous ces noms étaient obscurs ou inconnus, et la pièce était une de ces pièces de *coin de rue* que les souverains peuvent toujours commander, et que les Durazzo sont toujours prêts à fournir. Mais à ces cinq mille noms, un seul était ajouté, un seul qui s'opposait à la puissance sous son aspect le plus formidable. Il était signé au milieu du mémoire, après une protestation où l'on déclarait *l'union de Gênes avec l'empire français, injuste et infâme !* Ce nom était Agostino Pareto! Je ne sais s'il aura sa place dans l'histoire, mais il appartient bien certainement à la postérité : et Gênes le conservera sans doute, quand celui de Durazzo sera devenu le synonyme de la lâcheté politique, et de la corruption aristocratique. On pensait que cette protestation serait la sentence de la ruine de Pareto ; et plusieurs observaient l'œil sévère du chef impérial, quand il se fixa sur un nom qui osait s'opposer à sa toute-puissance ! Le premier acte de l'empereur et roi, à l'égard de cet audacieux républicain, fut de lui offrir la mairie de la cité dont il avait si bien défendu l'indépendance. D'autres preuves d'estime ont été données par la suite à cet excellent citoyen ; et celui qui accomplissait l'acte d'injustice le plus criant contre un peuple confiant et trahi, a cherché toutes les occasions de montrer son respect au seul homme qui lui eût opposé une généreuse résistance. (1)

(1) En 1814, ce citoyen patriote fut envoyé par le peuple de Gênes à Paris, pour traiter avec lord Castlereagh de *cette indépendance* qui leur avait été promise dans le manifeste de lord W. Bentinck. Lord Castlereagh refusa de

En 1814, Gênes, comme le reste de l'Italie, crut à la réalité des promesses des alliés; elle pensa que les croisés légitimes contre un *despotisme illégitime*, ne voulaient que la restauration de cette liberté dont elle pleurait si amèrement la perte. L'Angleterre se rendait personnellement caution vis-à-vis des Génois; elle était volontairement intervenue en leur faveur, elle leur avait envoyé la fleur de ses *nobles* et de ses *gentilshommes*, comme amis, comme hôtes, pour écouter leurs griefs domestiques, pour entrer dans leur confiance par des démonstrations de sympathie, et des assurances de protection. Ces gentilshommes furent reçus dans les palais de l'aristocratie, dans les maisons des citoyens, dont les portes s'ouvrent rarement à l'étranger, et où l'on admit avec joie les hôtes britanniques. Quand les officiers anglais parcoururent la ville, portant le drapeau blanc consacré par le saint nom d'*Indépendance*, le peuple, toujours sincère dans les émotions profondes, quelle que soit la cause qui les produit, *baisait leurs vêtemens*, et remplissait l'air de *vivat* en leur honneur. Tous les cœurs s'épanouissaient, aucune bouche ne restait muette, des opinions long-temps contenues étaient révélées, des espérances nourries en secret étaient avouées, les citoyens de toutes les classes se livraient avec franchise à leurs libérateurs. Cependant, quand il ne resta plus rien à extorquer, les Anglais donnèrent à leur tour les Génois à leur ancien rival, à leur ennemi invétéré, à leur voisin si long-temps détesté, le roi de Sardaigne et de Jérusalem.

le recevoir comme ministre d'un état indépendant, de même qu'il a refusé dernièrement de recevoir l'ambassadeur des Napolitains dans le même caractère.

Pendant le temps si court où on les laissa dans l'erreur, les Génois, assistés des conseils des Anglais, créèrent un gouvernement provisoire, composé des citoyens les plus respectables de leur république restaurée; et le plus éclairé, le plus libéral de leurs patriciens, Jérôme Serra (1), en fut élu président. Jusqu'au dernier moment les Anglais continuèrent à prendre part aux fêtes dans l'intérieur des maisons génoises, à se montrer dans les rues où ils étaient bénis comme des libérateurs. Ils partirent le soir des palais de la *Strada Nuova*, laissant leurs hôtes rêver à leur indépendance recouvrée. Le matin, ils les livrèrent pieds et poings liés à leur ennemi. Le pavillon de l'*independenza*, planté par lord William Bentinck, fut enlevé des hauteurs et des clochers, au lever du soleil, et avant midi les armes de Sardaigne l'avaient remplacé. Cependant les Génois ne se levèrent point *en masse* pour massacrer les Anglais, ces violateurs d'une foi aussi saintement jurée! On doit se rappeler, à la gloire des Génois, que dans le moment de leur plus profond désespoir ils n'accusèrent point les soldats de la Grande-Bretagne de trahison et de perfidie; ils virent qu'ils avaient été, ainsi qu'eux-mêmes, les dupes des maîtres

(1) Le comte Jérôme Serra et son ami Pareto se retirèrent à l'instant des affaires publiques et de la société, quand Gênes fut remise au roi de Sardaigne.

Nous eûmes l'honneur d'être présentés à cet illustre citoyen, à cet homme accompli, qui tâche d'oublier les malheurs de son pays, qu'il ne peut réparer, dans la culture des lettres et des sciences. Il nous parut très-versé dans la littérature anglaise, et admirateur passionné de plusieurs auteurs anglais vivans. Comme la plupart des Génois les plus distingués, il sent l'inutilité des plaintes infructueuses, et il évite avec soin toute discussion politique.

qu'ils servaient, les instrumens aveugles d'une politique infâme. Le temps a déjà prouvé combien cette opinion était juste, et il le prouvera toujours de plus en plus. Plus d'un brave soldat anglais redit maintenant l'histoire de la ruine de Gênes, et du rôle qu'il a été obligé d'y jouer, avec la rougeur de la honte sur un front où elle ne s'était jamais montrée. Plus d'un cœur anglais, reconnaissant des sentimens avec lesquels il avait été reçu quand il s'était trouvé l'agent involontaire d'une trahison, est revenu volontairement sous ce toit hospitalier, chercher un pardon qu'il ne pouvait pas s'accorder à lui-même. Et même, si dans cette esquisse imparfaite des torts, dont le récit complet appartient à des ouvrages plus graves et plus étendus, quelque trait d'amertume a pu échapper à l'indignation, il a été puisé dans les détails donnés par les officiers anglais qui nous ont eux-mêmes conté la tromperie dont ils ont été les organes, avec une contrition si profonde, qu'elle aurait pu leur mériter l'absolution du crime, quand il eût été volontaire. Mais espérons qu'on ne verra plus une armée britannique devenir la dupe d'un système tel que celui sous lequel elles ont combattu pendant ces trente dernières années; espérons qu'elles ne seront plus ainsi déçues et déshonorées. Les armées anglaises sont composées d'Anglais, fils, frères, pères d'Anglais; ils doivent éprouver de la sympathie pour tous les maux, tous les sentimens de leurs concitoyens. La première armée parlementaire pour le bien public (*common wealth*), et cette autre armée qui contribua à renverser le despotisme des Stuart, et à confier à la maison de Brunswick le dépôt de la souveraineté et du bonheur national;

ces armées ont été fidèles à la cause de la liberté, et toutes celles qui seront tirées d'un peuple libre doivent toujours finir par l'être. Dans un pays comme la Grande-Bretagne, l'armée ne peut pas prendre l'initiative dans les opinions populaires, mais elle ne doit jamais en rester très-éloignée.

Quand Gênes fut remise au roi de Sardaigne, on crut qu'il était au moins décent de lui dire quelques mots d'une constitution pour ses nouveaux et infortunés sujets. Mais quoique la chose ait été proposée avec toute la déférence convenable, par un ministre accrédité de la Grande-Bretagne, le roi l'écouta avec une *impatience dédaigneuse*, et lorsqu'un noble génois eut l'audace de suggérer combien une telle démarche serait politique, on dit que ce prince se tourna brusquement vers lui, en disant : *Le premier qui me parlera de* constitution, *je le ferai fusiller*. Après cette naïve exposition de ses sentimens royaux, personne ne se hasarda plus à les contredire; et les Génois sont actuellement gouvernés *sans constitution*, sans aucunes formes de gouvernement, que celles qui lui sont imposées par la volonté arbitraire de leur souverain.

Tout ce que les Français avaient fait fut détruit d'un trait de plume. L'Église fut rétablie sur l'ancien pied; les jésuites rentrèrent dans toutes leurs possessions, dont le revenu montait à quarante millions de livres par an; les *frères mendians*, que le gouvernement français avait pensionnés en abolissant leur ordre, furent remis à la charge du peuple, pendant que le trésor hérite des rentes qui leur étaient affectées : on leur a rendu leurs maisons et le service de la première église de la ville. L'effet de

cette restauration a été aussi prompt que pernicieux. Le rebut de la population génoise, les paresseux, les vauriens vinrent de toutes parts remplir les rues de la capitale; et ceux à qui le dernier gouvernement défendait, sous des peines sévères, de présenter leur besace et de mendier, prennent maintenant la croix, et, sous la protection de l'Église et de l'état, se montrent effrontément à la porte de l'honnête et laborieux citoyen, exigeant une aumône qu'il est devenu dangereux de refuser. Pourvus d'une habitation et d'un vêtement commodes, ils vont présentant partout leur grotesque et sale figure, aussi dégoûtante pour les yeux que révoltante pour le bon sens.

Avant la révolution, il existait un couvent de religieuses capucines, nom nées les *Battistine*, qui, d'après les circonstances et les statuts de la congrégation, se composait principalement de filles nobles, et conséquemment était fort respecté. Quand ces nonnes furent pensionnées, et leur ordre aboli par les Français, leur vaste palais monastique se convertit en manufacture de coton. Le directeur de ce nouvel établissement était un homme d'une rare habileté, et ses travaux étaient éminemment avantageux à la ville; car ils tendaient à créer de nouvelles fabrications qui auraient pu compenser la perte de celles qui avaient été une des sources de son ancienne prospérité. A la requête de la reine de Sardaigne, les nonnes ont été réintégrées dans leur ancienne demeure, et trois cents ouvriers et leurs familles ont été obligés de leur céder la place, et de chercher ailleurs des moyens de subsistance. Le chef de l'établissement, avec ses meilleurs ouvriers,

a émigré en Toscane, où le gouvernement a eu le bon sens de l'attirer, en lui assurant une protection spéciale. Les manufacturiers qui n'ont pas été assez heureux pour quitter le pays, meurent de faim, ou sont devenus une charge pour l'état, à la prospérité duquel ils ont autrefois si puissamment contribué! Quatre vieilles sœurs, tout ce qui restait de l'ancienne confrérie, ont été réinstallées dans la solitude de leur cloître, pour servir de noyau à une autre communauté. Quiconque a visité Gênes en 1819 doit avoir vu bien souvent ces vénérables dames, qui parcourent continuellement les rues dans leur habit monacal, chassant par couples, avec un sac sur le dos, qu'elles rapportent au couvent abondamment rempli de provisions; car personne n'oserait refuser des saintes ambulantes qui mendient sous la protection royale (1).

Les Génois, plus que tous les autres peuples d'Italie, sont adonnés aux processions et aux cérémonies religieuses. Ces sortes de récréations, quelque saintes qu'elles aient été dans l'origine, étaient devenues, par leur abus, la source de beaucoup de maux : elles provoquaient à de grandes dépenses, à la paresse, à la dissipation, souvent même elles ont excité des brouilleries et des querelles, et mis en

(1) S. M. est tellement adverse à tout ce qui a l'air d'une innovation, d'une déviation à *l'ordre social* établi par la maison de *Hapsburg*, que même la vaccine n'a pu, dit-on, échapper à sa censure royale. Comme il entendait dire que les bals chez le gouverneur finissaient avant deux heures du matin, il s'étonna qu'on se retirât à une heure aussi peu avancée de la nuit; il la trouva révolutionnaire, et observa que c'était l'effet de la vaccine qui rendait les jeunes gens faibles et incapables de supporter la fatigue.

danger la sûreté des citoyens dont la dévotion était moins turbulente et moins démonstrative.

Toutes ces cérémonies avaient été supprimées par le dernier gouvernement, et le peuple les avait presque oubliées, quand la dévotion personnelle du roi et de sa famille les a rétablies. La plus fameuse et la plus fatale des processions de l'église de Gênes (1), ravivée par le souverain, a été promptement réadoptée par le peuple, qui refuse rarement une occasion d'amusement, et que l'exemple de ses supérieurs entraîne toujours puissamment. Cette procession est la *Casaccia*. (2)

Dans le moyen âge, un pauvre marchand génois, nommé Merigliano, acquit une singulière célébrité par ses sculptures grossières en bois, l'emploi d'une profusion de dorures et l'invention d'une espèce de mécanique qui ajoutait aux solennités ordinaires de l'Église l'éclat d'une représentation théâtrale et l'illusion de la pantomime. On attribue généralement aux talens de Merigliano l'accroissement de la pas-

(1) A la première visite que le roi et la reine de Sardaigne ont faite à leur duché de Gênes, pendant qu'ils traversaient la grande rue de la ville, une de ces processions restaurées se trouva sur leur passage ; LL. MM. descendirent de voiture, et la suivirent quelque temps dans la boue derrière les moines.

(2) La *casaccia* veut dire littéralement *la vieille maison*, et la procession était ainsi nommée, parce que les flagellans, qui avaient le soin spécial de la sainte machine qu'on promenait dans cette cérémonie, tenaient leurs assemblées mystérieuses dans un vieux bâtiment. Quoique les membres de cet ordre n'aillent plus en se fustigeant depuis Bologne jusqu'à Rome, par partie de plaisir, ils florissaient encore à Rome en 1820. (Voyez pour la description de leur discipline, Hobhouses, *Illustrations*, l'un des livres peu nombreux qui parlent de l'Italie avec vérité et originalité.)

sion pour les cérémonies religieuses. La procession de la *sagra Machina Casaccia* prit une grande réputation ; et quoique son objet fût simplement de promener un crucifix ou une madone, la magnificence des costumes et la manière ingénieuse dont la mécanique était composée, attiraient beaucoup de spectateurs, même des états voisins : il fallait quarante hommes pour porter la machine. La Vierge y était assise, couverte de diamans et de fleurs, entourée de chérubins orthodoxes et de cupidons hétérodoxes, d'anges chantans, de diables rugissans, de saints gémissans, de martyrs agonisans. En même temps, on voyait quelque dévot, qui avait chèrement acheté un tel privilége, succombant sous le poids d'un immense Christ noir, plus grand que nature, tandis qu'un autre pieux athlète portait un Christ blanc d'une égale dimension. Chaque couleur avait ses suivans, et chaque parti fendait l'air par les cris redoublés de *viva Christo bianco, viva Christo moro*. Les disputes s'ensuivaient, puis les coups, et une journée commencée par la prière, finissait immanquablement par des rixes. Ce qu'il y a de plus curieux dans tout cela, c'est que cette cérémonie que le roi de Sardaigne vient de ressusciter, pour le bien et la gloire de l'Église, n'est qu'un triste reste des rites païens des *pastophori* de l'antiquité. (1)

(1) Nous arrivions à Gênes au moment où la cérémonie de la casaccia venait de se disperser. Les rues étaient encore tumultueuses et remplies de foule : un homme n'ayant pas assez d'argent pour acheter l'honneur de porter le crucifix, avait arraché les anneaux des oreilles de sa femme, parce qu'elle refusait de les lui donner, pour les vendre et compléter la somme. Elle parcourait la ville avec son visage

Lalande, le plus indulgent et le moins prévenu des voyageurs modernes, observe que les Génois ne sont féroces que quand ils sont provoqués; et il ajoute à l'égard de leur différence des autres Italiens : *Il me paraît seulement qu'on y fait moins d'accueil aux étrangers, qu'on y est moins instruit, et plus fier que dans les autres grandes villes d'Italie.* C'est un éloge assez maigre, il est vrai; mais Lalande parle des Génois à l'époque où leur existence morale et politique était au dernier degré d'avilissement; quand tous les anciens principes d'indépendance avaient été oubliés, et que les lumières de la philosophie et des sciences n'avaient pas encore pénétré l'épaisse atmosphère de superstition et d'ignorance qui les environnait : ils n'étaient plus des marchands républicains, des citoyens indépendans ; ils n'avaient aucune des qualités brillantes de la chevalerie : ils avaient appris à rougir de l'honorable profession de leurs pères, et ils sollicitaient, *sans* rougir, au pied de trônes étrangers, les vains titres, les honneurs frivoles que leurs richesses leur permettaient d'acheter à des souverains sordides. Naples et l'Espagne étaient leurs principaux marchés; et parmi les titres qui se joignent maintenant aux anciens noms commerciaux de Gênes, il en est peu qui n'aient pas été achetés à l'une ou l'autre de ces cours. L'influence de *l'inquisition* a été l'une des plus grandes causes de la dégradation du peuple génois, en restreignant l'éducation et en comprimant l'esprit de

ensanglanté, et suivie par des amis qui déclaraient ouvertement l'intention qu'ils avaient de tirer vengeance de cet acte de cruauté.

la jeunesse; et pendant le dernier siècle, Gênes a produit moins de personnes remarquables dans les arts, la littérature ou les sciences, qu'aucun autre état d'Italie.

Le despotisme, l'ignorance et la superstition sont des ennemis formidables du bien-être et des liens sociaux. Les génois, avant la révolution, avaient cependant une société, mais elle était fortement empreinte de ces traits de prescription qui caractérisent le *bon ton* et distinguent la réunion des hautes classes dans les autres capitales. Le cercle de la bonne compagnie de Gênes était borné à quarante familles de la première noblesse, et on le nommait *la veglia di quaranta* (la veillée des quarante). Les *conversazioni* étaient tenues tour à tour dans les palais de chacune des familles privilégiées : l'on en avait une par semaine, et cela continuait ainsi pendant quarante semaines de l'année. C'étaient là les seules ressources d'amusement pour une classe exclue par son rang du commerce général de la société, et qui habitait une des villes, (peu nombreuses en Italie) où l'opéra est médiocre, et suivi seulement par les personnes du commun. La révolution, avec ses principes d'égalité, ferma cette société exclusive (1) ; mais les changemens, les agitations, les nouvelles

(1) Il est curieux de voir le levain des préjugés héréditaires qui se mêle avec des principes nouveaux plus libéraux, mais moins influens. Un noble Génois très-éclairé nous montra le coin d'une rue où les nobles supérieurs du *Portico Vecchio* avaient l'habitude de s'asseoir, et dont les nobles du *Portico Nuovo* ne pouvaient pas approcher : il riait de cette distinction ridicule, mais il ajouta : *Cependant j'avoue que je ne voudrais pas marier ma fille avec un noble du Portico Nuovo.*

vues, les nouvelles occupations, qui vinrent à la suite de ce grand et inévitable événement, n'étaient pas propres à remplacer cet ancien cercle aristocratique, par d'autres réunions aussi stables et aussi imposantes. Les titres étrangers perdirent leur crédit, les circonstances obligèrent à prendre garde au *mérite* et à l'*esprit*, sans égard au *nom* qu'il portait; mais les commotions publiques attirèrent toute l'attention, et la société privée cessa totalement.

La première fois que les rites hospitaliers recommencèrent à être exercés et qu'une tendance à l'union sociale se montra à Gênes, ce fut en faveur des militaires anglais qui, étant regardés comme des protecteurs, furent reçus comme des *hôtes*. L'élan de confiance généreuse qui parut alors, a depuis été justement comprimé. Les fortunes sont diminuées, les espérances perdues, les esprits abattus, et l'indignation profonde et supérieure à la plainte, qui travaille sourdement dans toutes les têtes, a fermé les avenues des communications sociales. Si, dans le cours de l'hiver, un ou deux palais sont occasionnellement ouverts pour une *conversazione*, les nouveaux sujets du duc de Gênes ne se rencontrent que pour se lamenter sur la splendeur déchue de la *veglia di quaranta* de cette ancienne république, qui, avec tous ses défauts, était encore un état indépendant et ne reconnaissait pas un maître étranger.

Quand nous visitâmes Gênes au commencement de l'automne de 1819, plusieurs des principales familles étaient en *villegiatura*; et quoique nous ayons eu le plaisir de faire connaissance avec quelques personnes distinguées, nous ne trouvâmes qu'une seule maison ouverte à la société, celle de la mar-

quise Pallavicini. C'est aux dîners littéraires et aux assemblées de cette dame (1) que nous devons les impressions les plus favorables que nous ayons reçues, non-seulement sur la société génoise, mais sur l'amélioration des mœurs domestiques d'une nation, qu'on a long-temps accusée de n'en avoir aucunes. Une famille de trois générations, une jeune et charmante mère occupée à élever et à soigner ses enfans, un mari jeune et *affectionné*, et une aimable grand'mère, présidant sur le tout avec une tendre sollicitude, étaient des images bien nouvelles dans les salons d'un palais génois. Point de *sigisbé*, point de *patito* (2), point de confesseur. Tels sont les effets de ce *dérangement de l'ordre social*, qui a récemment introduit la vaccine, et qui a habitué les jeunes gens à se coucher avant le jour.

La galanterie, suivant l'ancienne acception du mot dans le bon vieux temps, a décliné à Gênes comme dans toute l'Italie; et la passion a peut-être gagné autant que la morale, par la destruction de ce libertinage sans frein, qui, ne connaissant aucunes bornes, ne pouvait offrir que peu de jouissances. On voit

(1) Nous trouvions toujours à ces dîners quelques-uns des professeurs les plus distingués, et tous les savans littérateurs dont Gênes peut se vanter. C'est un fait curieux que les noms rivaux de Fiesque et de Doria se soient confondus ensemble par des alliances dans la famille Pallavicini. La marquise mère a joui d'une grande célébrité, et par son esprit, et par sa beauté, dans les cercles de France et d'Italie; mais elle paraît maintenant vouloir mettre tous ses triomphes aux pieds de sa petite-fille, encore enfant.

(2) Le *patito* ou *souffrant* de Gênes est le *cavalier servente* de Milan, et le *cicisbeo* de Florence et de Rome; mais il est astreint à plus de devoirs, il est encore plus esclave que l'un et l'autre.

encore, cependant, parmi la vieille aristocratie, quelques monumens du vrai *patito* génois dans les ci-devant *jolis garçons* de la *veglia di quaranta*, qui continuent à porter le livre de prières, à présenter le bouquet d'usage à leur dame et maîtresse, et à l'accompagner le matin à l'église de l'Annunciata, et le soir à la promenade de *Strada Nuova*; mais l'éducation des jésuites et des inquisiteurs, qui laissait la jeunesse génoise ignorante et faible, et la jetait dans le jeu ou la galanterie, les seules ressources et les seules occupations qui pussent lui convenir, a depuis long-temps cessé d'exister, et on ne l'a pas encore rétablie.

C'était une mesure très-despotique, mais assez bien entendue, que celle qui avait été adoptée par Bonaparte, quand il enlevait les jeunes gens les plus distingués de Gênes, aux cercles circonscrits, aux systèmes pernicieux de leur capitale dégradée, en obligeant leurs parens à les placer dans les universités de Milan et de Pavie, ou dans les écoles militaires de France. Les exercices de corps et d'esprit auxquels on les habituait dans les écoles polytechnique et de Saint-Cyr; les campagnes militaires ou les fonctions diplomatiques qui les occupaient ensuite, rendaient la génération naissante peu propre à supporter l'esclavage fastidieux du *patito*, à monter des fleurs artificielles, à mêler le feuillage du géranium avec les fleurs du myrte, et à placer soigneusement le mouchoir brodé dans les feuillets enluminés du missel de famille : et maintenant qu'ils sont rentrés dans le silence de leur capitale déchue, après avoir vaqué à des emplois européens, maintenant qu'ils sont privés de tous moyens de s'occu-

per et de s'instruire, condamnés par le renouvellement des anciennes institutions à l'ignorance et à l'obscurité, ils se rassemblent en clubs dans les cafés, ou se livrent aux vicissitudes agitantes d'une table de jeu, pour user le superflu d'activité et d'énergie qui ne peut plus être employé pour leur avantage ou celui de la société.

La plupart des préjugés et des inclinations de l'ancien régime trouvent, dit-on, un refuge parmi les femmes des classes supérieures; mais pour affirmer ou contredire cette assertion, il faudrait une expérience plus étendue que celle qne j'ai pu acquérir. Il y aurait de la présomption à décider des points dont l'examen demande beaucoup de temps, d'après un aperçu si rapide et si général; mais tout ce qui peut être jugé au premier coup d'œil sous ce rapport m'a paru aimable et séduisant. Les dames génoises, du moins celles que j'ai vues dans les rues (qu'elles sont obligées de parcourir souvent à pied) (1), dans les églises ou dans les cercles, sont gracieuses, piquantes et remarquablement belles. Leur costume est riche, et leurs bras et leur cou, parfaitement modelés (2), sont découverts même dans

(1) Les voitures ne peuvent passer que dans un petit nombre de rues à Gênes, et les chaises à porteurs sont moins usitées maintenant qu'elles ne l'étaient anciennement. Alors toutes les dames de distinction devaient avoir leur chaise précédée de quatre laquais et de deux coureurs.

(2) Les lois somptuaires n'ont pas été ravivées, parce que la dernière révolution n'était pas une restauration, et parce que de telles lois ne font pas partie d'un système monarchique. Du temps de la reine Élisabeth, des lois somptuaires furent établies en Angleterre; mais elles étaient dirigées contre le luxe extravagant des classes moyennes; et la noblesse seule avait le droit de porter l'or, l'argent et le satin.

leur habit du matin : elles semblent connaître leurs charmes sans en tirer vanité ; mais, à cet égard, j'en appelle de mes recherches imparfaites à ces cœurs anglais qui ont reçu, dit-on, pendant leur paisible occupation de Gênes, des blessures plus incurables que celles de Waterloo.

Il ne reste aucun vestige du superbe marchand de l'ancienne république. Quelques individus s'occupent encore d'affaires commerciales; mais cette classe qui accaparait autrefois le commerce de la Méditerranée et qui ouvrit les marchés de l'Égypte, a cessé depuis long-temps d'exister. Une accumulation sordide, résultant de la pénurie et de la circonscription des moyens, a remplacé les spéculations hardies d'une industrie éclairée. Ceux qui anciennement, prêtaient et faisaient valoir l'argent, l'entassent à présent dans leurs coffres, et les richesses ainsi enlevées à la circulation sont inutiles à la société, et ne procurent aucune jouissance à leurs possesseurs. Une fatale expérience a rendu l'usure elle-même défiante; après avoir été la dupe de tous les rois de l'Europe, son avidité est refroidie par la crainte, et elle ose à peine prêter, hors à nos négocians, qui, comme nos marins, conservent, malgré les circonstances les plus défavorables, l'ancienne réputation de leur pays, et font respecter le nom anglais chez les nations étrangères. Le premier coup porté au commerce de Gênes a été l'ouverture de la route aux Indes par le cap de Bonne-Espérance ; et le dernier (et celui-là a vibré dans toute l'Italie) a été donné par les restrictions que l'empereur d'Autriche a infligées aux négocians, et que les souverains des petits états ont été forcés de copier. Le com-

merce est tout-à-fait stagnant ; et le trafic pour le salut des ames, que les prêtres ont renouvelé, est le seul qui soit favorisé par le gouvernement, le seul auquel le peuple puisse se livrer sans contrainte.

La presse est réduite, à Gênes, à la Gazette de la cour, qui rend seulement compte de l'étendue de son esclavage, sujet qui ne doit pas plaire infiniment à la nation. Sa liberté n'a cependant pas été comprimée à ce point sans que les Génois y aient apporté de la résistance. Ils se sont adressés au gouvernement sarde pour obtenir la permission de publier un journal qui serait quelque chose de plus qu'un almanach de cour, ou l'organe d'une administration oppressive. Après plusieurs mois de délibération des conseils royaux de Turin, on répondit à la requête par une question : on demanda *qui étaient les éditeurs ?* Trois des premiers noms soutenus par les plus grandes fortunes de Gênes furent envoyés, et l'on obtint alors la permission de publier un nouveau journal, à la seule petite condition que ledit journal ne toucherait pas de la manière la plus éloignée aux sujets politiques, moraux ou religieux, et qu'il serait soumis à l'inspection et à la révision de trois censeurs royaux piémontais, spécialement appointés pour cet effet. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que le projet a été abandonné, et que Gênes reçoit toujours les nouvelles européennes par la seule gazette du roi de Sardaigne, sortant des presses royales.

Le sort de Gênes n'a pas besoin de commentaire : c'est la *Parga* de l'Italie ; et elle doit ses infortunes aux mêmes conseils, au même système qui, conspirant honteusement contre les droits et les opinions

des hommes, travaillent en secret à l'extinction totale de la liberté en Europe. Le rôle que l'Angleterre a joué dans la reddition de cette ancienne république, l'a doublement entachée de crime et de duperie; et l'indignation qui murmure sur toutes les lèvres italiennes se mêle à l'expression d'un mépris profond pour une nation qui ne sait pas voir dans l'asservissement des autres peuples, le présage certain de la perte de ses propres libertés. Le despotisme les tient, disent-ils, *comme un singe garde un morceau dans le coin de sa bouche ; il le tourne de tous côtés, et il finit enfin par l'avaler.* (1)

(1) Shakespeare.

CHAPITRE XIII.

PLAISANCE, PARME, MODÈNE.

Route de Gênes à Plaisance.—Frontières et officiers des douanes. — La Trebbia. — Plaisance. — Souvenirs historiques. —Benvenuto Cellini. —Palais Ducal. —Place publique. —Prisons. — Palais du gouverneur. — Statues équestres. — Duomo. — Manière italienne de supputer le temps. — Coupole du Guerchin. — Population des rues.—Littérature. — Giordani. — Route de Parme. — Via Flaminia.— Aspect de la contrée. — Castel Guelfo. — Branche italienne des Douglas. —Val di Taro. — Parme. — Rües. — Cafés. — Dévotion du peuple. — Ex-duchesse. — Duomo. — Coupole du Corrège. — Portraits du Corrège et de Girolamo Mazzuolo.—Baptistère. — Église de Saint-Jean l'Évangéliste. — Théâtre. — Palais.—Garde-meuble de Marie-Louise. —Histoire de la révolution. — Imprimerie de Bodoni. — Galerie. — Littérature et sciences. — Tommasini. — Velo. — Académies. — Route de Modène. — Reggio. — (Arioste). — Rubiera (corregio). — Modène. — Palais. — Bibliothèque. — Université. — Gouvernement du duc de Modène. — Littérature. — Muratori. — Tassoni, *etc.*

En retournant de Gênes vers la route de Florence, on reprend le même chemin jusqu'à Voghera. Là, les sbirres piémontais sont encore une fois retrouvés, et après avoir été long-temps retenus par les plus ennuyeuses formalités, ils permettent d'avancer quelques milles (1) plus loin. Alors l'enseigne

(1) La plupart des voyageurs anglais, et généralement toutes les personnes de distinction, évitent ces embarras en se faisant précéder par un courrier qui, à force d'argent ou

d'une nouvelle domination s'offre à vos yeux ; et sur la barrière frontière de *Castel San-Giovanni ;* les armes du duché de Parme, les couronnes impériales et une foule de douaniers et d'officiers de police annoncent dûment le changement de souverain. Le nom et les titres de S. M. I. la reine Marie-Louise, duchesse de Parme et de Plaisance, se lisent de tous côtés, et marquent la nouvelle subdivision de l'Italie par le grand découpeur autrichien. C'est ce petit coin de terre fertile, sur lequel règne *nominativement* l'ex-impératrice de France !!!!

Piacenza ou *Placentia* est abordée en côtoyant les rives désertes de la Trebbia, théâtre de tant de combats anciens et modernes. Le lit de ce vaste torrent des montagnes était presque à sec quand nous l'avons passé. Un ruisseau profond coulait seulement au milieu de son canal, et les belles ruines d'une arche massive, restes de ce pont qu'a traversé Annibal, était d'un singulier effet, jetées sur la surface sablonneuse et pierreuse d'un terrain inégal, comme s'il avait recouvert une cité engloutie. Au-delà se trouve une plaine aride et inculte, au milieu de laquelle s'élève la ville de Plaisance, avec ses bâtimens d'un rouge foncé. Sa couleur obscure, frappée des rayons d'un soleil de midi,

par autorité, aplanit d'avance les difficultés. Mais nous nous étions dispensés exprès de conserver un domestique aussi utile, en partie par économie, en partie pour avoir plus d'occasions de nous trouver en contact avec un peuple dont nous voulions connaître le caractère et les usages. Nous eûmes donc notre part des inconvéniens des voyages en Italie, et nous en parlons d'après ce que nous avons senti et ce que doit sentir la masse de la population, qui n'est pas dans le cas de voyager avec des courriers.

donnait l'idée des cités bâties dans les déserts égyptiens, où le ciel, la terre, les habitations des hommes, offrent les mêmes teintes bronzées. Des troupes de soldats autrichiens (qui sont la force armée du duché de Parme), et les éternels douaniers, se présentent autour de ses portes et de ses murailles à demi ruinées, et montrent leur pouvoir en retenant et en fatiguant à l'excès ceux qui ne sont pas disposés à acheter de leur bourse une prompte délivrance. De muraille en muraille, et de porte en porte, nous fûmes arrêtés jusqu'à quatre fois. L'Autriche ne déploie nulle part d'une manière plus formidable ou plus odieuse, son système de restrictions, d'espionnage, de crainte et de défiance, que sur les frontières du territoire parmesan, sur lequel cette puissance affecte de ne tenir aucune juridiction directe. On nous permit enfin d'entrer dans la ville de *Plaisance*, qui serait bien mieux nommée ville de *Peste*, car elle paraît avoir été récemment ravagée (1) par ce fléau, ou dépeuplée par la famine. Plaisance et Parme ont été érigées en duché par le pape Paul III, pour le féroce Pierre-Louis Farnèse, son fils; *car dans ce temps-là*, dit Muratori, *il n'y avait point de scandale à commettre de telles actions dans la maison de Dieu*. La première de ces villes devint la résidence ducale, et le siége d'une

(1) Cette apparence de désolation est due en grande partie à la disposition des palais, dont les fenêtres les plus basses n'ont point de vitres, et sont armées de grilles de fer qui leur donnent l'air d'une prison; les volets des fenêtres des seconds étages sont ordinairement fermés; et le troisième est trop élevé pour attirer l'attention. Tel est l'aspect général des maisons des grands, à mesure qu'on avance vers le midi, et surtout dans les petites villes.

cour dont la splendeur est attestée par ce vaste palais non terminé, qui aurait pu servir d'habitation à de plus puissans souverains. Les vices et les crimes des Farnèse n'ont laissé aucun souvenir qui puisse exciter l'intérêt, quand on entre dans les murs de leur ancienne capitale, et la plus plaisante aventure que l'histoire du moyen âge associe avec ce lieu, est celle de l'arrivée de Benvenuto Cellini aux portes de Plaisance, monté sur sa maigre haridelle, après avoir quitté par caprice la brillante cavalcade d'Hippolyte de Gonzague, seigneur de La Mirandole, et pris la résolution de poursuivre sa route seul (1), *en trottant comme un chien* (2). Sa rencontre accidentelle avec le nouveau souverain, *Pierre-Luigi*, son persécuteur obstiné, sa réception à la cour, et l'idée qu'il a que l'assassinat de Farnèse, qui advint peu de temps après, était une dispensation de la Providence pour venger les torts qu'il avait eus envers lui, tout cela est conté par Cellini dans son meilleur style. Le duc lui envoyant son dîner à l'auberge, est un trait curieux des mœurs du temps.

Le palais ducal des Farnèse est une singulière fabrique, et qui mérite l'attention. Ainsi que la plus grande partie de la ville, il est bâti en briques d'un rouge terne; et comme nous le vîmes au coucher du soleil, il nous parut couvert d'une sorte de croûte *brûlée* qui lui donnait l'air d'un bâtiment qui aurait été cuit dans un four. Il est grand et dévasté, à moi-

(1) « Il mio proposito assoluto di venire a tribolare a » Firenza. »

(2) Tel est le sens que le commentateur de Cellini donne au mot *tribolare*.

tié achevé, et déjà ruiné dans quelques parties : autrefois il a été le théâtre de beaucoup de pompes barbares, et de gais carrousels; car les Farnèse étaient renommés pour la magnificence et l'amour des plaisirs. Ils ont été aussi protecteurs des arts, qui étaient devenus plus indispensables à la vanité qu'au goût des princes italiens; et les murs de la galerie qui tombent actuellement de vétusté, ont été couverts des ouvrages de Raphaël, du Corrège et du Parmesan. Quand le dernier duc de Parme, *don Carlos*, changea le palais de briques de Plaisance, contre le trône de Naples, il emporta des salons et des cabinets tout ce qu'ils contenaient de plus précieux et de plus rare.

La Piazza, ou place publique, est entourée de vieux bâtimens tous assez ignobles, à l'exception de l'hôtel-de-ville et du palais du gouverneur. Le premier est très-ancien ; et quoique bâti en briques, son dessin gothique et les détails de ses ornemens d'architecture sont fort beaux. Une petite cour carrée est au centre de l'édifice : elle est si malpropre qu'on ose à peine en approcher; mais elle est entourée d'un portique digne d'être vu ; là se trouvent aussi les cachots de la ville. Le peu de lumière et le peu d'air infect que cette cour peut fournir, pénètrent dans ces prisons par une petite fenêtre grillée; quelques visages hagards se pressaient contre les barreaux, et l'un de ces malheureux causait avec un ami en pleurs, qui affrontait, pour le consoler, tout ce qu'un lieu semblable avait de désagréable et de nuisible.

On dit que Marie-Louise visite souvent sa bonne ville de Plaisance, pour y présider aux fêtes données

par la *police :* elle a de plus fait de riches offrandes aux églises ; mais elle devrait jeter un coup d'œil sur les cachots de ses prisons. Les prisons d'Italie sont réellement horribles, et la facilité que le pouvoir a de les remplir sans aucunes restrictions ni oppositions, est encore plus terrible. Sous ce rapport elles ressemblent aux prisons d'Angleterre, pendant la suspension de l'acte d'*habeas corpus :* comme elles, on les voit habitées par des hommes pour lesquels il n'existe plus aucune loi, et qui sont peut-être les dupes aussi-bien que les victimes de cette dangereuse politique qui les a fait incarcérer.

Le palais du gouverneur date du même temps que la maison de ville, en face de laquelle il est érigé. Il a été magnifiquement réparé par les Français ; et son élégance et sa fraîcheur contrastent avec les ruines dont il est environné. Une inscription taillée dans la pierre, sur sa façade, annonce qu'il a été restauré par *Napoleone imperatore.* Cette inscription doit quelquefois rappeler à Marie-Louise celui qui, après l'avoir élevée au faîte des grandeurs, avait ajouté à toute la splendeur de la puissance et de la gloire, ce qu'une femme estime beaucoup plus que l'une ou l'autre, l'affection et la tendresse. En reportant son souvenir sur le père, ces mots peuvent aussi fixer son attention sur le fils; et, ravivant la mémoire des liens les plus chers et les plus doux, exciter en elle la rougeur de l'indignation ou celle de la honte, suivant le motif d'obéissance forcée ou d'indifférence dénaturée qu'elle peut se donner dans sa conscience pour avoir abandonné ses devoirs.

Après avoir vu les fenêtres grillées et les visages qui se collaient à leurs barreaux, rien ne put arrêter

nos pas sur *la piazza ;* pas même les statues équestres, verdâtres et formidables d'Alexandre et de René Farnèse, sur lesquelles les connaisseurs ont si long-temps disputé, et qu'on a enfin ôtées à Jean de Bologne pour les donner à Mocchi, artiste très-inférieur. Ces deux Farnèse n'étaient pas les fils de ce Pierre-Louis qui fut jeté par une des fenêtres de son palais de Plaisance (1), ni ceux que leur grand-père, Paul III, fit cardinaux dans leur seizième année, accumulant sur eux les bénéfices, comme les prélats anglais les concentrent maintenant sur les jeunes ecclésiastiques de leur famille.

Cet Alexandre et ce René étaient les petits-fils de Pierre-Louis, par sa belle-fille, qui était fille naturelle de Charles-Quint, et à la postérité de laquelle il avait assuré le duché de Plaisance et Parme, dont elle a joui jusqu'à Élisabeth Farnèse, femme de Philippe V d'Espagne, qui transmit à son second fils ce duché si souvent marchandé. En 1735, Charles VI, empereur d'Allemagne, échangea les Deux-Siciles contre cette principauté, qui retomba ainsi sous la puissance de l'Autriche, où elle resta jusqu'à l'invasion française. Mais il est pénible et dégoûtant de suivre ces changemens, ces démembremens de nations, de voir la société humaine mise à l'encan comme le bétail d'une ferme ; de voir la fortune, le

(1) *Pierre Luigi* ne fut point puni pour ses crimes privés, qui étaient des plus épouvantables, mais à cause de sa résistance au pouvoir autrichien en Lombardie. La conspiration qui le priva de la vie a été conduite par les émissaires de Charles V, qui réclamaient le duché de Parme et Plaisance (ou, comme on l'appelle maintenant, de Plaisance et Parme ; parce que la première était dans ce temps-là, plus considérable, comme le prouvent ses édifices.)

bien-être, tous les intérêts de plusieurs millions d'hommes sacrifiés à la fantaisie, à l'ambition ou à l'injustice de quelques potentats souvent fous ou imbécilles. L'histoire de ce grand registre des turpitudes humaines, abonde en *marchés* politiques semblables, qui paraîtraient impossibles à exécuter, si le mystère n'était pas expliqué par une armée permanente.

La cathédrale est une des plus grossièrement bâties, et je crois une des plus anciennes d'Italie. Sa vieille horloge mérite d'être observée, comme marquant les limites où s'arrêtent les degrés de civilisation et de perfectionnement modernes, qui n'ont pas encore pénétré dans le midi de l'Italie. Sur cet antique cadran les heures sont marquées depuis une jusqu'à *vingt-quatre ;* et c'est à Plaisance qu'on entend pour la première fois nommer seize et quatorze heures, et que le jour arrive à sa majorité de vingt-une heures. Cela continue jusqu'à Naples, car les Français avaient bien introduit la méthode européenne de diviser le temps ; mais cette innovation a été jugée révolutionnaire : les cadrans ont été rétablis avec d'autres mécaniques du même temps ; et donner un rendez-vous pour une heure après midi, serait considéré comme un crime de lèse-majesté contre les heures légitimes et canoniques de la *fabrique sociale.*

Les peintures de la cathédrale ont été si minutieusement décrites dans plusieurs voyages récens, qu'il reste peu de choses à dire sur elles ; et d'ailleurs l'auteur de ces pages n'a pas l'intention de s'étendre beaucoup sur ce sujet. Mais une *Cupola* peinte par le Guerchin, et le tableau du maître-autel fait

par Procaccini, ne peuvent être passés sous silence; quoiqu'il y aît peu de chose à dire d'eux, sinon que l'on a peine à apercevoir le premier en se fatiguant les yeux et en se rompant le col, et que l'autre est tellement couvert de poussière et de toiles d'araignées, tellement sale, qu'il est impossible de ne pas regretter qu'on ne lui ait point fait faire un tour à *Paris*, comme à plusieurs de ses pareils, qui en sont tous revenus meilleurs qu'ils n'y étaient allés.

Un célèbre auteur féminin a prétendu que l'aristocratie était une loi de nature. Quelle que soit l'opinion des philosophes sur cette assertion, il est toujours certain que l'effet de *cette loi* sur le continent a produit les modifications les plus fatales de la société; et si en sa qualité de *loi naturelle* elle doit être immuable, Plaisance et plusieurs autres petites villes italiennes seront un exemple de son influence, vraiment amusant et curieux pour la postérité. Nous avons entendu dire beaucoup de choses sur ses effets en cette ville, quoique nous n'ayons pas eu le temps de les voir, car nous ne l'avons observée qu'en *passant ;* mais nous avons appris de plusieurs personnes que la société y est divisée en deux classes, les nobles, et les marchands. Nous vîmes les derniers bâillant à la porte de leurs boutiques solitaires et à moitié vides, ou causant avec un *prêtre commère*, caractère fort commun dans ce pays. Les nobles se montrent au cours dans des espèces de voitures qu'ils prennent pour des *équipages*, et qui en ont été peut-être du temps de *Ranuccio* et d'*Alessandro*. Le cours lui-même n'est autre chose que la triste *Strada Maestra*, la grande rue de la ville; et c'est à travers son atmosphère échauffée et puante,

où la chaleur suffocante du pavé est apaisée par des flots d'eau sale, que ces nobles modèles de l'aristocratie de droit divin sont traînés au pas funéraire de leurs vieux chevaux, jusqu'à ce que la nuit les renvoie à leur *tarocco*, dans quelque pièce reculée en haut de leur palais démantelé : l'église, le cours, et les cartes remplissent toute leur très-utile existence. Un gentilhomme nous a assuré qu'aucun dîner n'avait été donné de mémoire d'homme dans cette ville, excepté par le *marchese Mandelli*, dont la table est toujours ouverte à ceux qui n'en ont point chez eux. On dit que ce gentilhomme joint au goût des lettres une instruction remarquable, ce qui paraîtrait un solécisme d'après l'état actuel de son pays natal, si ce pays n'avait pas produit et ne possédait pas Giordani. Quoi que puissent en penser ses nobles, elle doit bien plus se glorifier d'avoir vu naître ce citoyen éloquent et patriote, que d'avoir produit cet organe du dispotisme, si spirituel et si fin, le Wolsey de son temps et de son pays, le *cardinal Alberoni !*

Le signor Giordani est un de ces hommes en si petit nombre dans tous les pays, qui *osent être vertueux dans les temps les plus corrompus :* appelé à prononcer un discours à l'*academia delle belle arti* à Bologne, en 1815, le sujet délicat qui lui fut donné était *la restauration du pouvoir du saint-siége sur les trois légations*, dont Bologne est la principale. C'eût été un thème d'or pour l'égoïsme ou la servilité ! A l'institut de Paris, un sujet semblable aurait été le premier pas vers une charge de *conseiller d'état !* Dans l'académie de *Bologne*, il servit à établir des vérités sévères, terminées par l'ironie la plus

amère. Le discours fut condamné par la cour de Rome, comme libelle; et deux lettres explicatives adressées par l'orateur patriote, l'une au cardinal-ministre à Rome, l'autre au cardinal-légat à Bologne, furent considérées par le gouvernement comme aggravant le crime original; — et leur auteur l'entendait bien ainsi.

Ces ouvrages circulèrent avec la rapidité de la flamme dans tout le midi de l'Italie, et l'avidité avec laquelle ils ont été lus, l'approbation universelle qu'ils ont obtenue, prouvent la vérité de ces paroles de l'auteur à l'égard des opinions contenues dans son discours : *Quelli non erano pensieri del solo oratore, ma del publico.* (1)

Pline assure que de son temps des hommes vécurent à Plaisance jusqu'à l'âge de cent quarante ans. Dans son état actuel, je crois qu'il n'existe point de lieu au monde où l'on pût se résigner plus facilement à la mort, s'il ne restait aucun autre moyen de s'échapper de ses tristes murailles. Cependant, comme rien ne nous empêchait de les fuir, nous nous hâtâmes de prendre la route de Parme, et de rafraîchir nos yeux et notre esprit fatigués, en retournant à la nature. Son aspect toujours aimable, le paraît mille fois davantage quand on sort d'une de ces *villes ducales*, de ces petites capitales de petites principautés, qui se rencontrent si souvent, et qui contrastent d'une manière si formidable avec les rians et délicieux paysages de l'Italie.

La route de Plaisance à Parme est indiquée dans

(1) Ces pensées n'étaient pas seulement celles de l'orateur, mais celles du public en général. *Lettre au cardinal Gonsalvi.*

tous les itinéraires des voyageurs classiques, comme l'ancienne *via Flaminia*. Evelyn, Adisson, Lalande, Eustace, cent autres moins connus, l'ont dit, et la médiocrité imitatrice continuera long-temps à répéter le fait scientifique, en y joignant des notes d'admiration et des commentaires. La sottise polie n'a jamais goûté une plaisanterie; mais elle aime la topographie classique, elle la cite avec une autorité aussi magistrale que si ces merveilleuses observations critiques lui appartenaient en propre. Cependant ceux qui craignent pour les essieux d'une voiture légère, et qui tremblent de se briser les os, trouvent le *pavé* romain meilleur à lire qu'à parcourir; et de tels voyageurs sont assez gothiques pour entendre dire avec plus de plaisir, qu'un chemin a été tracé sous le consulat de Napoléon Bonaparte, que sous celui de *Lepidus* et de *Flaminius*. La route de Parme réunit cependant les deux avantages : elle est classique et gothique; elle est précisément sur la ligne tracée par les consuls romains, et le gouvernement français l'a rendue aussi unie qu'un boulingrin : partout elle offre la vue des Apennins et de leurs nombreux ruisseaux, qui, sous les noms de *Stirrone*, *Laro*, *Parmo*, etc., etc., baignent et fertilisent ces riches campagnes.

Les champs de blé qui se succèdent continuellement, sont plantés de grands arbres pour le soutien des vignes qui se rattachent de branche en branche, et d'arbre en arbre, en festons chargés de fruits et de feuillages. A leur pied le melon et la citrouille remplissent l'espace qui reste sous leur ombre. Nous voyions partout le vigneron agile monté sur une échelle, si blanche et si mince, qu'elle paraissait

faite de joncs polis, et les jeunes filles, dans le costume pittoresque du pays, s'apprêtant à recevoir les raisins dans des paniers d'osier. Telles étaient les images de beauté et d'abondance qui se présentaient sans cesse depuis Plaisance jusqu'à Florence; et la prospérité qu'elles indiquent ne donne pas une fausse idée du bien-être des paysans de ces cantons qui composent la classe la plus heureuse de la population italienne. Mais, même dans cette heureuse contrée, la nature tout aimable qu'elle est, sourirait en vain, si des circonstances semblables à celles sous lesquelles le cultivateur irlandais est opprimé, pesaient sur ses habitans. Un propriétaire absent, représenté par un intendant avide, un collecteur de dîmes, une double hiérarchie et des impôts accablans, épuiseraient bientôt la fertilité, même de cette région fortunée; convertiraient l'industrie en spéculations hasardeuses, le travail honnête et journalier en actes de violence nocturne, et la décence et la régularité en débauche et en ivrognerie. Contre des combinaisons sociales aussi destructives, la nature n'a rien à opposer, car ses dons les plus riches, ses abondantes moissons, augmentent l'infortune du laboureur au lieu de la soulager. C'est acheter bien chèrement le plaisir d'admirer les scènes naturelles d'un pays étranger, que d'avoir le cœur déchiré par la contemplation de cette félicité qui se montre en dépit des faux systèmes des gouvernans des petites principautés italiennes, et qui contraste si fortement avec la dégradation et la détresse de votre terre natale, du lieu qui renferme toutes vos affections. A chaque pas on est plus fortement convaincu, ou que la constitution anglaise n'est pas faite pour faire le

bonheur d'un peuple, ou qu'on s'est moqué des Irlandais en leur en donnant seulement la ressemblance, et qu'ils n'en ont jamais joui que par l'intermédiaire de corruptions d'autant plus fatales qu'elles tendent à simuler de plus excellentes institutions.

Quand nous nous arrêtâmes pour changer de chevaux à Castel Guelfo, nom qui indique assez l'origine de ce château, nous descendîmes pour examiner ce vieux monument gothique, qui avait été la résidence d'un ancien chef de cette faction.

Castel Guelfo est bien conservé, et il est non-seulement habitable, mais habité, comme le prouvaient les draperies de soie verte qu'on voyait flotter à travers une de ses antiques fenêtres, et la quantité de linge qui séchait sur les arbres qui bordaient ses fossés comblés. Nous fûmes tentés de demander à un vigneron qui mangeait ses macaronis à l'ombre d'un bel arbre près des portes, à qui le château appartenait; il répondit laconiquement; *à l'Ecossais* (il Scotto). On nous apprit depuis à Bologne, que *il Scotto* était un *Douglas,* un descendant de l'un des fils du vieux *Bell the Cat*, qui s'était distingué dans les guerres d'Italie, et qui avait probablement gagné ce château et ses terres par sa bonne *épée* et ses prouesses. Dans le seizième siècle, le célèbre peintre *Lanfranc* était page d'un *Orazio Scotti* de *Piacenza, marquis de Montalbo,* et il fut sévèrement réprimandé par ce chef pour avoir tracé sur les murs de son antichambre, avec un charbon taillé, des figures qu'on n'aurait voulu acheter à aucun prix.

Ce Douglas, avec son *clan* de sauvages montagnards établi dans un château guelfe des délicieuses

plaines de Lombardie, forme une association des plus curieuses et des plus intéressantes, et particulière à ces temps aventureux pour lesquels l'imagination ne peut trouver aucuns parallèles dans l'histoire classique.

On entre ensuite dans le beau *Val di Taro*. L'ancienne abbaye de Firenzuola est du ressort des voyageurs qui recherchent les souvenirs du *moyen âge*. Le site où l'armée de Carbon fut défaite par Sylla, intéresse les érudits : l'un et l'autre se trouvent au milieu de forêts agrestes, terminées par un grand espace de terrains incultes qui entoure les murailles fortifiées de Parme. Ces champs dévastés et stériles qui s'étendent assez loin autour des capitales des petites souverainetés, sont éminemment caractéristiques : ils appartiennent à la même histoire que rappellent les portes pesantes, les murs crénelés, les tours, les forts et les ponts-levis ; toutes ces images de violence et de crainte. Les portes de Parme sont gardées par le nombre ordinaire de soldats, d'officiers de police et de douaniers. Ses rues, comme toutes celles des villes de cet ordre, sont fort tristes, et bordées de vieux bâtimens que les Français appelleraient des *masures*, qui servent d'habitations au peuple, et de quelques palais ruinés qui sont les demeures des grands. Parme devait la plus grande partie de son ancienne splendeur à un pape de la famille Farnèse, Paul III, dont les descendans firent de cette cité le siége de leur cour. Cependant toutes ses églises, quoique très-riches dans l'intérieur, ne sont point terminées à l'extérieur, circonstance assez commune dans les édifices italiens. Ce qui se fait avec les deniers publics est en général très-négli-

gemment conduit; et les églises étaient ordinairement bâties aux dépens du trésor des souverains ou des communes, tandis que leur décoration intérieure était l'ouvrage de la piété ou de l'ostentation des particuliers.

Les misérables petites boutiques des rues silencieuses de Parme, ne montrent aucunes traces de son ancien commerce, dans le temps où elle fournissait des laines à toute l'Europe. Maintenant on n'y voit qu'indolence et découragement; un peu de soie écrue, et ces fromages si estimés partout, hors dans le pays d'où ils tirent leur nom, forment toute l'exportation des états parmesans; et les seuls faibles symptômes de commerce intérieur qui se distinguent dans la ville, sont les guirlandes de *macaronis*, et le bassin brillant de la boutique du barbier, dans laquelle une chaise et une serviette invitent le passant à venir ou se reposer, ou se faire accommoder. Le barbier italien est encore un caractère particulier qui diffère peu de ces personnages importans et intrigans, dont on a fait autrefois tant de héros de comédies et de romans. Son commerce est le seul qui doive toujours aller en dépit des douanes, dans un pays où chacun se fait raser au moins *de temps à autre*, et où personne ne se rase lui-même; car si l'activité est une fois comprimée à l'égard des objets les plus utiles, la paresse s'étend bientôt jusque sur les moindres détails, et l'oppression produit toujours l'inertie totale. Mais si la boutique du barbier est le grand dépôt des nouvelles, et le marché où elles sont colportées les matins, les cafés nous ont paru, après les églises, les lieux favoris de rassemblemens du soir, pour les personnes de tous les

rangs. Ces *cafés*, arrangés à la française, sont presque aussi brillans que ceux des villes du troisième ordre en France, et c'est à peu près ce qu'on voit de plus gai à Parme. En nous promenant dans les rues nous vîmes les congrégations qui sortaient des églises après la bénédiction, et s'acheminaient vers les cafés, quittant l'autel pour se ranger autour des tables, sous les tentes qui ombragent l'entrée de ces petits temples de la dissipation. A en juger d'après la foule qui remplissait les églises dont nous avons visité cinq de suite (ou plutôt nous avons essayé d'y jeter les yeux, et nous nous sommes promptement hâtés d'en sortir pour respirer), la masse de *piété* doit être énorme dans cette capitale. Les églises sont évidemment l'endroit où il est de mode de passer la soirée; car nous avons vu un très-petit nombre de voitures au cours, et la salle de spectacle était vide, tandis que tous les temples étaient brillamment illuminés, et leurs assistans si nombreux, que beaucoup de gens ne pouvant pénétrer dans l'intérieur, étaient prosternés dans la rue, autour des portes, pendant qu'on donnait la bénédiction. Cette disposition est particulière à toutes les petites capitales, telles que Parme, Plaisance, et Modène, où les petits souverains donnent le ton pour les formes extérieures, et où il existe une sorte *d'inquisition de poche* dont les émissaires sont d'autant plus vigilans que leur sphère est plus limitée. Le caractère espagnol domine encore à Parme, qui a long-temps été gouvernée par une cour espagnole. L'ex-duchesse (l'ancienne reine d'Étrurie), et son beau et faible fils, de droit duc de Parme, mais forcé de laisser Marie-Louise *régir à son tour cet état*, sont accusés l'un et l'autre d'être

ce qu'on appelle à Rome dévots, mais ce qu'on nomme partout ailleurs bigots. On assure que leurs légitimes sujets regrettent la piété de la vieille cour, malgré les lampes d'argent, et les tableaux de Vierge, dont leur duchesse actuelle a enrichi leurs églises.

La cathédrale, ou *Duomo*, est antique et très-célèbre. C'est un exemple remarquable de la magnificence grossière des siècles les plus grossiers. L'architecture est de ce véritable *gothique italien*, mixte, semi-barbare, et qui n'offre rien de la beauté du pur gothique des anciens édifices anglais. Des griffons et des lions gardent ses portes; des dragons, des chimères déforment ses architraves. Cependant le premier aspect de l'intérieur est très-imposant; les hautes colonnes rembrunies, les galeries claustrales, et surtout les murs enrichis par le pinceau de *Mazzuolo* (1) et une coupole peinte par le Corrège (qu'on accuse d'avoir été la cause indirecte de sa mort), y donnent un grand intérêt. Pendant que nous avions les yeux fixés sur cette coupole, nous

(1) Ce n'est pas le Francesco Mazzuolo nommé *l'Enfant des Grâces*, et auquel le passage suivant de *Boschini* fait allusion. (Vorrei chiamarlo figlio delle grazie quel Parme-» giano. » François, le chef de sa famille et de son école, a peint très-peu pour sa ville natale, et rien pour le Duomo, où les chefs-d'œuvre de son élève et parent sont conservés. Le Corrège et le Parmesan sont de tristes exemples de la protection des grands, dans ces temps où elle était si vantée. Le dernier, n'ayant pas pu finir à l'époque convenue un tableau pour l'église de *la Steccata*, fut jeté dans un cachot par les Farnèse, comme le Tasse l'avait été par les d'Est. Quand il en fut délivré, il s'enfuit de Parme après avoir gâté tous ceux de ses beaux ouvrages auxquels il put atteindre. Il vécut assez pour finir sa fameuse Annonciation (afin de montrer aux Parmesans ce qu'il était capable de faire), et mourut de chagrin. La mort du Corrège, trop connue pour la répéter, est encore plus triste.

fûmes joints par le sacristain et un moine d'un couvent voisin, qui tous deux jaloux de l'honneur et du profit de la charge de *Cicerone*, troublèrent notre contemplation plus qu'ils ne satisfirent notre curiosité, par leur dispute au sujet de *nostro corregio* et de *nostro parmigiano*. Nous étions cependant bien éloignés de décliner leurs services ; car nous avons dû souvent à de semblables connaissances accidentelles, beaucoup d'amusement, et quelquefois des informations plus intéressantes que celles que nous avons eues dans les salons des palais, ou dans les cabinets des savans.

La coupole du *Duomo* de Parme, connue dans toute l'Europe par les gravures qui en ont été faites, et qui se trouvent dans toutes les collections, sera bientôt entièrement effacée par le temps et l'humidité : ces teintes si chaudes, si vivantes, que Jules Romain avait peine à ne pas prendre pour celles de la nature elle-même, disparaissent tous les jours sous la moisissure. Heureusement le beau tableau du maître-autel a échappé au même sort, parce qu'il a été transporté dans la galerie de peintures.

Sur l'*orchestre* de l'église, on voit deux Saintes-Familles ; mais elles ne sont point composées suivant l'usage ordinaire, d'un stupide saint Joseph avec son marteau à sa ceinture, d'une Vierge couronnée, d'un enfant rayonnant, avec des saints, des vaches, un ratelier, et tous les trésors de l'Orient mêlés à tous les ustensiles d'une étable : celles ci offrent l'image des familles que l'amour et la vertu réunissent quelquefois sur la terre. On dit qu'elles ont été peintes d'après celles du Corrège et de Girolamo Mazzuolo.

Deux fresques de chaque côté de la grande entrée méritent aussi d'être observées : ce sont deux piliers peints d'une manière si saillante, que la lumière semble se réfléchir sur leurs parties les plus avancées, et derrière lesquels paraît la tête d'un homme qui a l'air de chercher à surprendre son compagnon. Ces belles têtes sont les portraits de Mazzuolo et du Corrège faits l'un par l'autre *per ischerzo* (en badinant), comme nous dit le moine. Cette disposition à badiner, même dans les églises, est prouvée par plusieurs autres exemples, que nous avons pu remarquer en Italie, où les peintres semblent avoir cherché à se distraire des horreurs qu'ils étaient obligés de représenter par des peintures plaisantes, comme celles qui enrichissent le portail du *Duomo* de Parme. Notre moine ajouta (et je le fais garant de l'anecdote qu'il nous donna comme une tradition de son couvent) que le Corrège avait surpris Mazzuolo avec son portait, et que celui-ci, pour n'être pas en reste, avait surpris le Corrège avec le sien. Il dit que tous deux étaient des *coups de maîtres : jatto d'una pennellata! colpo da maestro !* Il nous désigna de plus un saint François en extase devant la Magdeleine, beau tableau de Mazzuolo : mais le saint François était trop beau pour un saint, et la Magdeleine trop fraîche pour une pénitente.

Le *Baptistère* est séparé du *Duomo*, et il est encore plus curieux : sa date est de 1112, et ses murailles circulaires sont couvertes de sculptures et de peintures du même temps. Les arts, à cette époque, étaient plutôt *recréés* que ravivés ; et même les monstruosités grecques des *bassi tempi* n'offrent

rien qui ressemble à ces efforts d'un goût informe. Les sujets sont tirés de la mythologie de l'église de ce siècle, où beaucoup de traditions apocryphes avaient cours, tandis que la sainte Écriture était si peu connue. Dans ces représentations, la Vierge est toujours une grosse femme dodue, allaitant un enfant bouffi; les yeux sont trop rapprochés, le nez est trop long, la partie inférieure du visage fuit, le teint est brun, et la physionomie offre un mélange de finesse, et de férocité. Les visages des saints et des martyrs sont également effroyables. Il est difficile de découvrir si les types étaient traditionnels, ou si la religion était volontairement dépeinte par des images terribles, dans le but d'inspirer la crainte à des êtres faibles et ignorans. Ce système de terreur s'est maintenu jusqu'à des temps assez récens, quoique les moyens de le propager n'aient pas été adoptés par les Léonard de Vinci, les Raphaël et les Corrège; mais si Bossuet eût été peintre, on ne peut pas douter que ses saints et ses vierges n'eussent ressemblé à celles qui épouvantent les spectateurs sur les murs du Baptistère de Parme (1).

L'église de Saint-Jean l'évangéliste est une des plus belles de cette ville : dans l'une de ses chapelles (celle des quatre Vierges) est un charmant tableau représentant *sainte Lucie* qui regarde *ses propres yeux*, qu'on voit nager, comme des poissons dorés,

(1) Bossuet dit qu'il importe peu à quoi l'on compare Dieu, pourvu qu'on en soit effrayé. Et il ajoute : « Tremblons donc, chrétiens, tremblons devant lui à chaque moment ! » (*Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.*) — La religion de l'Église a toujours été telle, quel que soit le nom qu'elle ait pris : celle du *Christ* est fondée sur *la paix et la bonne volonté* à tous les hommes.

dans un vase de cristal qu'elle tient dans ses belles mains. On croit que sainte Lucie était une sainte irlandaise. Quoi qu'il en soit, ses yeux avaient été sans doute bien fripons, puisqu'on avait jugé nécessaire de les lui arracher pour le salut de son ame.

Un autre tableau de cette église est extrêmement curieux, parce qu'il se rapporte à la politique adoptée si généralement par l'Église, quand le pouvoir était son unique but, et la destruction son principal moyen. Ce tableau représente saint Paul renversant la belle statue de Diane à Éphèse : acte qui ne devait pas rester sans imitateurs. La statue est parfaite et digne du ciseau de Praxitèle.

Pendant que nous considérions cette peinture, des chants lointains se firent entendre, et quand ils se rapprochèrent, nous aperçûmes qu'ils provenaient d'une procession de bénédictins (dont le couvent dépend de cette église) qui se glissèrent par les portes latérales, et vinrent prendre leurs places dans le chœur, au moment où le service divin commençait avec toutes ses splendides et pittoresques cérémonies.

Le grand théâtre de Parme était autrefois une des merveilles de l'Italie. Il a été bâti par le somptueux Farnèse, à côté de son palais, et pouvait contenir quatorze mille personnes. Il est cependant fermé depuis le commencement du dernier siècle, et n'est même pas ouvert à l'examen des curieux. Le petit théâtre, où l'Opéra se jouait pendant notre séjour, offrait un contraste frappant avec cet édifice ducal. Il est petit, bas, mal tenu, mal éclairé, et sa forme est un double carré long et étroit. Nous y avons vu représenter l'opéra de *Paul et Virginie*,

avec la belle musique de *Guglielmi*, mais les spectateurs étaient peu nombreux, ce qui s'expliquait naturellement par la mauvaise exécution des acteurs. Là, comme dans presque toutes les villes d'Italie (Milan et Naples exceptées), les chœurs étaient chantés par des ouvriers qui venaient de quitter leurs ateliers et leurs tabliers de peau, pour prendre les costumes du magasin et gagner leur pièce de vingt sols. Ils exécutent la musique de Mozart et de Rossini d'une manière dure et vociférante, mais non pas sans une sorte de justesse et d'aplomb. Une loge décorée d'une manière assez vulgaire, et surmontée d'une couronne impériale, devant laquelle brûlaient quatre misérables chandelles, qui interrompaient seules l'obscurité presque totale de la salle, attira notre attention. C'était la loge de l'ex-impératrice de France, et ce théâtre est à peu près sa seule récréation quand elle est à Parme : mais elle réside le plus souvent à sa *villa*, et ne visite sa capitale que dans le carnaval.

Le palais commencé par les Farnèse, et terminé par les ducs espagnols, est un lourd assemblage de bâtimens mal assortis; il n'appartient à aucun ordre, et il est vieux sans paraître antique. Les chambres et les corridors, qui sont nombreux, sont incommodes et sombres; les meubles sont fanés et de mauvais goût; les domestiques y sont en petit nombre et de pauvre mine, et l'on n'y voit rien qui annonce une résidence royale, hors la garde qui entoure l'entrée, et quelques sentinelles qui mesurent à pas lents les antichambres obscures et solitaires. Quel contraste avec les Tuilleries! Ce palais a cependant été renommé pour sa galerie et ses belles

collections : il contenait quatre cents tableaux, tous estimés ; car les Farnèse étaient, à cet égard, vraiment italiens. Mais tous ces trésors, ainsi que le cabinet d'histoire naturelle et les antiques, ont été très-injustement enlevés par l'infant don Carlos, quand il fut appelé à occuper le trône de Naples; en sorte que le voleur *légitime* a laissé peu de chose à prendre aux spoliateurs *illégitimes*, qui se sont depuis emparés de la ville. Une académie royale avait été établie dans ce palais par l'infant don Ferdinand, duc de Parme, qui présidait lui-même ses assemblées. Toutes les académies royales mériteraient d'être placées dans de tels palais, et d'avoir des présidens tels que don Ferdinand de Parme. Le premier acte du règne de ce prince fut de chasser de ses conseils le seul homme qui eût été assez hardi pour lui dire la vérité, Dutillot, le ministre fidèle et désintéressé de son père. Malgré les instructions de *Condillac*, le royal académicien vécut et mourut en despote et en bigot (1)

Quand nous nous préparions à quitter le palais après l'avoir vu en courant, notre *cicerone*, que nous avons jugé Français, quoiqu'il parlât italien,

(1) Ferdinand monta sur le trône de Parme en 1765. La dernière reine douairière d'Espagne, qui a été induite par sa piété et le prince de la Paix à se retirer à Rome, où elle est morte en odeur de sainteté, était sa sœur. La fille de cette reine, Marie-Louise, épousa le fils du *duc Ferdinand*, qui régnait à Parme lors de l'invasion des Français, et dont on fit un roi *d'Étrurie*. Cette princesse Marie-Louise est maintenant duchesse de Lucques, et mère de ce prince que M. Decaze voulait faire roi des républicains de l'Amérique méridionale. Cette note est destinée à éclaircir les mystères des généalogies royales, et des mutations de notre temps, à travers lesquelles on peut s'égarer si facilement.

nous demanda si nous ne voulions pas voir le *garde-meuble*. Supposant qu'il était question de quelques vieilles tapisseries des Gobelins, qui avaient pu y être déposées, il y a une cinquantaine d'années, pour l'ameublement d'un palais que l'on projetait de bâtir, et qui n'a pas même été commencé, nous le suivions avec peu d'empressement dans l'attique; mais nous y trouvâmes, au lieu des meubles gothiques des infans, toute la splendide *paraphernalia* du cabinet de toilette *parisien* de l'ex-impératrice de France. Tout était d'une beauté exquise, et par le travail et par les matériaux. Ce qui paraissait d'or massif et bruni, était effectivement en vermeil; et même la toilette, et les superbes trépieds grecs chargés de vases et de bassins élégans, étaient en or moulu. L'immense miroir qui avait si souvent réfléchi sa maîtresse, quand parée de ses habits impériaux, elle allait présider ses cercles composés de rois et de reines, était entièrement fait de ces précieuses matières. Il était curieux d'observer que ces objets, d'une magnificence enchantée, offraient des marques d'une existence domestique qui semblaient appartenir à une situation plus douce et plus heureuse que celle où s'était trouvée cette superbe reine et impératrice. Le miroir était surmonté d'une groupe bien sculpté où elle était représentée à sa toilette tenant son fils sur ses genoux, et causant avec Napoléon qui s'appuyait sur le dos de sa chaise : les portraits étaient fidèles, et les traits prononcés et vraiment italiens de Bonaparte, contrastaient fortement avec le visage tout-à-fait autrichien de Marie-Louise. Près de la toilette était le berceau de l'ex-roi de Rome, présenté à l'impératrice par sa *bonne ville de*

Paris; il est de nacre incrusté d'or, et les matelas sont de satin blanc et d'édredon. D'autres petits articles de la *layette* de cet enfant, bercé dans toute cette splendeur, chanté par les Châteaubriand et les autres poètes lauréats du moment, étaient autour de ce magnifique berceau, au pied duquel on voyait un petit chien qui paraissait encore vivant. Il avait été donné par Napoléon à sa femme, et la mère et le fils y étaient très-attachés. Il mourut en Italie, et on l'a conservé avec d'autres souvenirs d'une grandeur passée.

De chaque côté de cette vaste pièce, on voyait des piles de cartons en maroquin rouge et dorés, qui portaient l'étiquette glorieuse *d'atours de S. M. I. et R. l'Impératrice.* Les uns étaient marqués pour des cachemires, d'autres pour des demi-toilettes, d'autres encore pour de grandes toilettes, et tous donnaient l'idée d'une splendeur de sultane des Mille et une Nuits. Il sont maintenant vides, et l'on conçoit difficilement pourquoi l'on expose cet appartement à l'inspection publique, à moins que ce ne soit pour remplir les poches des domestiques, car il ne nous fut montré qu'après avoir payé pour la vue du reste du palais; et notre *valet de place* nous assura que c'était une chose à part, et qui devait être payée à part.

Quand les Français envahirent l'Italie, les forces parmesanes, qui montaient à douze mille hommes, n'étaient pas capables de leur résister long-temps. Le duc régnant d'alors, Lodovico ou Louis, se défendit peu, et tomba avec son petit état dans la gueule du conquérant, qui n'en fit qu'une bouchée. Pendant la réaction qui suivit les premiers succès de l'ar-

mée française, le pape envoya saint Pierre et saint Paul (1), pour rallier à sa cause et à celle de la légitimité tous les enfans de l'Église. Le pieux don Louis de Parme obéit à l'appel; et s'unissant avec son voisin le souverain de Modène, rejoignit hardiment la coalition des grands potentats. Mais quand l'Autriche fut battue, et céda pas à pas le terrain aux Français; quand le roi de Sardaigne fut bloqué avec ses troupes dans sa ville de Turin, et que tous les chefs de la coalition se hâtèrent de négocier avec Bonaparte, don Louis fut un des plus empressés à accorder tout ce qui lui fut demandé pour obtenir la paix: non-seulement il donna une forte contribution, mais il céda encore tous les objets d'arts que son prédécesseur avait laissés. A sa mort (2), en 1803, sa veuve et son fils furent pris sous la protection spéciale de *Napoléon*. Pour les dédommager des états de Parme, on érigea pour eux une autre souveraineté; et, pendant un certain temps, l'ancienne duchesse de Parme régna à Florence, sous le nom de reine d'Étrurie, tandis que son frère le roi d'Espagne était prisonnier à Valencey, et que son père se faisait moine à Rome. Telles étaient les chances et les changemens de ce monde transitoire, à cette

(1) Pour soutenir et encourager la coalition, il envoya à l'empereur d'Allemagne une médaille portant les images de ces saints, et lui recommanda, ainsi qu'à ses alliés, *d'aller et de combattre sous le commandement de ces deux grands capitaines de l'Église*.

(2) Condillac a écrit seize volumes pour l'éducation de ce prince, qui vécut et mourut inconnu. Mais ceux que leur position éloigne de toutes relations sociales ne peuvent recevoir d'autre éducation que celle des sycophantes dont ils sont entourés.

époque singulière, qui semble destinée à étonner et à lasser la croyance de la postérité.

Il serait difficile de parler sur le gouvernement d'un état qui n'en a *aucun*, et qui ne paraît pas en avoir jamais eu. Les Farnèse et les infans leurs successeurs gouvernaient suivant leur volonté arbitraire. Le conseil du duc était le tribunal suprême. Il pouvait réformer ou révoquer les sentences des juges ordinaires, et disposer de la liberté, de la propriété, et de la vie. Voilà ce que Parme était avant la révolution, et ce qu'elle est maintenant qu'elle a changé de maîtres, et qu'elle est devenue un fief de l'Autriche (1). La fille de l'empereur, qui porte le titre de duchesse de Parme, ne règne que de nom. Le ministre agissant pour l'empereur, est le comte de Neiperg, qui réside près de S. M. (2), et si je ne me trompe, avec le titre de grand-chambellan. Les presses de Bodoni qui ont donné à l'Europe des modèles de typographie, à peine inférieurs aux plus belles productions de l'art moderne, et les galeries de peintures dernièrement arrangées, et contenant plusieurs chefs-d'œuvre du Corrège, sont les objets les plus dignes d'attirer l'attention des étrangers à Parme. Cet état a eu l'honneur de produire l'habile et savant médecin Tommassini; l'abbé Velo, cité parmi les plus élégans prosateurs italiens; et la *signora Bandelletta, improvisatrice* distinguée.

(1) « Le mot de patrie est à peu près illusoire dans un pays comme l'Europe, où il est égal, pour le bonheur, d'appartenir à un maître ou à un autre. » Montesquieu.

(2) Toutes les majestés de la façon de Bonaparte ont tenu à conserver leurs titres. Cette archiduchesse d'Autriche n'a d'autre droit à cette épithète ronflante, que celui qu'elle tenait de son mari.

Parme conserve encore quelques restes de ces académies dont aucune ville ni village ne furent exempts dans le seizième siècle, et qui, loin d'avancer les connaissances et de soutenir les lettres, étaient des serres chaudes où se produisaient abondamment la pédanterie et la prétention, et où l'on jurait haine mortelle à l'originalité et au génie. Leur persécution du Tasse prouve cette propension invétérée. Il n'est pas nécessaire de mentionner cette académie si bien connue des *innominati*, qui doit son nom de *sans nom*, au vers du Tasse :

Innominata ma famosa schiera.

Les coteries littéraires qui lui ont succédé n'ont pas hérité de sa célébrité, quoique tenues dans les palais des princes qui distribuent les prix comme on le fait maintenant en Angleterre dans les nouvelles institutions royales, créées, dit-on, pour encourager le talent, et réellement destinées à soumettre le génie à des règles légitimes, et à plonger la littérature dans une servilité et une prostitution générales. A une poste au-delà de Parme, au petit village de *San-Ilario*, le voyageur se trouve hors du territoire Parmesan, et sur les frontières du souverain de Modène, ou comme les Italiens le nomment, son Altesse *il duchino* (le petit duc). Cet événement est notifié par la montre d'une force militaire plus qu'ordinaire, outre les empêchemens civils accoutumés. S. A. Francesco est un prince très-belliqueux (1);

(1) Un gentilhomme de notre connaissance, dans une tournée à travers cette principauté de poche, s'amusa à dessiner une ruine qui avait fixé son attention au milieu d'un site pittoresque. Bientôt après il fut poursuivi par la force armée, et conduit au quartier-général de la police, où on

et quoiqu'en se levant de bonne heure, il puisse très-bien quitter ses états, et venir déjeûner avec la duchesse de Parme (1), et retourner dîner ensuite à Modène, il maintient un armement si formidable, que son duché n'a pas d'autre nom en Italie, que celui de *Il regno de' dragoni*.

L'empereur, son cousin, trouvera peut-être un jour son compte dans cette disposition de son parent, dont les petits domaines dans le cœur de la péninsule, sont une sorte de *passe-partout*.

La première ville du Modénois, qui se présente après la frontière, est Reggio, ou dans le langage des antiquaires, *Regium Lepidi, Forum Lepidi*, sons bien plus harmonieux, plus importans, chargés d'associations plus intéressantes pour les oreilles érudites: *O! Magherafelt, Maughirow*, vos mérites indigènes ont été bien injustement voués à l'oubli par la fatalité de votre position géographique! Si vos ruines et vos cloaques étaient épars sur le terrain d'un duché italien, au lieu de couvrir un district irlandais, le savant s'arrêterait devant vos chaumières, et vos porcs inspireraient eux-mêmes un intérêt classique! Vous seriez considérés comme un des traits historiques du pays; et sortant de l'obscurité qui vous enveloppe, vos titres de gloire seraient répétés par les Adissons et les Eustaces des siècles à venir, et votre renommée serait confiée aux

l'accusa *d'espionnage*, et de lever le plan des forteresses du pays. Comme il se récriait sur cette impertinence officielle, on lui répondit gravement : *Ne savez-vous pas que Modène est un gouvernement de dragons ?*

(1) Machiavel et Guichardin ont tous deux attribué les maux d'Italie à son manque d'unité, à sa division en petites principautés.

échos éternels des voyageurs imitateurs. Telle est du moins la fortune de cette ville, qui malgré son apparence sur les cartes et dans les itinéraires, vous ressemble infiniment, par l'étendue, l'aspect, la malpropreté et la pauvreté.

Mais une gloire plus grande que celle qui dérive des souvenirs de l'antiquité, se rattache aux ruines mélancoliques de Reggio. Un gentilhomme de Ferrare, au service du duc Hercule d'Est, fut fait par ce prince gouverneur de cette ville et de Modène; étant devenu amoureux d'une très-belle fille de Reggio, il l'épousa, et le premier fruit de leur mariage, fut Lodovico Ariosto. C'est à Reggio que son enfance *balbutiait en vers*. Là il composa son petit drame de *Thisbé*, qu'il fit jouer par ses frères et sœurs, et les enfans de la ville; là il passa ses plus heureux jours, encore inconnu à cette renommée qui le condamna à subir cette protection fatale des princes d'Est, qui flétrissait tout ce qu'elle atteignait.

A une poste de Reggio, le château et fort de Rubiera étale au loin ses ruines sombres : ses doubles murailles démantelées renferment une suite de misérables cabanes, dignes de leur population, qui consistait en une cinquantaine de mendians, un barbier, un capucin qui tendait sa besace à la porte du barbier, dix dragons, et quatre officiers de la douane. En un mot, Rubiera, la troisième ville du Modénois, paraît la vraie métropole de la mendicité. Cependant, ce soleil qui développait les miasmes putrides des amas de matières corrompues qui encombraient ses rues solitaires, était le même qui vivifiait et embellissait la compagne hors de ses murs; c'était le même qui avait échauffé la brillante imagination

du Corrège; car non loin de Rubiera est situé l'humble village de Corregio, où naquit et résida *Antonio Allegri :* ce souvenir donne à ce lieu obscur un intérêt qu'aucune terminaison classique ne serait capable d'y attacher.

La différence qui existe entre les gouvernemens d'Italie, et son sol et son climat, devient toujours plus frappante à l'œil du voyageur, à mesure qu'il parcourt rapidement les divers états, à travers des champs fertiles et des vergers chargés de fruits. L'aspect de la nature offre partout les bienfaits de la Providence; et, dans tous les lieux où les hommes sont rassemblés, on voit des marques de la perversité des systèmes qui rendent ces bienfaits inutiles. Des villages ruinés, ou des villes tristes et dépeuplées, contrastent sans cesse avec un ciel toujours brillant et pur, un sol toujours abondant et riche. Les vignes et les champs de blé, qui bordent la route de Reggio à Modène se terminent, suivant l'usage, par une plaine inculte qui déploie sa stérilité devant les portes de la capitale. Pendant qu'on examinait (1) nos passeports, nous vîmes plusieurs sentinelles qui observaient soigneusement notre voiture, et plusieurs moines, portant sur l'épaule des sacs bien remplis, passaient librement sans être examinés.

L'aspect de Modène est très-beau. Ses portiques, qui offrent un chemin couvert pour les piétons, sont extrêmement pittoresques, surtout celui du Collége. La ville a été considérablement embellie pendant les quarante dernières années; et ces améliorations ayant été faites en général dans la rue principale,

(1) Cette cérémonie a été répétée six fois dans l'espace de vingt-cinq lieues de poste.

l'ont divisée en ancienne et nouvelle cité : *Città nuova e vecchia*. Le palais Ducal, bâtiment très-imparfait, quoique somptueux, n'a été rendu à sa destination royale que depuis le retour du duc. Pendant l'occupation française, il avait été employé à des offices publics, et principalement consacré *à l'institut* des ingénieurs, espèce d'académie polytechnique. Mais ce monument a beau être redevenu le siége de la souveraineté, on y chercherait en vain sa galerie de tableaux autrefois si célèbre. Le *duchino*, qui aimait la peinture, mais encore plus l'argent, vendit une fois cent des chefs-d'œuvre de son superbe cabinet, à Auguste, roi de Pologne, pour la somme de soixante mille livres sterling : parmi les autres se trouvait la fameuse *Nuit* du Corrège, pièce que le *duchino* aurait dû conserver, eût-il été obligé pour cela d'engager sa couronne(1). Les Français emportèrent ce qui restait de la collection; et la *commission des rois* qui ont recouvré avec tant de justice tout ce qu'ils avaient perdu, n'a pas rendu un seul des tableaux qui avaient appartenu au *duchino*, en dépit de son *royaume de dragons*.

Les églises de Modène méritent peu d'être vues, quoique la puissance ecclésiastique soit là dans toute sa force. La bibliothèque de Modène a été autrefois

(1) Ce tableau a, dit-on, causé la mort du Corrège. Le prix (d'environ vingt-cinq louis) lui fut payé en cuivre; et la fatigue qu'il éprouva en le portant pendant un jour extrêmement chaud, lui occasiona une pleurésie. Desbrosses, dans ses *Lettres sur l'Italie*, et plusieurs autres, nient le fait; et l'histoire du Corrège mourant des fatigues qu'il avait éprouvées en peignant la coupole de la cathédrale, est également considérée comme fabuleuse.

très-célèbre pour ses manuscrits et ses éditions rares ; et on la dit encore suffisamment riche en *livres qu'on ne lit jamais*. Les Français avaient établi, à la place de l'ancienne université monastique, un lycée qui n'avait pas encore été *réformé* quand nous avons visité Modène. Nous n'avons point vu le théâtre, qu'on dit avoir été construit sur le plan d'un amphithéâtre.

Le duc régnant de *Modena Reggio* et *Mirandola*, Franscesco IV, a succédé au droit de sa mère Béatrix d'Est, veuve de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, gouverneur de Milan (1). Il a épousé la fille du roi de Sardaigne, qui est sa cousine ou sa nièce. Ce sont ces intermariages qui serrent si étroitement les nœuds de l'alliance légitime, et qui produisent en même temps dans les familles, une dégénération rapide, qui remplit d'infirmités physiques et morales les principales maisons régnantes de l'Europe.

Le duc de Modène est un *légitime* dans toute la force du terme. Le pouvoir est aussi concentré dans son petit état, que dans ceux d'Alger et d'Autriche. La liberté, la propriété et la vie de sa poignée de vassaux, sont entièrement à sa disposition. L'empereur de Russie, qui a la même puissance sur des myriades d'esclaves, nommés, par politesse, ses sujets, n'est pas plus absolu que ce seigneur de quelques acres de terre, qui n'a pas plus de droits à être ap-

(1) Cette branche de la famille d'Est, quoique soutenue par les empereurs, n'a jamais été reconnue par le saint siége comme légitime ; et Alphonse II, mort en 1597, est regardé par les Italiens comme le dernier de la famille. A sa mort, Clément VIII renouvela ses prétentions sur Ferrare, qui fut prise par son neveu Aldobrandini, et réunie aux domaines de l'Église son ancienne maîtresse.

pelé *haut* et *puissant prince*, que tel gentilhomme possesseur d'un beau domaine en Angleterre. (1)

Rien n'est resté du régime français dans l'administration de Modène, hors le système financier, système qui a obtenu l'approbation de tous les potentats de l'Europe. Les couvens sont tous rétablis (2); les petites garnisons sont complètes; et les moines et les soldats gouvernent le duché. Une sorte d'inquisition en miniature est exercée, et veille sur l'accomplissement des devoirs religieux; et l'on dit que plus d'un dévot relâché a été publiquement réprimandé par le *duchino*, pour avoir mangé de la viande un vendredi ou manqué d'assister régulièrement aux offices.

Modène a produit quelques littérateurs et savans distingués. L'historien Muratori, le poète Tassoni et le naturaliste Spallanzani sont ceux qui l'honorent le plus. Le génie, quoique perverti et opprimé

(1) En 1819, un gentilhomme bolonais, plus spirituel que prudent, se trouvant à Modène, avait parlé assez librement sur le gouvernement, et attiré l'attention du chef de police, qui lui envoya un ordre du souverain pour quitter ses états en *vingt-quatre heures*. Ce gentilhomme, pour montrer sa déférence à S. A. I., répondit qu'il serait hors de ses domaines en quatre heures; et il fut meilleur que sa parole de plus de dix minutes. Cela ressemble à l'ironie d'Arlequin, à qui le ministre furibond d'un état du genre du Modénois, avait donné une *chandelle* allumée, en lui disant que s'il n'était pas hors du royaume avant que cette chandelle fût brûlée, sa vie en répondait. Arlequin coupait la chandelle en deux, en gardait la moitié, et rendait l'autre en prononçant fièrement ces mots : *Mi basta quella* (ceci me suffit).

(2) Quand nous avons quitté l'Italie, on nous a rapporté que le grand-inquisiteur, qui s'était enfui d'Espagne à la révolution, avait trouvé auprès du duc de Modène un asile que le pape lui avait refusé.

en Italie, a toujours hanté les ruines de ses anciens temples; et des rayons de lumière intellectuelle, se sont toujours montrés dans l'obscurité qui couvrait cette terre désolée, comme les éclairs d'une nuit d'été qui paraissent d'autant plus brillans que les nuages qu'ils traversent sont plus noirs et plus épais.

Modène a été l'asile choisi par Brutus après l'assassinat de César.

CHAPITRE XIV.

BOLOGNE.

Route de Bologne.—Aspect général de la campagne et de la population. — Vendanges. — Bologne. —Ses arcades, rues, etc. — Églises. — Duomo. — San - Petronio. — Le méridien de Cassini. — Église et couvent de Saint-Dominique. — Sa châsse. — Anecdotes. — Inquisition. — Bibliothèque. — Église de Saint-François. — La chiesa de servi. — Couvent de Sainte - Catherine. — Miracles. — Place du Géant. — Statue de Neptune. — Institut. — Sa bibliothèque (*l'abbé Mezzofanti.*) — Manuscrits d'Aldrovandus.—Manuscrits d'Esdras sur parchemin.—Portraits de femmes auteurs (*Isotta da Rimini*). — Femmes professeurs (*Clotilde Tambroni, etc., etc., etc.*) —Galerie de tableaux. — Anecdotes. — La Certosa. — Palais.—Palais Sampieri, etc., etc., etc.—Villas.—Précis historique. — Gouvernement de Bologne avant la révolution.—Occupation française et révolution de 1796. — République cisalpine de 1797. — Agrégation à cette république, même année. — Occupation austro - russe, 1799. — Nouvelle révolution après la bataille de Marengo. — Royaume d'Italie. — Voyage de Napoléon à Bologne. — Invasion austro - napolitaine, 1814. — Seconde invasion de Murat contre les Autrichiens. — Restauration du gouvernement papal.—Infraction de l'ancien concordat entre le pape et les Bolonais. — Établissement d'un despotisme absolu à la restauration. — Société. — Musique (*Crescentini, Rossini*).

A peine a-t-on perdu de vue les faubourgs de Modène, qu'un pont sur le *Reno* se présente armé, fortifié et gardé par une tour portant l'inscription de *Dogana papale*, surmontée de la mitre et des clefs,

au-dessus desquelles brille un mot bien consolateur au milieu de ces images de guerre et de violence :

PAX.

Pendant que nos yeux étaient fixés sur cette *paix* promise, un des grenadiers du pape hurlait à nos oreilles : *Li passaporti ;* et tandis que nous regardions les clefs de saint Pierre, les nôtres nous furent brusquement demandées par les douaniers sacrés. Comme ils ne trouvèrent dans nos malles et nos boîtes de toilette, rien de contraire aux intérêts de l'Église (leurs recherches ne devant pas aller au-delà), il nous fut permis de *presser d'un pied profane* (1) le sol consacré du territoire de saint Pierre, car Bologne doit être considérée comme telle. A Castel-Franco, l'enseigne de *la mitre et des clefs* se montra encore sur la seule boutique du village, où l'on est averti que sa sainteté vend, *en gros et en détail*, du tabac, du papier, de la poudre, etc., etc. Dans tous ces magasins du commerce rural, le pape n'est point un associé inactif, et la vente en détail exercée en Italie par les pontifes et les souverains qui étalent aussi ouvertement leurs enseignes, n'est pas un des traits les moins caractéristiques de ce pays.

Depuis long-temps une partie de l'Italie avait toujours été remarquable par une prospérité constante ; cette partie portait le nom des trois Légations, et le Bolonais, le meilleur et le plus important de ces états, avait, dans un moment d'urgence, accepté la puissante protection du pape, plutôt qu'il ne s'était soumis à son empire. Cette ancienne république nous a paru l'une des villes italiennes qui méritait

(1) « Press with unblessed soles. »

le mieux un gouvernement libre, et qui était le plus déterminée à se le procurer. La vendange était dans toute sa joyeuse activité quand nous arrivâmes près de Bologne ; chaque pas nous offrait un paysage dont le ciel était du Lorrain ; le feuillage, du Poussin, et les groupes de Téniers. Ces bâtimens sombres et ruinés dans lesquels les paysans italiens sont parqués, même dans le beau Milanais, étaient remplacés par des chaumières d'une propreté anglaise, mais entourées d'une abondance plus qu'anglaise. Des jardins naturellement fertiles, des vignes arrangées comme des parterres, et une population gaie et agissante, prouvaient cette égale distribution des dons de la Providence, qui justifie le mieux

The ways of god to man. (1)
POPE.

et qui rassemble tout ce que la philosophie peut rêver, tout ce que la philanthropie peut désirer.

La vente des biens considérables du clergé de Bologne, pendant la révolution, a multiplié ces petites propriétés qui font le bien-être d'un pays libre, et qui rendent moins pesantes les chaînes de celui qui est esclave. Une population agricole s'est élevée à leur ombre, et son industrie enrichit, embellit la terre, et en bannit la misère et la mendicité.

La ville de Bologne, dont on aperçoit de très-loin les tours penchées et les antiques clochers, repose au pied des Apennins, dans un site riche, aimable et pittoresque. Des maisons de campagne et des villages lui servent de faubourgs. L'arcade singulière qui conduit à la célèbre église de la Madone, qui s'élève au-dessus de sa verte montagne de pèleri-

(1) « Justifie les voies de Dieu auprès des hommes. »

nage, produit un effet extraordinaire, et cette suite de portiques et de colonnes qui forment la façade de chaque édifice, et pour lesquelles Bologne a été remarquée (1), présente une perspective frappante. Comme nous entrâmes dans la ville un peu avant l'*angelus* (cette heure canonique où l'on se hâte de quitter toutes les occupations de la journée), le bruit des travaux champêtres se faisait encore entendre dans les rues. Des tonnes longues et étroites, à travers lesquelles filtrait le jus vermeil, sur lesquelles on pouvait se représenter Bacchus se promenant dans les triomphes de son immortelle ivresse, se succédaient sans interruption, traînées par des bœufs couverts de clochettes joyeuses. De belles et riantes jeunes filles, portant des paniers de raisin, coquetaient avec les jeunes garçons qui conduisaient les chariots, et les moines donnaient en passant une bénédiction cordiale à cette récolte sur laquelle ils jetaient un coup d'œil de satisfaction, certains de s'en approprier une bonne part. C'était en vain que les martyrs et les ames du purgatoire restaurés sur les murailles, offraient l'image de la douleur; la joie était à l'ordre du jour; et quand la

(1) Les portiques et le pavé de Bologne ont été enviés par toutes les autres villes italiennes, et chantés par tous leurs poetes. *Passeroni* les célèbre ainsi :

Alle pedestre squadre
Posto con simmetria, rasente il muro
Doppio ordine di lastra uguale e quadre,
Render l'andar piacevole e sicuro.

Quand il n'y avait point de voitures fermées (et les lois somptuaires de la république les défendaient), ces portiques devaient offrir un abri et un chemin très-commode et très-agréable.

nature bénissait, la religion n'avait plus le pouvoir d'épouvanter.

La vieille enseigne du *Pèlerin joyeux*, se projetant à travers une rue étroite avec sa gourde et ses coquilles, juste comme elle devait avoir été dans le temps de Boccace, nous parùt offrir un terme convenable à notre journée. Mais la gaîté de la saison, et de la scène que nous venions de contempler, nous avaient fait oublier que nous avions besoin de repos; et tandis que notre domestique prenait les arrangemens nécessaires pour notre séjour dans la *Locanda del Pellegrino*, nous sortîmes pour continuer des sensations si aimables et si inévitablement passagères.

La dernière vibration de l'*angelus* tintait; le dernier rayon du soleil couchant s'effaçait sur la tour penchée de l'Asinellio; les ombres des portiques devenaient plus profondes, et les miraclés et les processions peints à fresque sur les murs des couvens, encore visibles un seul instant, tombaient rapidement dans l'obscurité soudaine qui termine le crépuscule en Italie. Les sons joyeux de la vendange avaient cessé, un silence solennel leur succédait, et rappelait la retraite studieuse des savans bolonais du moyen âge, et la sévérité monastique. Quand la nuit fut plus avancée, et que la lune brilla sur l'horizon; les guitares se firent entendre, et je ne sais pourquoi les images des pièces de Shakespeare se présentèrent à mon esprit. En rentrant dans l'hôtel, nous fûmes régalés d'une sérénade que les *ciechi*, une bande d'excellens musiciens aveugles qui jouent dans les rues de la ville jusqu'à minuit, avaient déjà commencée pour saluer à leur arrivée les voyageurs,

qui ainsi que nous, s'étaient arrêtés au *Pèlerin*. Leur délicieuse musique accompagna un souper qui aurait pu faire la réputation d'un restaurateur parisien. Les premières impressions que nous reçûmes à Bologne ont été d'agréables présages pour le reste de notre séjour, et ils n'ont pas été trompeurs; ce *premier* jour fut le *dernier* où nous pûmes nous regarder comme étrangers dans cette ville.

Quoique la cité de Bologne soit une des plus anciennes d'Italie, elle est une des mieux conservées; on y voit l'empreinte du temps; mais non celle de la dégradation. Sa vieillesse vigoureuse perpétue une grande partie des formes et des usages des temps gothiques, et Bologne est au moyen âge, ce que Pompéia est à l'antiquité, un monument des mœurs et de l'existence domestique de différens siècles. Comme protégée du pape, comme le siége de son autorité déléguée, et l'une des plus fortes stations de l'inquisition pendant une période assez considérable, l'Église avait naturellement acquis dans cet état beaucoup de splendeur et de richesses. Même à présent, que le temps et les Français ont diminué l'une et levé la dîme sur les autres, on y voit encore des marques de magnificence pieuse, des preuves indestructibles de l'influence ecclésiastique sur les Bolonais, malgré l'indépendance politique dont ils se vantaient, et qu'on ne pouvait leur contester. Les églises sont très-nombreuses à Bologne, quoique plusieurs aient été supprimées avec leurs couvens pendant la révolution.

La cathédrale est vaste et noble dans l'intérieur; mais trop moderne pour exciter un intérêt historique. Les églises de Saint-Petronius et de Saint-Dominique sont les deux édifices religieux, qui par leur

antiquité, leur splendeur et leur parfaite conservation, réclament la prééminence dans les visites des étrangers, et sont désignés par les Bolonais eux-mêmes, comme ceux qui méritent le plus de fixer l'attention.

San Petronio était un saint très-populaire à Bologne, où il arriva de Constantinople dans le cinquième siècle. Son temple, remarquable pour la simplicité et la grandeur du style, était un ouvrage magnifique pour le temps où il a été construit (1390); mais suivant l'éternel usage il n'est pas achevé; et tandis que ses autels et ses chapelles sont parés d'ornemens pompeux, l'on voit encore dans sa grossière façade de briques, les trous des échafauds qui avaient été placés pour sa construction dans le quatorzième siècle.

Le hasard nous conduisit dans cette église au moment où la grand' messe venait de finir : son atmosphère renfermé était encore empreinte de l'odeur de l'encens, les hautes colonnes étaient entourées de draperies (parce que c'était un jour de fête), et un sonnet manuscrit était collé sur une des pesantes portes, en l'honneur du décorateur qui y était nommé le *premier des décorateurs d'églises.* Sur le pavé morcelé de ce temple, Cassini a tracé son fameux méridien, monument aussi remarquable par son contraste avec les objets qui l'environnent, que par son mérite intrinsèque. C'est au milieu des *ex-voto* offerts pour suspendre les lois de la nature, et influencer la sagesse immuable, que le philosophe a démontré la stabilité invariable par laquelle l'univers est gouverné. La lumière du ciel, quand elle pénètre à travers le gnomon de Cassini, et qu'elle

tombe également sur l'instrument de la science et sur ceux de la superstition, offre l'image de la destinée de l'homme ; un mélange de tout ce que l'énergie a de plus sublime et la pensée de plus divin ; et de tout ce que l'erreur et l'ignorance peuvent produire de plus dégradant.

Le méridien de Cassini tracé sur le pavé de Saint-Petronius en 1655, a une étendue de deux cent six pieds français, qui sont la six cent millième partie de la circonférence de la terre, comme l'inscription l'indique. Le gnomon par lequel le rayon du soleil pénètre, est élevé de quatre-vingt-trois pieds au-dessus du pavé. Cet instrument marque la distance du zénith, le passage du soleil dans les signes du zodiaque, la longueur des nuits et d'autres faits astronomiques, qu'on serait honteux maintenant de ne point connaître, et qui pouvaient autrefois faire passer pour hérétique et athée, celui qui osait les divulguer ; témoin le sort de Galilée. A présent le plus grand nombre de ceux qui passent auprès de ce méridien sont en état de lire ce qui y est écrit ; mais beaucoup ont passé pendant que nous étions dans l'église de *San-Petronio*, et peu s'y sont arrêtés. Tous, cependant, ont fait un signe de croix avec de l'eau bénite ; mais, sans doute, en s'occupant aussi peu de l'origine de ce signe, que de ceux du zodiaque tracés par Cassini.

Dans cette église si noblement adaptée à un couronnement gothique, Charles-Quint reçut la couronne des mains de Clément VII, l'architraître de cette famille de parricides, les Médicis de Florence.

L'église du couvent de Saint-Dominique ou, comme un gentilhomme bolonais sous la désigna,



la chiesa del Santo-Sceleratissimo serait très-curieuse quand elle ne contiendrait que la châsse de ce saint atroce. Cette châsse superbe, chef-d'œuvre de sculpture du moyen âge, auquel Michel-Ange a travaillé, et qui a donné au fameux Nicolas de Pise son surnom d'immortalité, *Nicolo del arco* (1), s'élève au milieu de la brillante chapelle du saint. La lumière qui pénètre par la coupole produit un effet extrêmement théâtral; et les lampes d'argent qui brûlent nuit et jour ajoutent à l'imposante solennité de la scène. Les miracles de ce saint, dont l'épée n'a jamais eu d'autre fourreau que la poitrine de ses antagonistes (2), sont sculptés sur ce beau monument. Les groupes qui semblent prêts à sortir du marbre excitèrent, dit-on, l'admiration de Michel-Ange, avant qu'il eût essayé d'entrer en lice avec

(1) « Nicolas de la châsse. »

(2) Ce grand capitaine de la monacologie, le fondateur de l'inquisition, l'exterminateur des Albigeois, le persécuteur des Vaudois, l'inventeur du *rosaire* (où cinq cents invocations à la Vierge sont faites entre chaque *pater*), a des châsses et des églises élevées en son honneur dans toute l'Europe chrétienne. « On le vit lui-même, dit un de ses biographes, et le plus partial, prêcher une croisade contre les malheureux *Albigeois*, suivre, sous le titre de directeur, l'armée que le comte de Montfort conduisait dans le Languedoc, courir à travers les rangs le crucifix à la main, et animer les soldats à *couper la racine de l'hérésie en détruisant tous les hérétiques*. Son pieux historien ajoute : « *Cependant son zèle n'affaiblit pas sa charité !!!* »

Le caractère de saint Dominique, décrit par Sismondi dans ses *Républiques*, est un des plus beaux morceaux qui aient été écrit dans aucune langue. — Les dominicains sont spécialement protégés par la Sainte-Alliance; on les appelle les *gentilshommes de l'Église* : on pourrait même les appeler les *dandies;* car ils sont les plus élégans et les plus propres de toute leur fraternité ressuscitée.

ses prédécesseurs, et de créer cette figure céleste qui se fait admirer à côté de l'ange exterminateur de Nicolas Pisano. Derrière le monument est une porte qui conduit à une petite cellule, éclairée par une seule lampe, et dans laquelle un prie-Dieu est fixé pour ceux qui ont une dévotion particulière aux précieuses reliques que renferme la châsse.

Ces reliques sont le corps de saint Dominique, qui mourut en 1225 dans ce couvent qu'il avait fondé, et dont l'église dépend : du moins, on a cru généralement que ce corps *avait gardé son terrain* jusqu'à l'époque de la révolution : alors parmi d'autres efforts pour troubler l'ordre social, on mit en doute que les restes du saint eussent jamais habité sa châsse; on alla même jusqu'à déclarer que son corps était en Espagne, quoique sa tête eût été enterrée sous le maître-autel de l'église de Bologne. Les dévots prirent l'alarme : ceux qui avaient suspendu à la châsse des cœurs d'argent, des croix d'or, tremblèrent d'avoir mal placé leurs trésors; et à la restauration, le pape, dans l'intention d'imposer silence à des demandes réitérées, députa un cardinal pour visiter le monument et faire *son rapport* d'après ce qu'il y aurait trouvé. Le cardinal, muni des pleins pouvoirs du Saint-Père, fut reçu en grande cérémonie aux portes de l'église par le clergé, et solennellement conduit à l'entrée de la tombe, où on le laissa pénétrer seul. La résurrection du corps de saint Dominique n'aurait pas excité une curiosité plus vive que celle qui était déployée par la populace qui attendait la réascension du cardinal. Son éminence parut enfin; mais quels que fussent les secrets du lieu qu'il venait de visiter, ils sont encore incon-

nus « *et n'ont point dépassé ses lèvres, qu'un silence sacré avait scélées.* » En attendant, les Bolonais furent invités à rendre hommage aux reliques du saint, jusqu'à nouvel ordre (1). Quelques doutes peuvent rester à l'égard du corps, mais il n'en existe aucun à l'égard de la tête; car le roi d'Espagne ayant fait demander une de ses dents par une ambassade spéciale, on la déterra, et l'on en tira une dent qui fut envoyée à S. M. catholique. C'était apparemment la dent de *sagesse* du saint, et elle a opéré comme un charme sur l'esprit du roi; puisque très-peu de temps après qu'il l'eut reçue la révolution a éclaté, et il a paru y concourir avec une libéralité inespérée.

L'église de Saint-Dominique a été célèbre par sa collection de tableaux : heureusement on n'en a laissé qu'un petit nombre, et les meilleurs ont été placés dans la galerie de l'académie, hors des atteintes de l'humidité et de la moisissure, dans un jour favorable, et à la portée des yeux du spectateur.

Le couvent adjacent, d'après ce qu'il est à présent (et il a été peu endommagé), paraît avoir été l'un des plus beaux de l'Italie. C'est un grand et sombre édifice, formant trois côtés d'un carré. Il est entouré d'un portique composé d'arcades incrustées de sculptures grotesques et curieuses. Ce portique est le cloître; des salles immenses, les cellules des moines et les appartemens du grand-inquisiteur et des officiers du saint tribunal sont au-dessus : au-dessous les cachots de l'inquisition sont très-enfon-

(1) « La chiesa di san Dominico *dove si venera il corpo* « *del santo,* » disent les itinéraires italiens de 1818.

cés dans la terre. Une petite ouverture grillée y laisse à peine entrer un rayon de lumière, et un peu d'air. Je me mis à genoux pour essayer de voir l'intérieur de ces horribles prisons, où plus d'un cœur généreux a exhalé le dernier gémissement de l'indignation et de la douleur. Tout ce qu'il me fut possible d'apercevoir, c'est que les murs en étaient verts et fangeux, et que l'on y marchait sur la terre nue. Une dame de Bologne qui nous accompagnait, voyant l'impression que cette vue mélancolique faisait sur moi, me dit avec une émotion profonde : « Si vous éprouvez un sentiment semblable, » vous *étrangère*, que dois-je sentir moi, *italienne* » et mère, en voyant la restauration de tout ce » qui rendait ces cachots terribles ! » Le rétablissement des ordres monastiques, le pouvoir qu'on essaie de rendre à l'Église, et le sort probable de ses enfans, étaient les idées qui s'associaient dans son esprit en ce moment. Si jamais une puissance sans bornes peut être confiée à un homme, c'est moins qu'à tout autre, à celui qui s'arroge une mission divine, et soutient son autorité temporelle par une influence spirituelle.

On a fait de grands efforts pour rétablir les dominicains à Bologne ; mais quand nous avons quitté cette ville, les Bolonais étaient bien décidés à s'opposer au renouvellement d'un ordre qu'ils détestent par-dessus tous les autres, même dans ce moment où leurs rues sont encombrées de capucins, de franciscains, et d'autres moines mendians.

La bibliothèque des dominicains est spacieuse et magnifique : elle contraste fortement avec leurs cachots. C'est une longue galerie terminée à chaque



extrémité par des portes superbes en bronze doré; mais si je m'en souviens bien, on ne voyait point de livres avant d'arriver à une pièce adjacente, de forme octogone, qui était la bibliothèque primitive des moines, composée exclusivement d'ouvrages de théologie, de cette science qui fait canoniser ou brûler ses disciples, suivant que ses dogmes se trouvent condamnés ou soutenus par la hiérarchie régnante. D'autres salles, qui ont été ouvertes par la municipalité sous le gouvernement italien, et qu'on a remplies avec le contenu des bibliothèques de couvens supprimés, des donations privées, et des ouvrages modernes occasionnellement achetés, complètent la collection, qui est toujours ouverte au public.

La grande et ancienne église de Saint-François, autrefois si populaire, est encore belle quoique ruinée; elle a été l'une des premières églises supprimées à la révolution : c'est là que les Lambertenghi et les Ghisiliéri, les Mareschalchi et les Popoli, ces chefs factieux de tant de guerres féodales, rivalisaient de pieuse extravagance, et dépensaient des millions pour orner des autels, des châsses, et bâtir de magnifiques tombeaux. La décoration et l'achat d'une chapelle ou d'un oratoire dans ces vastes églises, était quelquefois le monument d'un crime, d'autres fois le témoignage d'une pieuse ostentation; et le prix qu'on y avait mis était toujours un fonds avancé sur le compte du salut. Les dîmes exorbitantes de l'Église anglicane remplacent ces riches donations; et malgré la différence des formes et des noms, le riche abbé de Saint-François de Bologne, n'était qu'un très-mince personnage comparé à ce

puissant prince ecclésiastique, l'évêque protestant de *Durham*, dont le revenu excède ceux de dix évêques de l'Italie moderne, et peut à peine être égalé par ceux des barons épiscopaux du moyen âge. Mais, comme le dit Machiavel : *Sono tanti simplici gli uomini, che colui che inganna, trova sempre chi si lasciera ingannare* (1). Les évêques protestans et leurs troupeaux ressemblent assez maintenant à ce qu'étaient les prêtres catholiques, et leurs ouailles, dans les temps passés. Si leur pouvoir temporel est moindre, cette circonstance n'est pas due aux concessions de l'Église réformée, mais à la fermeté, à l'indépendance d'esprit des peuples qui ont résisté à ses impulsions. Le couvent de Saint-François tombe en ruines; une partie de l'Église est convertie en hôtel des douanes; ainsi la maison de Dieu est littéralement devenue un repaire de larrons.

Mais quel que soit l'intérêt que ces restes des siècles passés inspirent aux étrangers curieux, une autre église de Bologne en inspire un beaucoup plus vif à ses jeunes et galans habitans : c'est la *chiesa de' servi*, où le dimanche les jeunes gens des deux sexes se rassemblent *per vedersi, amoregiarsi ed orare* (pour se voir, se donner de l'amour, et prier); du moins c'est ce qui nous a été dit en propres termes par un jeune avocat qui nous y a conduits. C'est à quoi les églises ont toujours principalement servi en Italie, et c'est ce qu'on voyait encore en Angleterre du temps des *Spectateurs* et des *Betzis thoughtless.*

(1) « Les hommes sont si simples, que celui qui veut tromper trouve toujours qui se laissera tromper. »



Tandis que dans Bologne (comme sur tout le continent, depuis Calais jusqu'à Naples) les moines, les religieuses, les prêtres, ces corps auxiliaires de la Sainte-Alliance, reprennent graduellement leurs anciennes stations, et tâchent vainement de raviver leur ancienne influence, les effigies des saints et des saintes se rallient aussi autour de l'étendard de la légitimité, et s'agitent dans leurs niches où elles étaient restées vingt ans dans un profond repos. Des yeux qui depuis long-temps avaient cessé de rouler, se tournent maintenant dans leur orbite, et des Magdeleines de marbre paraissent avoir conservé sous cette froide envelopppe quelque souvenir de leur existence. Le corps de sainte Catherine la séraphique, de Sienne, était un des plus précieux trésors des dames de *Santa-Catarina* de Bologne. Sainte-Catherine était restée paisible dans sa châsse jusqu'à la restauration; mais alors réclamant sa réinstallation parmi les *ultra*-duchesses de l'*album sanctorum*, et redemandant son tabouret dans le cercle des dames *miraculeuses*, elle a recommencé à opérer des prodiges dans les couvens. Les nones qui sont rentrées dans tous leurs priviléges et immunités, montrent encore leur patrone tutélaire, remuant les yeux à une certaine heure de la journée, quand il lui revient quelque chose de son ancien esprit; car en exceptant sainte Thérèse et sainte Lucie, les yeux de sainte Catherine étaient les plus brillans du calendrier. (1)

(1) Sainte Catherine de Sienne doit avoir été une des saintes les plus belles et les plus célèbres de son temps, à en juger par le nombre et la beauté de ses portraits, qui ont tous quelques traits de ressemblance entre eux, et qui

La *Piazza del Gigante* (Place du Géant), était le forum de Bologne dans le moyen âge : elle a été le théâtre de plusieurs scènes curieuses et de plus d'un grand événement politique. Des bâtimens très-anciens et d'un intérêt historique l'environnent. Ce sont : l'église de San-Petronio où les empereurs ont été couronnés par les papes, où le concile de Trente a tenu ses plus fameuses sessions en 1548; le *Palazzo publico*, résidence des légats du pape et du gonfalonier de la république, avec son escalier fait par Bramante, et ses statues du Michel-Ange inconnu (1); le *Palazzo del podestà*, autrefois le siége de l'autorité municipale, et de là nommé *Palazzo del vecchio commune;* enfin le *Torazzo*, grosse tour soutenue par des colonnes où le pape Jean XXIII a tenu un conclave dans le quinzième siècle, et où l'on conserve encore les archives de la cité. Les autres fabriques moins importantes, qui remplissent les intervalles entre ces monumens, avec leurs façades gothiques, leurs singuliers ornemens en briques et leurs balcons cintrés, ajoutent au caractère

probablement étaient traditionnels. On la représente ordinairement recevant du Christ l'anneau nuptial, quoique son mariage soit apocryphe, ou du moins métaphorique. Parmi les manuscrits de cette sainte qu'on dit qui se trouvaient à Sienne, et qui y sont peut-être encore, était une lettre à son divin époux avec cette adresse : *Al Jesu Christo mio sposo.* Cette lettre a été forgée, à ce qu'on imagine, par un moine, *fra Antonio Massini*, que l'inquisition retenait dans ses prisons pour avoir dit dans le confessional *Deus te absolvet*, au lieu de *ego absolvo.* Cette ingénieuse lettre de sainte Catherine lui sauva la vie, et obtint un crédit implicite chez les fidèles.

(1) Michael Angelo incognito. » Minganti, qui a fait la statue de bronze du pape Grégoire XIII sur les portes de ce palais, a été ainsi nommé par Augustin Carrache.

de cette belle et antique place, et contrastent avec la célèbre fontaine de Neptune, chef-d'œuvre de Jean de Bologne, qui en occupe le centre. Des groupes de petits marchands étalent sur le pavé des fruits, des poissons, des végétaux ; et leur costume, comme l'architecture des bâtimens, appartient à un autre siècle. Sous les portiques on voit des guirlandes de ces excellens saucissons qui sont le principal article du commerce bolonais, au milieu de magasins moins substantiels, où brillent les éventails pailletés, les peignes d'argent, les colliers de corail, tout le clinquant de toilette, aussi indispensable pour les paysannes bolonaises que pour les femmes de la même classe dans toute l'Italie. Chaque ville italienne a son *bottegone* ou grande boutique, qui est quelquefois appelée *bottega francese*, et dans ce cas, exclusivement remplie de fabrications françaises. Là, des lampes, des bas, des gants, des tables, du rouge, des chapeaux du Palais-Royal, des porcelaines de Sèvres, des ornemens de boudoirs, des ustensiles de ménage, sont achetés par les classes supérieures ; et l'Italie, qui dans les jours de sa liberté a donné des manufactures à l'Europe (1), et le commerce au monde, est maintenant réduite à se procurer chez ses derniers conquérans, les objets de luxe ou d'utilité : on doit même regarder comme un symptôme de régénéra-

(1) Bologne conserve encore ses manufactures de crêpes, si fameuses il y a un siècle. Nous avons été voir un de ces établissemens, qui se soutiennent avec peine ; on n'y faisait presque rien, et le maître disait tristement que le commerce d'Italie était perdu. Bologne était aussi célèbre pour ses manufactures de savon, de cartes, de papier et de confitures ; mais elle ne l'est plus maintenant.

tion, que la plupart de ces objets soient devenus des *besoins*.

La boutique française de Bologne, quoiqu'elle ne soit pas comparable à celle de la place du *Duomo* à Milan, est bien fournie et paraît le rendez-vous favori des élégantes de la ville. (1)

Le palais de l'institut des sciences et des arts de Bologne, est un vaste édifice dont l'enceinte renferme des objets très-curieux et d'une valeur inestimable. C'est là que se rassemble l'académie des sciences, et l'on y trouve un observatoire, un laboratoire de chimie, des cabinets d'histoire naturelle, d'antiques, de sculpture, etc., etc., etc.; mais sa bibliothèque et sa galerie de peintures sont les plus grands motifs d'attraction, même pour d'autres que des *connaisseurs* ou des amateurs de *lettres gothiques*. La visite que nous y avons faite a été accompagnée de circonstances qui leur étaient extrêmement avantageuses (2), et une partie de l'extrême intérêt que

(1) La toilette française est adoptée depuis près d'un siècle par les hautes classes à Bologne. Les femmes d'un rang inférieur continuent à porter le *zendale*, espèce de voile dont elles se drapent avec beaucoup de grâce. Leurs cheveux sont artistement tressés et rattachés avec des peignes ou des poinçons brillans. Le corail vrai ou faux est universellement porté, et toujours avec profusion. Le peuple est d'une agréable apparence, il a quelque chose de franc et de gai qui rappelle les paysans français.

(2) Le célèbre abbé Mezzofanti, bibliothécaire de l'institut, était avec nous. Comme nous lui parlions des *quarante langues* qu'il possède, il sourit à cette exagération, et nous dit que, quoiqu'il eût acquis la connaissance des traits principaux de quarante idiomes, il n'en était cependant pas *maître;* et qu'il avait négligé tous ceux qui n'offraient pas des ouvrages dignes d'être lus. Son maître de grec, qui était Espagnol, lui avait appris l'espagnol; il avait

leur vue a excité en nous, tenait à des associations plus aimables que celles qui sont ordinairement éveillées par les bibliothèques et les galeries de tableaux.

La bibliothèque de l'institut, qui occupe une suite de pièces spacieuses, mais tristes, est célèbre par la quantité de manuscrits originaux qu'elle contient. Là, se trouvent quatre cents volumes manuscrits d'Aldrovandus, et d'autres du pape Benoît XIV, qui contribue de vingt mille volumes, pour sa part, dans cette collection. Là, on nous montra de plus le *Livre d'Esdras*, tracé par la main sacrée de l'auteur, et long-temps enterré sous l'autel de saint Pétronius avec la tête de saint Dominique. On dit que ce précieux manuscrit a été présenté par quelques *Juifs* au grand-inquisiteur de Bologne, en 1100. Il a été probablement offert pour racheter la vie ou les biens des donataires, menacés par le zèle ou la rapacité de l'Église. Ce saint livre est écrit sur une longue pièce de parchemin, et pourrait être lu de la cour.

commencé à s'instruire dans l'allemand, le polonais, le bohémien et le hongrois, pendant l'occupation de Bologne par l'Autriche; le français, pendant que cette nation dominait en Italie, et l'anglais, par la lecture et la conversation des voyageurs anglais. Avec toute cette superfluité de langages, l'abbé ne parle que bolonais dans sa famille. Il nous parla toujours anglais, et presque sans accent, quoiqu'il ne soit jamais (à ce que je crois) sorti de Bologne. Son tour de phrase et le choix de ses mots étaient ceux du *Spectateur*, et probablement ce sont les auteurs de cette époque qui lui sont le plus familiers. L'abbé Mezzofanti était professeur de grec et de langues orientales sous les Français; quand Bonaparte supprima la chaire de grec, il fut mis à la retraite. Les Autrichiens lui rendirent son professorat, les Français le lui ôtèrent encore, et il y a été rétabli par le pape.

Sur une des antiques tables de la bibliothèque, on livra à notre examen le premier livre imprimé en Italie, un *Suétone*. A côté de cet ouvrage nous vîmes le dernier numéro du *quarterly Review*. Quel intervalle ! que de siècles de persécution se sont écoulés ! que de restrictions imposées sur l'esprit humain! combien de sacrifices atroces à des dogmes maintenant oubliés! que d'efforts impuissans contre les progrès des lumières et de la vérité ! quels combats pour neutraliser les arts les plus avantageux aux hommes, les découvertes les plus utiles, pendant ce laps de temps qui sépare l'impression de ces deux volumes, que le hasard rassemblait devant nous !

L'antichambre de la bibliothèque a un intérêt particulier : on y voit des portraits de savans, parmi lesquels (chose étrange) les dames tiennent une place distinguée. Cependant, à l'exception de madame Dacier, toutes ces muses sont italiennes. A la tête paraît *Isotta da Rimini*, maîtresse du fameux *Pandolfo Malatesta ;* et *Malatesta* fut un nom de mauvais augure pour le *Phaon* de cette *Sapho* du moyen âge, qui, dans son portrait, paraît une *Sapho d'un moyen âge.*

Le seigneur de Rimini était un vaillant chef militaire, probablement très-peu en état de juger des compositions de sa docte maîtresse, qui attira plusieurs poètes à sa cour, pour jouir de sa protection et chanter sa beauté, son esprit et ses vertus. Un recueil de leurs éloges a été imprimé à Paris en 1549, sous le titre d'*Isottæus*. Si l'on juge de la véracité de ces panégyriques d'après l'évidence que donne son portrait contre les louanges qu'ils prodiguent à ses charmes, et sur les témoignages que l'histoire a

consignés contre sa vertu, le monde n'a pas beaucoup perdu par l'oubli où gisent maintenant ces ouvrages qui ont fait les délices de la coterie de Rimini.

Le pendant de ce portrait est celui d'une autre Isotta (1), célèbre par ses boutades contre Adam, contenues dans une thèse où elle soutenait que la première faute avait été commise par lui et non par sa femme, qui avait été séduite et non séductrice. Sa proposition devint un brandon de discorde entre les savans et les orthodoxes des deux sexes ; et renforcées par son exemple (car pour montrer le mépris qu'elle avait pour le sexe dont Adam a été le prototype, elle ne s'est point mariée), ses doctrines firent beaucoup de prosélytes. On pourrait encore disputer à leur sujet dans les académies de Rome, si Adam n'appartenait pas plutôt au genre romantique qu'au genre classique. Les deux Isottes (comme on les appelle) et madame Dacier forment un groupe qu'on ne prendra jamais pour celui des Grâces. Ce sont des exemples vraiment effrayans, et bien propres à convaincre que les eaux de l'Hippocrène ne sont pas les cosmétiques les plus efficaces.

L'Italie a produit plus de femmes savantes que toutes les autres parties de l'Europe ; et si l'érudition de celles qui florissaient dans le moyen âge ne prouve pas une grande originalité d'esprit, elles est du moins une preuve des soins que les citoyens des républiques italiennes avaient pris pour leur éducation. Il

(1) Elle était fille de *Leonardo Nogarola* de Vérone. Sa these et quelques élégies latines ont été publiées un siècle après sa mort, à Venise en 1563.

est notoire que Pétrarque et Boccace, l'un fils d'un légiste, et l'autre d'un marchand, étaient élevés comme les enfans des plus grands seigneurs le sont maintenant en Angleterre; et les filles de simples particuliers ont attiré par leurs talens et leurs connaissances, l'attention d'hommes tels que Politien (1).

Mais Bologne est de toutes les républiques italiennes celle qui a conservé le plus long-temps des femmes savantes, et montré le plus de respect pour les facultés intellectuelles féminines. Les chaires de l'université ont été jusqu'à nos jours occupées de temps à autre par des professeurs femelles. A Madelena Bonsignori, et Bettizia Gozzani, qui portèrent la robe et le bonnet doctoral dans le moyen âge, succédèrent les aimables docteurs Laura Bassi, professeur de médecine, et plus récemment, Madona Manzolina, lecteur d'anatomie. La signora Clotilda Tambroni a été jusqu'à sa mort professeur adjoint de la chaire de grec, avec l'abbé Mezzofanti : on avait perdu depuis peu cette dame quand nous ar-

(1) Politien, qui éprouva que le savoir ne défendait pas de l'amour, a été pris deux fois, et deux fois dans les lacs d'un bel esprit femelle. Alessandra Scala fut pour un temps sa *lady Mary Worthley;* et il inséra ses vers grecs dans ses propres ouvrages. Elle était fille de l'historien Scala, et femme du poète Marullo, dont le sort est plus connu comme mari que comme poète. La muse qu'il choisit ensuite fut Cassandra Fedele, jeune fille vénitienne qui paraît, d'après la description qu'il a faite de sa personne dans une épître qu'il lui adressait (*Epist.* 1, *iii*, *p.* 17), avoir été trop jolie pour une pédante, et qui pouvait bien être simplement une femme de génie; car il parle des grâces enjouées et naïves de son style. Elle était, de plus, improvisatrice, et possédait un genre de talent qui pouvait convenir à une belle et aimable personne.

rivâmes à Bologne; et il était vraiment intéressant d'entendre l'éloge que son docte collègue faisait, et des bonnes qualités de son cœur, et du savoir qui l'avait rendue digne d'être assimilée à lui dans les grandeurs collégiales, sans qu'il lui échappât un seul mot de sarcasme contre cette érudition qui nuit plus à la réputation d'une femme, en Angleterre, que le manque de vertu.

Le savoir profond, produit par un travail constant, n'est pas souvent uni à ce don merveilleux et mystérieux de la nature qu'on appelle *génie*. Quoique Byron puisse parler grec, et Moore l'écrire, il est douteux que l'un ou l'autre de ces êtres supérieurs fût bien qualifié pour remplir une chaire de professeur à Bologne. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que l'Arioste et Shakespaere auraient fait de pauvres docteurs de Sorbonne. Mais si le génie chez les hommes s'éloigne des associations d'une érudition pédantesque, dans les femmes dont le talent n'est qu'un autre nom donné à une sensibilité bien développée, et qui n'apprennent que ce qu'elles sentent, dans les femmes, le génie et le savoir abstrait n'ont jamais été réunis. On se plait à penser que ces ouvrages qui étendent la sphère de l'imagination, qui ouvrent de nouvelles sources de sympathie humaine, pour corriger l'égoïsme et pour augmenter les jouissances intellectuelles, coulent de la plume d'une femme sans exiger le sacrifice de son temps et de son attention, dont elle doit la plus grande partie aux devoirs doux et sacrés d'épouse et de mère.

Cette bibliothèque doit sa fondation, ainsi que tout le reste de l'établissement, à un jeune et savant

noble bolonais, Eustacio Manfredi. Un de ses principaux patrons a été le comte Marsigli, qui avec l'assistance du sénat, a placé cette collection, en 1714, dans le bâtiment qu'elle occupe actuellement, qui avait été le palais des Cellesi, et qui est encore décoré des belles fresques de Pellegrino Tibaldi, surnommé *Michael Angelo reformato*. (1)

La galerie de l'institut est une des plus petites, mais une des meilleures et des mieux arrangées qui se voient en Italie. Quoique Bologne ait vu naître les Carrache, le Guide, le Dominiquin, l'Albane, et qu'elle ait été le siége des deux plus fameuses écoles anciennes et modernes, celle de Lombardie et la Clémentine, quoique l'air même de cette ville semble avoir été si favorable à l'art, elle n'avait cependant aucune galerie publique pour y conserver ses chefs-d'œuvre. Quand Annibal Carrache avait travaillé pour le grand-inquisiteur, dans le couvent de Saint-Dominique, ou le Guide pour les moines de la Certosa, ils voyaient leurs brillantes compositions destinées à se moisir sur les murs d'une église ou d'un cloître humides, ou placées hors de la vue, dans l'obscurité d'une chapelle votive, éclairée par la douteuse et *religieuse lumière* des étroites fenêtres gothiques. Il existait une petite collection d'ouvrages des anciens maîtres, donnée à l'institut par le signor Zambeccari; mais le premier essai pour former une galerie nationale, a été fait sous les

(1) La postérité annulle continuellement les décisions des critiques contemporains. Tibaldi, quoique protégé par les souverains, employé comme ambassadeur, et anobli par un marquisat, serait maintenant oublié, sans ses imitations de Michel Ange, dont on prétendait qu'il *réformait* le style.

Français, qui ont, il est vrai, emporté beaucoup de pièces principales, mais qui ont laissé et restauré quantité de bons tableaux tirés des églises et des couvens. Depuis la restauration, les dépouilles du conquérant sont revenues, et, jointes à ce qui était resté, elles forment actuellement un musée, qui, à proportion de son étendue (1), contient moins de choses médiocres, et plus de morceaux précieux, qu'aucune autre collection d'Italie.

L'antichambre de la galerie représente littéralement le vestibule des arts, et leur progrès et leur histoire y sont retracés à l'œil et à l'imagination, dans une série chronologique, depuis les formes mesquines, les attitudes roides, les tristes visages

(1) Le goût des arts, nécessaire pour la conservation des chefs-d'œuvre, ne date, en France, que de l'époque de la révolution. Horace Walpole, dans le compte qu'il rend de Paris en 1771, quoiqu'il ait vu tout *en beau*, fait les observations suivantes. « J'ai vu avec chagrin le mauvais état des palais et des tableaux : j'étais hier au *Louvre;* la belle galerie de Lebrun, où sont les batailles d'Alexandre, et où ce peintre a dessiné le plafond et même les volets, les verroux et les serrures, est dans une condition pire que celle de la vieille galerie de Sommerset-House : *il pleut sur les tableaux*, quoiqu'il y ait tel volet couvert de pièces plus remarquables que celles de Lebrun. Des monceaux d'ouvrages de Raphaël et de tous les grands maîtres sont empilés et négligés à Versailles. Le soin qu'on en prend chez les particuliers n'est pas moins destructeur : les tableaux du duc d'Orléans et ceux du prince de Monaco ont été nettoyés et couverts d'un vernis si épais, qu'on peut s'y mirer comme dans une glace. Plusieurs qui étaient peints sur bois ont été transportés sur toile *morceau par morceau*, et les raccords remplis par de la couleur. » Il disait de la belle suite de tableaux de Lesueur (la vie de saint Bruno dans la chartreuse de Paris) : « Ces pauvres gens (les moines) ne connaissent pas les trésors inestimables qu'ils possèdent; mais ils *périssent*, et on les contemple comme un beau soleil couchant. »



des Cimabüé, des Giotto et des Masaccio, jusqu'à la beauté parfaite et animée, les superbes contours des Raphaël, des Carrache et des Dominiquin.

Même les cadres de ces tableaux sont des objets curieux, non-seulement parce qu'ils sont contemporains des peintures, mais comme ayant été dessinés, sculptés et dorés par les artistes eux-mêmes. L'énergie et l'esprit ingénieux de ces temps si bien nommés *generosâ mente feroci*, se prêtaient à tout. Ces cadres, qui ont le caractère de l'architecture gothique, et qui divisent la peinture en compartimens, s'appellent *cancelli*; ils sont exécutés avec un travail laborieux, et ressemblent à des châsses. Quelques-uns sont des frères Vivarini, qui furent employés en 1451 par les riches moines de la Certosa, près de Bologne, à peindre des tableaux qu'ils exécutèrent avec tant d'exactitude et de minutie, qu'on pouvait distinguer chaque cheveu.

Cette liberté si constamment refusée à la presse italienne, paraît avoir toujours été conservée au pinceau italien; et les artistes de ce pays ont longtemps continué à peindre des *satires* que les auteurs n'auraient pas osé écrire. Des exemples assez remarquables de ce fait se trouvent dans les plus anciens tableaux; on voit dans l'antichambre de la galerie de l'institut une représentation de l'enfer, du Dante, où le pape alors régnant est placé en grande évidence, et où la vindicte du poète est parfaitement rendue par le peintre, qui sympathisait avec lui dans ce sentiment, et qui était, je pense, le *Giotto*, son ami. Près de cette curieuse production est le fameux saint Paul du même peintre, qui a conservé toute la vivacité de ses couleurs, quoiqu'il

ait été peint à la fin du treizième siècle, ou au commencement du quatorzième. La *sécheresse* (1) accoutumée de son style, semble, dans la tête de ce saint favori, faire place à quelques traits d'inspiration ; il a donné à la figure de cet apôtre l'expression la plus noble et la plus contraire à sa description historique.

Il y a de plus, dans cette pièce, quelques belles têtes de Francesco Francia, et un groupe de saints très-curieux, par le vieux Perugin, maître de Raphaël, parmi lesquels l'archange Michel est remarquable par son armure complète, et ses ailes qui sortent de sa cotte de mailles. Le jugement faux, le mauvais goût, l'ignorance profonde des premiers peintres d'Italie, prouvent la force de ce génie qui a triomphé de tant d'obstacles, et qui fixe encore les regards de la postérité, malgré ses fautes; tandis que la médiocrité, cultivée et polie, exempte de taches et de beautés, est condamnée à l'oubli ou à l'indifférence. (2)

(1) En langage de connaisseur, *la maniera secca.*

(2) Les maîtres italiens ne doivent cependant pas être accusés de tous les traits de mauvais goût qui déparent leurs compositions, ni des anachronismes qui s'y trouvent. Les Mécènes qui demandaient les tableaux, non-seulement indiquaient le sujet, mais exigeaient absolument que quelque martyr ou saint tutélaire y fût introduit; et très-souvent ils tâchaient de faire placer leur portrait ou ceux de leur femme et de leurs amis, dans un coin du tableau. Ainsi Jean-Galéas Visconti est représenté dans un beau tableau de la Chartreuse de Pavie, en quatrième avec la Trinité ; et le pape Jules II voulait toujours mettre son visage sous la gloire de tous les saints que dessinait Raphaël. Si dans la *Sainte Cécile* de ce grand peintre une dame romaine est associée avec saint Pierre et saint Jean, il est probable que les chanoines de *San-Giovanni in monte* ont dû fournir les figures accessoires pour tirer le meilleur parti possible de leur marché.

Quarante des meilleurs tableaux de Bologne ont été emportés en France. A la restauration, tous ceux qui étaient exposés dans la galerie du Louvre, à la curiosité publique et à l'étude, retournèrent où ils avaient été pris; mais d'autres de très-grande valeur, qui décoraient les appartemens des Tuileries, que le roi de France habite actuellement, n'ont pas été rendus, parce que les alliés n'ont pas jugé convenable de toucher à aucune chose de *l'intérieur du palais du roi*. Les Bolonais citent cette anecdote avec beaucoup de regrets et de dépit.

Les principales richesses de la galerie sont les pièces les plus remarquables de l'école des Carrache, et la *Sainte Cécile* de Raphaël, qui a formé, dit-on, cette école, ayant été l'étude continuelle des Carrache, et l'objet de leur constante admiration, comme elle fut la cause de la mort de Francia (1), ce miracle de l'art, qui a produit de si merveilleux effets dans ce temps si favorable à toute espèce d'enthousiasme, est resté pendant des siècles dans la chapelle votive des *Bentivogli* de l'ancien couvent de Saint-Jean-du-Mont; et il fut tiré, avec plusieurs autres morceaux d'une valeur presque égale, de l'humidité destructive à laquelle ils étaient exposés, quand l'église a été confisquée. Parmi ces tableaux était le précieux *Rosaire* du Dominiquin.

On a écrit des volumes sur la *Sainte Cécile* de Raphaël. Elle a presque épuisé la pédanterie et l'affectation de Winckelman, qui appartenait si bien au siècle de médiocrité à qui il dictait des lois; et toute

(1) Fra Francesco Francia, comme le rapportent les biographes des peintres, mourut de jalousie après avoir vu la *Sainte Cécile;* mais cette légende est maintenant douteuse et même rejetée.

la critique dogmatique de Cochin a été déployée à son sujet. Heureux ceux qui n'ont jamais lu ni l'un ni l'autre, et qui, sans être préparés ou prévenus, sans *connaissances techniques*, ignorant presque l'existence d'un tel ouvrage, arrivent accidentellement devant lui, et n'y voient que ce qui a été créé par le peintre, la nature humaine si noblement représentée, ces formes, ces visages qui font naître les plus délicieuses sympathies !

Le Rosaire du Dominiquin est un tableau dont la composition est double. La partie supérieure contient le mystère du Rosaire inventé par saint Dominique ; et l'inférieure est une vieille histoire du martyrologe. Dans un des coins on voit un scélérat d'aspect féroce, mais de formes superbes, plongeant un poignard dans le cœur d'une jeune sainte. Deux autres victimes, aussi jeunes et aussi charmantes, sont foulées sous les pieds d'un coursier furieux, monté par un conducteur plus furieux encore. Un peu plus loin un pape est à genoux, et prie. Au-dessus de tout paraît Notre-Dame du Rosaire et son divin fils, tous deux jetant des fleurs sur la tête de ce patron du *sang* et des *roses*, saint Dominique, qu'on voit près d'eux dans toute sa sublime atrocité. On nous a dit que la morale ecclésiastique de cette peinture, était que le martyr et l'assassin pouvaient également gagner le ciel en répétant dûment le Rosaire, et par l'intercession de saint Dominique. La politique de l'Église était alors et sera toujours (toutes les fois qu'on en fera un instrument politique) de renforcer l'idée de sa puissance par tous les moyens possibles, et de substituer les formes et les rites aux vertus dont l'exercice ne demande pas l'intervention des prêtres.

Le *Massacre des innocens* (histoire horrible en elle-même) est un sujet qui a fréquemment occupé le pinceau épique de ces grands maîtres italiens, qui peuvent être considérés comme les successeurs légitimes du Dante ; car en adoptant le pinceau, le génie de la nation avait pris une autre direction sans changer de nature. Le beau tableau qui porte ce nom dans la galerie bolonaise, est du Guide, et il appartenait au couvent de Saint-Dominique, dont les moines l'avaient commandé pour une chapelle particulière. On trouve dans cette sublime composition tant d'objets de terreur et d'attendrissement, qu'on est forcé de la quitter et d'y revenir plus d'une fois. L'agonie maternelle y est trop fidèlement représentée pour être long-temps contemplée. Sur le visage renversé d'une des mères, un rayon d'espoir se montre à travers le désespoir : elle s'échappait avec son enfant, quand un soldat l'arrête par ses longs et beaux cheveux, et l'entraîne en arrière avec une violence qui semble presque faire sortir de leur orbite ses yeux hagards et sanglans. Le soldat qui l'arrête dans sa fuite remplit les ordres qu'il a reçus, et plonge son épée dans le cœur de l'enfant! Mais la jeune et belle femme, dont le premier né est étendu mort à ses pieds, baigné dans son sang innocent, est la principale figure : sa coupe d'amertume est pleine jusqu'aux bords ; son bel œil fixe a l'expression de la douleur la plus violente, de celle qui s'approche de la folie. Ce n'est pas *Rachel pleurant ses enfans*, car la tristesse qui pleure est adoucie !

Cette collection possède six autres grands tableaux du Guide, et son portrait par Simon de Pesaro ; belle tête qui annonce tout le génie qu'il a déployé

dans ses ouvrages, quoiqu'elle ait été prise dans un âge avancé. Quelle race ces états libres d'Italie avaient laissée après eux ! quels nobles traits, quelles formes majestueuses ! On voit encore de belles têtes en Italie, mais rien de comparable à celle-là, rien de comparable à celle (1) qu'on aperçoit dans un coin du tableau de *la Madonna d'Innocenza da Imola*, que nous vîmes dans la même collection ; rien qui ressemble aux deux Légistes bolonais, par Raphaël, à Rome (2) ; au portrait de Raphaël lui-même ! ou de son ami Bindo Altoviti, par Cellini. L'énergie bien développée, les passions excitées, les vues ennoblies par leur objet, et l'imagination échauffée et exercée ; telles sont les véritables sources de la beauté ; sources trop promptement taries sous l'influence du pouvoir illimité. Un siècle de despotisme pur fait dégénérer la plus belle race ; la paresse et le luxe éteignent la physionomie dans les classes élevées, et l'ignorance réduit les traits du peuple à l'expression générale d'une animalité sans idées.

Les autres grands tableaux de cette intéressante galerie sont d'Annibal et Louis Carrache. Il y en a aussi deux d'Augustin Carrache, nombre qui paraît bien petit en considérant que Bologne était sa ville natale. (3)

(1) On suppose que c'est le portrait de la personne qui avait commandé le tableau,

(2) Baldo et Bartolo. Le tableau auquel on fait allusion est dans le palais Doria.

(3) Nous avons souvent rencontré dans la galerie une jeune artiste très-intéressante, la *signora Carlotta Gargalli*, l'*Elisabetta Sirani* du temps. Elle était occupée à copier la *Sainte Cécile*. Parmi les ateliers les plus dignes d'attention que nous avons visités à Bologne, est celui du signor *Ro-*

La *Certosa* et son singulier cimetière, à peu de distance de la ville, sont des objets extrêmement curieux. Dans tous les lieux où s'établissaient ces moines carthusiens qui avaient fait abnégation d'eux-mêmes, ils menaient l'abondance et la magnificence à leur suite; et les arts les plus somptueux accompagnaient toujours les disciples de saint Bruno, qui fonda son ordre rigide au milieu des rochers solitaires, et mourut dans les sauvages déserts de la Calabre.

La *Certosa* ou Chartreuse de Bologne rivalise presque l'abbaye des Carthusiens de Pavie. Ses vastes cloîtres présentent un labyrinthe obscur et humide. Quoique supprimé et dépouillé à la révolution de la plupart de ses beaux tableaux, ce monastère inspire encore beaucoup d'intérêt, comme ayant été le dépositaire de tous les monumens, reliques, statues, etc., etc., déplacés ou renversés pendant la première fermentation tumultueuse de cette époque de bouleversement : on le visite encore comme un cabinet d'antiquités ecclésiastiques. Plusieurs pièces du magasin de l'église, qui y sont conservées, quoique tout-à-fait théâtrales dans leur conception, sont des plus effrayantes par leur exécution. La tombe de notre Sauveur, qui paraît taillée dans la pierre, contient une figure épouvantable, plus grande que nature, et drapée dans un linceul véritable, et teint de sang. Dans un des cloîtres, une Madone noire et gigantesque s'offre tout à coup avec des yeux de verre et un visage qui pourrait glacer la dévotion même

saspini, l'un des premiers graveurs d'Italie. Il travaillait à un ouvrage d'une grande valeur, la galerie de l'institut, formant une suite de gravures. Plusieurs numéros sont déjà parvenus jusqu'en Angleterre.

d'un *religieux* des îles Sandwich. Le cimetière renferme une série de beaux monumens anciens et modernes; mais les inscriptions rappellent trop le cimetière du père La Chaise à Paris, cet *epitome* de tout ce qu'il y a de plus factice en fait de sentiment, et de tout ce qu'on peut trouver de plus faux en point de goût; où les pleureurs de la rue Saint-Denis vont répandre des larmes périodiques; où le sentimental de la place Vendôme, marchande avec le gardien sépulcral, pour faire jeter des fleurs sur la tombe de ses amis, dont la perte est déplorée en épigrammes (1), et les vertus rappelées en énigmes.

Les palais de Bologne sont nombreux et remarquablement conservés, malgré leur ancienneté. Ils ont un air habité; plusieurs sont élégans, frais et commodes. La résidenee de la famille Hercolani est de ce nombre; les salons, l'arrangement général, le style des décorations, tout y est parisien. Mais celui de ces édifices dont Bologne était le plus fière, était le *palazzo Sampieri*, dont les murs et les plafonds avaient été peints par les immortels Carrache et leurs élèves, et dont la superbe galerie de tableaux (la plus belle collection particulière de la Haute-Italie) a formé la base de la galerie de la *Brera* à Milan. Les habitudes somptueuses, les dépenses royales des ancêtres immédiats du marquis

(1) Sur le monument érigé à M. S*** par sa veuve, on lit l'inscription suivante :

Il attend son amie.

Un mauvais plaisant avait ajouté au crayon, *qu'il attende;* et il avait signé les initiales du nom de madame S***, pour qu'il ne restât aucun doute sur sa pensée.

actuel, l'ont obligé (1) de céder pendant sa minorité aux instances de ses tuteurs, et de disposer de sa précieuse collection.

Les palais Fantuzzi, Ranuzzi, Zambacari, Lambertini, et plusieurs autres, ont leurs distinctions particulières; les uns se font remarquer par leurs belles façades, les autres par de beaux escaliers, et tous par leurs collections de tableaux, contenant des originaux et des copies de tous les grands maîtres, surtout de ceux de l'école bolonaise. Si quelques-uns de ces vénérables édifices offrent l'aspect ordinaire de négligence et de tristesse des palais italiens, aucuns ne méritent ce qui leur a été injustement imputé par Lalande, d'être quatre murailles couvertes d'une infinité de tableaux.

Les *villas* éparses dans les gorges des Apennins, ou à travers la riche plaine qui a donné à la capitale le surnom de *Grassa,* sont les habitations favorites des Bolonais; et le séjour prolongé qu'ils y font ressemble plus à la vie de campagne des gentilshommes anglais, que les échantillons de jouissances champêtres qu'on a coutume de prendre en courant en Italie. C'est pour cela que l'on avait dit que nous choisissions un moment défavorable pour visiter Bologne. Cependant nous avons plutôt reconnu ce fait, que nous ne l'avons senti ; car sous

(1) Nous devons marquer notre gratitude pour les intentions hospitalières du marquis Sampieri en notre faveur, lors de notre seconde visite à Bologne, et regretter que les circonstances nous aient empêchés d'en profiter. Pendant notre résidence en cette ville, le marquis et la marquise jouissaient en Angleterre de la distinction qui était due à leur rang, au milieu des cercles les plus nobles et les plus fastidieux.

le rapport de la société, il ne nous a manqué que le pouvoir d'exprimer combien nous étions sensibles aux bontés qui nous étaient prodiguées, et l'estime sincère que nous inspiraient le mérite et les talens du cercle dans lequel nous avons été reçus avec tant d'hospitalité, et retenus d'une manière si flatteuse. (1)

La révolution, quand elle devint européenne, trouva Bologne plus mûre pour les changemens, mieux préparée aux améliorations, que tous les autres états d'Italie. Quoique son indépendance fût perdue, et que l'ancienne république se fût tout-a-fait fondue dans les domaines généraux du pape, une ombre de sa liberté passée était conservée dans les formes, et plus encore peut-être dans les habitudes du peuple. Comme son minéral indigène (2),

(1) Je cite comme une preuve de la fausseté de ces imputations d'*inhospitalité* jetées sur les Italiens, que malgré la briéveté de notre séjour à Bologne, nous fûmes invités à plusieurs dîners magnifiques, et que les cercles de la comtesse Anna Sampieri (Popoli), du signor Degli Antonj, de la signora Martinetti, et autres, nous étaient constamment ouverts : nous avons eu, de plus, toutes les facilités possibles de voir ce qui méritait notre attention; et on ne nous a pas laissés une seule fois aux soins et aux explications routinières d'un *valet de place.* Un célèbre pèlerin français moderne est allé *à Jérusalem pour chercher des sensations agréables :* je pourrais dire, d'après ma propre expérience, qu'il n'est pas nécessaire d'aller plus loin que Bologne pour remplir cet objet. Cependant les Anglais qui voyagent comme ils *mangent*, d'après *la carte*, traversent simplement Bologne, pour se rendre dans les grandes cités.

(2) La pierre de Bologne (baryte sulfatée radiée) est un minéral qui se trouve sur le mont *Paterno*, à trois milles de Bologne. Elle a la propriété de rester long-temps lumineuse dans l'obscurité, quand elle a été chauffée fortement ou exposée aux rayons du soleil. On ignore encore la véritable cause de ce phénomène.

Bologne continua à émettre la lumière qu'elle avait reçue, long-temps après que les sources dont elle l'avait tirée eurent été taries; et l'éclat de son existence libre et primitive rendait plus visibles les ténèbres de sa sujétion moderne. Étant toujours le foyer de toute la science et de toute la philosophie dont on permettait le développement en Italie, elle supportait impatiemment les obstacles que sa connexion avec Rome, et la fatale inquisition, apportaient aux progrès des connaissances. C'est pour cela que, malgré plusieurs choses faites pour blesser l'orgueil national dans l'invasion française, le résultat général en parut conforme aux désirs du peuple, et leurs sentimens envers le conquérant prouvent la vérité de ce fait.

Le gouvernement de Bologne, sous les papes, était limité par des lois constitutionnelles, dont le maintien était la condition que cette république avait stipulée pour sa soumission à l'autorité papale.

Les juges étaient nommés par le souverain, mais les causes civiles étaient jugées d'après un code local, nommé *Statuto di Bologna*. Les impôts étaient décrétés par le sénat, avec le consentement du pape. Ce sénat était composé de quarante nobles, choisis originairement par la cour de Rome parmi les plus anciennes familles patriciennes de la province. Les charges de sénateurs étaient héréditaires dans ces familles; mais assujetties à chaque succession à l'approbation du Saint-Père. Le sénat avait un ambassadeur à Rome, agissant comme ministre d'un état indépendant.

Les décrets du sénat étaient exécutés par le *gonfaloniere*, qui en était président. Ce magistrat était



assisté d'un conseil privé composé de sept nobles et d'un jurisconsulte. Tout ce qui concernait l'économie intérieure et les intérêts domestiques de la province était du ressort de ce corps, et.il avait la disposition des revenus publics et du paiement des fonctionnaires.

Il y avait un autre corps constitué, nommé *Magistrato della plebe*, composé de citoyens, propriétaires, marchands ou artistes, d'un noble et d'un jurisconsulte, et présidé par un sénateur. La police des grains, des approvisionnemens et de salubrité, était exercée par ce tribunal, dont les décisions étaient soumises à la sanction du gonfalonier et du légat.

Ces deux magistrats suprêmes logeaient dans le palais, et tous deux étaient gardés par la milice du pays, et une partie de la garde suisse. La ville avait le privilége de frapper sa monnaie, sur laquelle le *motto* municipal de *libertas* était toujours gravé.

Les revenus publics, sous ce système, consistaient en impôts sur les articles de première nécessité, en monopole sur le sel et le tabac, et en propriétés territoriales. Le revenu tiré des douanes était spécialement assigné aux dépenses d'un canal, et aux établissemens d'éducation publique; et il était administré par un certain nombre de docteurs en droit et en médecine, portant le nom de *Congregazione di Gabella*. De même, les ouvrages publics destinés à régler le cours des rivières, et conduire l'immense quantité d'eau qui se précipite vers la mer à la fonte des neiges, n'étaient pas sous la direction du sénat. Cette opération à Bologne, et dans les deux autres provinces de Ferrare et de la Romagne, était sous l'inspection d'un *delegato* nommé par le souverain.

Une taxe *ad hoc* imposée sur les terres intéressées à ces travaux, payait les dépenses accidentelles, et l'intérêt d'environ dix millions de francs qu'on avait précédemment emprunté pour ces objets.

Le 19 juin 1796, la ville et la province furent occupées par les troupes françaises. Le gouvernement papal cessa à dater de ce jour; le général de l'armée française mit le sénat à la tête des affaires, en y ajoutant trente citoyens pour en faire un corps plus populaire. Le système financier n'éprouva cependant aucun changement, mais on fut forcé de lever des contributions, et de faire des demandes très-onéreuses pour les frais de la campagne; telles que l'emprunt de quatre millions de francs, de plus la saisie du trésor public, et d'autres propriétés nationales montant encore à un million et demi; et la perte particulière de deux millons et demi en propriétés engagées par des individus au *Mont-de-piété* de la ville, qui avaient été prises par l'armée française.

Le 2 juin 1797, ce gouvernement fut supprimé, et l'on en établit un autre sous le titre de *République cispadane*, comprenant Bologne et toutes les autres provinces occupées par les Français sur la rive droite du Pô. Sous ce régime, la province bolonaise reçut le nom de *dipartimento del Reno*, et Bologne fut le siége du gouvernement.

Le 29 juillet de la même année, le territoire de cette république fut aggrégé à celui de la république cisalpine, dont le gouvernement siégeait à Milan; et Bologne devint alors un simple chef-lieu de département, dont l'administration se composait de sept individus. Les finances et l'administration de la justice étaient assimilées à celles de la capitale. En



septembre 1797, on établit pour la première fois des impositions directes sur les terres et les bâtimens, qui ont été continuées avec plus ou moins de sévérité jusqu'au temps actuel. Au mois de décembre, on commença la vente des biens devenus nationaux par la suppression des corporations ecclésiastiques et laïques.

Le 30 juin 1799, Bologne fut occupée par l'armée austro-russe, et la province resta sous la puissance de la maison d'Autriche environ un an. Une régence, composée de six nobles et d'un jurisconsulte, conduisit les affaires publiques sous la direction d'un commissaire impérial, et subordonnée au conseil aulique et au premier ministre de l'empereur. Les finances éprouvèrent quelques légers changemens qui tendaient à se rapprocher de l'ancien système. La vente des biens nationaux fut suspendue. Les impôts furent un peu diminués; mais moins qu'ils n'auraient pu l'être s'il n'était pas survenu une disette de blé, à laquelle on remédia par des importations de l'étranger faites aux dépens du trésor public. L'entretien de l'armée autrichienne formait aussi un *item* considérable dans le budjet de cette époque.

Le 20 juin 1800, les Français rentrèrent à Bologne, qui fut encore réunie à la république cisalpine. Le gouvernement précédent fut restauré, avec l'addition d'un commissaire envoyé de la capitale dans chaque département par l'ordre du pouvoir exécutif. La vente des biens nationaux recommença; mais les impositions extraordinaires ne furent ni aussi fréquentes, ni aussi lourdes qu'elles l'avaient été jusqu'alors. A l'élection de Bonaparte comme premier consul de la république italienne, Bologne

suivit le sort de la ci-devant république cisalpine. L'administration départementale ne changea point; on créa seulement un conseil additionnel pour les besoins locaux et pour lever une taxe attribuée aux dépenses qu'ils pourraient exiger. Les délibérations de ce corps étaient soumises à l'approbation du préfet. Par ce changement de gouvernement, la dette de la province (qui était de trente-deux millions) devint nationale.

Le 8 juin 1805, Napoléon étant déclaré roi d'Italie, les administrations et conseils de département cessèrent, et les arrangemens fiscaux du Bolonais furent confondus avec ceux du royaume en général. L'arrivée de Napoléon à Bologne fut suivie de quelques actes de munificence royale. La dette contractée par les commissaires pour la sûreté du cours des rivières, fut ajoutée à la dette nationale. On ordonna en même temps que les travaux, pour former un nouveau canal par où le Reno irait se décharger dans le Pô, seraient terminés, et que les dépenses en seraient prises sur le trésor public. Un jardin et une promenade furent commencés, et des fonds assignés pour leur continuation et leur entretien; et il fut accordé de plus une somme de cent cinquante mille francs pour l'agrandissement du Musée et d'autres établissemens de l'université. L'économie intérieure de ce département sous ce régime fut semblable à celle des autres départemens de l'empire.

Le 18 janvier 1814, l'armée austro-napolitaine entra dans Bologne, et Murat, comme membre de l'alliance européenne, administra les affaires jusqu'au 7 mai; alors les troupes napolitaines s'étant



retirées, l'empereur d'Autriche imposa un gouvernement *ad interim*, qui continua jusqu'au 18 juillet 1815, à l'exception de quatorze jours pendant lesquels Murat (encore uni avec Napoléon) avait tenu la cité dans sa courte expédition contre les Autrichiens.

Le 18 août 1814, on nomma une commission de gouvernement, consistant en un président (étranger et choisi par la cour d'Autriche), trois principaux conseillers et trois conseillers adjoints pris dans les provinces administrées. Le gouverneur autrichien dirigea toutes les affaires civiles, judiciaires ou militaires, et mêmes celles qui étaient de la compétence de la commission; mais les lois du dernier royaume d'Italie restèrent encore en vigueur.

Du 2 au 15 avril 1815, les Autrichiens s'étant retirés devant Murat, Bologne se retrouva encore sous sa puissance; il y établit son quartier-général, et l'indépendance de l'Italie étant son objet avoué, on fit quelques tentatives de changemens dans le gouvernement (1). On nomma un commissaire gé-

(1) Après la retraite des Autrichiens, les jeunes Bolonais, au nombre de trois ou quatre cents, offrirent leurs services à Murat. Tout le génie poctique de la ville fut mis en réquisition, des hymnes à la liberté, des odes à l'indépendance furent écrites, mises en musique, et apprises par les acteurs, pour les chanter à la fin de l'opéra, avec une promptitude incroyable. L'orchestre entier était sur le théâtre, et l'auditoire répétait les chœurs. Les vieux nobles restèrent impassibles, et les prêtres tremblèrent. Les classes moyennes et la jeunesse de tous les rangs s'intéressèrent seules à la scène qui se passait, mais on n'avait point d'armes, et avant qu'il fût possible de s'en procurer, Murat fut battu. Cependant le gouvernement papal s'est montré sage, en ne donnant aucune suite à ce mouvement. Quand il y a trop à punir, il y a de la folie à ne pas tout pardonner.

néral pour administrer toutes les provinces occupées par les troupes du roi de Naples; mais les formes administratives et les systèmes de finance ne furent point altérés. Un manque total de principes et d'accord, entre les parties destinées à travailler à ces changemens et à mettre la nouvelle machine en action, produisit une confusion générale; et le désordre se mit dans l'administration de chaque département. Ces fâcheuses conséquences furent encore aggravées par la conduite précipitée des généraux qui commandaient les forces napolitaines, qui, pressés par les besoins de leurs soldats, dans l'urgence d'une malheureuse position, donnaient des ordres et des contre-ordres, et se trouvaient perpétuellement en contradiction les uns avec les autres et avec eux-mêmes. Une multitude de réquisitions et un petit emprunt forcé, pour couvrir les dépenses des préparatifs de la guerre, contribuèrent à épuiser et à fatiguer la ville et la province, et produisirent beaucoup de mal. Au retour des Autrichiens, le gouvernement, qui avait été momentanément suspendu, reprit ses fonctions jusqu'au 18 juillet, où le gouverneur-général Steffanini, en vertu d'un traité des puissances alliées, mit le Saint-Siége en possession des trois Légations, et cette cérémonie eut lieu dans la ville de Bologne.

Une circonstance singulière, et qui témoigne fortement en faveur du régime français et de l'activité naturelle du peuple bolonais, c'est que nonobstant les vicissitudes endurées par ces provinces, nonobstant la variété et la longueur des occupations militaires, et l'énormité des contributions, aucune partie de l'Italie n'offre plus d'apparences de prospé-



rité, une meilleure culture, des bâtimens plus commodes et une population aussi bien vêtue, aussi bien nourrie et aussi nombreuse. Une grande partie de cette prospérité dérive du caractère entreprenant du gouvernement français, de la différence entre la tyrannie agissante et vivifiante de ses chefs militaires, et ce despotisme léthargique des gouvernemens du pape et de l'Autriche qui s'oppose à toute espèce de développement des facultés morales et physiques de leurs sujets, et fait de son mieux pour convertir un paradis en un désert (1); mais on doit peut-être l'attribuer plus encore à l'esprit de la population elle-même, qui, en dépit de toutes les oppositions que lui présente le despotisme, conserve les restes de ses anciennes libertés et l'héritage le plus précieux qu'elles lui aient laissé, les habitudes et les vertus des hommes libres.

La prospérité bien supérieure à celle des autres domaines de l'Église, dont cette province avait joui sous le *Concordat* fait entre la cité et le pape Nicolas V, en 1447, sanctionné par l'invocation de la colère de Dieu, et de celle de saint Pierre et saint Paul (1), que ce pape avait faite, contre toute in-

(1) Les idées d'ordre social qui semblent dominer dans ces gouvernemens, rappellent sans cesse ce passage si connu de Tacite :

Ubi solitudinem faciunt, pacem *appellant*.

(2) « Nulli ergo (dit le pape Nicolas) omnium hominum » liceat hanc paginam nostræ confirmationis et communi- » tionis infringere, vel ei ausu temerario contraire. Si quis » autem hoc attentare præsumpserit, indignationem omni- » potentis Dei et beatorum apostolorum Petri et Pauli ejus, » se noverit incursurum. » (*Chartre du Pape Nicolas V.*)

La colère de Dieu, de saint Pierre et de saint Paul, ne paraît pas avoir beaucoup d'influence sur les hautes puis-

fraction à ce traité, et par l'autorité successive de vingt-sept papes qui observèrent tout ce qui avait été stipulé; l'esprit général de restauration et de rétablissement qui avait causé la remise de ce territoire à son ancien maître : tout conspirait à indiquer le *statu quo ante revolutionem* comme la condition de l'occupation nouvelle. La raison, la justice, la religion, les protestations et les engagemens personnels des nouveaux arbitres des destinées humaines, étaient en faveur des libertés du Bolonais; mais l'hypocrisie, l'égoïsme, la haine et la crainte de la liberté publique l'emportèrent, et les trois Légations furent prises par le pape comme s'il les eût conquises par ses armes. Les hauts et puissants distributeurs du troupeau européen, les revendeurs d'ames et de moitiés d'ame, la monnaie du lingot du despotisme gigantesque de Napoléon, approuvèrent l'usurpation du Saint-Père; et la regardèrent comme un vernis pour leurs propres spoliations en Saxe, en Pologne, en Lombardie et à Gênes, partout où il s'était trouvé de la terre et des hommes à partager. Par un rescrit du pape daté du 16 juillet 1816, la magistrature *degli anziani*, celle des tribuns du peuple, le tribunal de *la rota*, la corporation des arts, les écoles de médecine, de philosophie, de droit civil et de droit canon, des avocats, des no-

sances contractantes de nos jours. Malgré l'hypocrisie qui domine actuellement, si l'on doit juger des opinions des hommes par leurs actions, l'athéisme est plus commun dans les cabinets que chez les auteurs de pamphlets. On ne peut tirer aucune autre conséquence de l'abus continuel des noms les plus sacrés, pour couvrir les actes les plus impies, sinon que ceux qui en abusent pensent que la religion n'est faite que pour le peuple, et que ceux qui le gouvernent sont au-dessus de ses lois.



taires et même de théologie, furent abolis; les citoyens désarmés; toutes les anciennes facultés, le gouvernement de la milice, l'administration de la justice, des études, le droit de choisir des professeurs et les fonctionnaires publics, et celui de battre monnaie furent annulés (1). Par cet acte de violence de la part *di Roma che minaccia dello sdegno di Dio senza temerlo* (2), Bologne fut réduite à l'état de servitude des autres provinces, et soumise aux lois qui régissent l'état de l'Église en général; à la seule exception que les titres et les costumes de la magistrature de la ville sont sur le pied d'égalité avec celle de Rome. Ce corps est maintenant composé de sept individus : le chef porte le nom de sénateur, et les autres de conservateurs. Le sénateur jouit des mêmes priviléges que son confrère de nom à Rome. Le *consiglio communativo* consiste en quarante-huit personnes, dont une moitié est prise parmi les nobles, et l'autre parmi les citoyens.

(1) Ces faits sont tirés d'un Mémoire manuscrit intitulé : « Quesito se vi sia fondamento per chiedere alla santità di » N. S. papa Pio VII, felicemente regnante, la restituzione » dei diritti de' quali il senato ed il popolo bolognese erano » in possesso prima della funesta rivoluzione operata da' » Francesi, etc., etc. Da Vincenzio Berni degli Antonj, » avocato, persuaso di avere trattato piu assai la causa della » santa sede, che quella del senato e del popolo bolognese. »

« Est-on fondé à demander à S. S. le pape Pie VII, heureusement régnant, la restitution des droits dont le sénat et le peuple bolonais jouissaient avant la funeste révolution opérée par les Français? etc. Par Vincent Berni de Antonii, avocat; lequel est bien convaincu d'avoir traité la cause du Saint-Siége plus que celle du sénat et du peuple bolonais. »

(2) « De Rome, qui menace de la colère du ciel sans la craindre. »

Dans les autres communes (car cette manière de diviser le territoire est encore restée), les dispositions municipales du royaume d'Italie n'ont pas été changées, et le cardinal-légat ressemble beaucoup par son pouvoir et ses fonctions aux ex-préfets de départemens.

Les arrangemens fiscaux continuent également, excepté dans ce qui concerne l'entretien des routes et des ouvrages hydrauliques; l'état paie pour les derniers dans une proportion fixée, et les parties intéressées font le reste. Les routes sont entretenues par une taxe locale. Une partie du *Monte Napoleone*, ou dette publique du royaume d'Italie, reste à la charge du trésor du pape. On a fait cependant, en dernier lieu, quelques changemens dans les matières fiscales, suivis d'une légère diminution des impôts.

Il est satisfaisant de pouvoir ajouter que le gouvernement papal a peu gagné par la subversion des priviléges bolonais : les libertés dont le peuple est privé *de jure* sont *de facto* moins complétement envahies. Le Saint-Père a été obligé, par déférence pour l'opinion publique, d'envoyer à Bologne des légats d'une libéralité reconnue. Le souvenir du feu cardinal Lante est encore en grande vénération, pour la conduite modérée qu'il a tenue dans cette charge. D'autre côté, la crainte salutaire de ses sujets enchaînés, dans laquelle vit le Saint-Père, est telle, que plusieurs étudians bolonais résidant à Rome, étaient obligés, pendant l'hiver de 1820, époque à laquelle l'auteur se trouvait dans la même ville, de se montrer tous les trois jours à la police. Cet acte de despotisme avait excité une profonde indignation

dans l'ame de ces jeunes et spirituels citoyens d'une ville encore républicaine.

Parmi plusieurs preuves en faveur de l'état de la société bolonaise, et de l'influence que *l'opinion publique* exerce même sur les despotes les plus altiers, c'est que Bologne a toujours été traitée avec une sorte de déférence réelle ou affectée, par ses maîtres étrangers. Les papes l'ont appelée leur *dilettissima, fidelissima e magnanima città;* et Bonaparte qui, dans tous ses discours publics, la nommait *la mia cara città di Bologna*, pendant la courte résidence qu'il a fait dans cette ville, s'y est toujours montré avec ce sourire conciliateur qu'il accordait et retirait si souvent et si capricieusement à sa capitale royale de Milan.

Les Bolonais, toujours caractérisés par les Italiens comme francs et gais (*franchi e giocondi*), ont ajouté depuis la révolution à ces aimables qualités un certain *aplomb*, résultat de l'amélioration du système d'éducation des deux sexes. Le renversement total des institutions monastiques obligea les parens à élever leurs enfans chez eux, ou à les envoyer dans des écoles nouvellement établies, qui étaient propres à préparer les jeunes hommes pour les études des universités et pour le monde, et les jeunes filles pour des devoirs domestiques, alors si peu connus en Italie. L'abolition des vaines distinctions qui ne servaient qu'a séparer et à isoler, fut reçue à Bologne avec plus d'empressement que dans toute autre ville de la Péninsule, et l'on voit avec plaisir les effets permanens de ce changement par l'état actuel de la société, de laquelle le manque de naissance n'exclut point celui qui s'y présente avec

des droits fondés sur des talens et une bonne éducation. C'est dans les cercles privés de Bologne que nous avons été présentés à Mezzofanti et à l'ex-professeur Costa (1), dont l'érudition profonde, unie à la simplicité des manières et à la gaîté de l'esprit, rappelait le commerce de quelques êtres supérieurs, dont la connaissance et l'estime nous ont été acquises par des incidens que nous regardons comme les plus heureux de nos voyages. (2)

Les jeunes gens non mariés des deux sexes sont admis à Bologne dans les cercles de leurs parens (usage qui n'existe point ailleurs en Italie), et ils y apportent cette gaîté, cette vivacité de la jeunesse qui fait le charme des sociétés où elles se déploient. Les étudians des professions libérales sont particulièrement intéressans, par le contraste de leurs manières franches et naturelles, de leur esprit éclairé, avec les restes des anciens systèmes et des anciennes formes, avec lesquels ils sont en opposition.

(1) Le professeur Costa, distingué par son talent pour développer l'esprit de ses élèves, possède au degré le plus éminent cette perception claire et profonde non moins utile pour propager que pour découvrir des vérités nouvelles : il n'a eu nul besoin de la pompe et des autres circonstances de sa profession pour captiver l'attention de ses disciples, et s'assurer le respect de la société.

(2) A Genève, Bonsetten et Dumont (l'éditeur philosophique de Bentham) ; à Paris, Lacroix (le mathématicien), et Destutt Tracy (qui est pour la France ce que Locke a été pour l'Angleterre) ; à Naples, Delfico (le savant idéologue), et le professeur Playfair d'Édimbourg, dont la perte est encore si sensible. Ceux qui ont eu le bonheur de connaître de tels hommes, doivent se les rappeler toutes les fois que le génie uni à la simplicité se présente à leur imagination.

Cependant avec cette tendance de la génération de Bologne à l'acquisition des connaissances utiles et des principes libéraux, la presse y est encore moins libre que dans les états italiens qui ne sont point sous la juridiction du pape (1). De même qu'à Rome, elle est soumise à des *censeurs sacerdotaux;* et les interdictions de ce *noir volume, l'index du pape* sont en pleine vigueur. Même les journaux étrangers ne pénètrent qu'avec de grandes difficultés, et des persécutions ont été élevées sur des sujets qui semblaient le moins susceptibles d'éveiller l'attention (2) et de provoquer la colère de notre mère l'Eglise. Cependant la chaire retentit des anathèmes qu'on ordonne aux prédicateurs de lancer contre la libéralité d'un siècle qu'ils flétrissent de l'épithète de *philosophique.* (3)

(1) L'admirable traduction de Darwin, par Rasori, est défendue à Bologne; et Montesquieu est à *l'index* de l'Église, parce qu'il a loué dans quelque endroit de ses ouvrages notre poète Pope, qu'ils appellent en conséquence de sa doctrine de *wathever is is right* (tout ce qui *est* est bien), *il gran nemico della chiesa catolica* (le grand ennemi de l'église catholique.)

(2) L'abbé Ignazio Molina, ex-jésuite né dans l'Amérique espagnole, quoiqu'il eût été élu membre de l'institut par le dernier gouvernement, recommandé par ses seuls talens, a été rayé par le nouveau, parce qu'il avait avancé dans quelques-uns de ses ouvrages que certaines plantes étaient *sensitives :* mais en dépit de ces défenses sévères, les ouvrages de Locke, de Montesquieu et de Tracy sont aussi bien connus de la jeunesse de Bologne que de celle de Paris; et, quoiqu'il ne soit pas permis de les vendre, on sait toujours se les procurer.

(3) Pendant que nous étions à Bologne, on nous mena entendre un célèbre prédicateur, le chanoine ***; et son sermon nous parut aussi curieux par le sujet que par la forme. Comme tous les prédicateurs italiens, il avait un style

La bonne société de Bologne se compose de tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les nobles, les professeurs, les banquiers, les négocians, et même

et des gestes de *convention :* il commençait ses phrases avec une sorte de chant nasal, puis quittant tout à coup ce ton déclamatoire, il adoptait une manière familière et *commère* la plus originale et la plus plaisante qu'on puisse imaginer; ôtant et remettant son bonnet, le tournant entre ses doigts, et en appelant souvent au crucifix qui est toujours attaché sur le côté de la chaire en Italie. Son sujet était la *charité.* « La charité (disait-il), c'est l'amour de votre *prochain.* Je dis (continua-t-il en appuyant sur les mots) dans le sens familier et littéral de la sainte Écriture votre *prochain*, que vous devez aimer en Christ (l'Église), et non dans le sens vague de la philosophie moderne, qui parle d'humanité et de philanthropie; mais tout cela n'est que du jargon (*); et cette sorte de charité, mes chers chrétiens, signifie *meurtre* et *spoliation*, qui sont ***les véritables objets de la philosophie.*** La charité, mes chers chrétiens, est un manteau fait non-seulement pour couvrir vos péchés, mais ceux de votre prochain. » Ici il s'arrêta, et frappa sur une petite boîte d'étain : un frère vint la prendre pour recueillir les aumônes de l'auditoire, et le prédicateur continua : La charité est silencieuse sur les faiblesses du prochain; elle ne fait pas comme les philosophes, qui attachent des vices à une classe particulière; car la charité de la philosophie moderne consiste à crier sans cesse contre notre sainte mère l'Église. Pour ces philosophes (*i monachi sono furfanti, i preti birbanti*), les moines sont des frippons, les prêtres sont des coquins. » Là il fixa les yeux sur quelques jeunes gens; et à la question familière de *che pensate christiani miei?* (qu'en pensez-vous, mes chers chrétiens?) un *murmure* général se fit entendre. Alors mettant son bonnet après une longue pause, il commença une autre période sur le même ton nasillard, et il la conclut en disant : « La charité, chrétiens, vous ordonne d'ouvrir votre manteau ainsi, et de le refermer ainsi sur le pécheur (et il imitait avec sa robe, de la meilleure grâce du monde, l'acte dont il parlait); car la charité consiste principalement à *donner* et à *pardonner.* » Et

(1) On aurait pu croire que ce chanoine avait écrit pour le *Quarterly Review*, qui, dans un de ses derniers numéros, parlait du jargon de l'humanité.

le casino, qui dans toutes les villes italiennes est un cercle exclusivement réservé à la noblesse, est également ouvert aux *cittadini*. Le cardinal légat, qui tient une assemblée dans son palais, une fois la semaine, n'a fait aucune tentative pour rétablir l'ancien système de refuser l'entrée des salons de cour à ceux qui ne sont pas en état d'appuyer leurs prétentions à cette faveur, par une généalogie.

La musique nous a paru cultivée avec zèle et succès. C'est dans les concerts d'amateurs de la belle *signora Martinetti*, que nous eûmes le plaisir d'entendre le célèbre *Crescentini* chanter ses délicieuses compositions; et le *Liceo filarmonico* de Bologne se vante d'avoir produit le compositeur le plus populaire de ce siècle, et peut-être de tous les siècles, Rossini.

Bologne, maintenant subjuguée par la force, a joui autrefois de toutes les distinctions qui auraient pu faire la gloire d'états plus considérables. Renommée par son ancien amour de la liberté, et par les efforts continus qu'elle a faits pour se la conserver; par la libéralité comparative de son gouvernement, quel que soit le titre qu'il ait pris; son immortelle école de peinture, le savoir de son université, l'aménité et le goût de ses élégans écrivains; enfin par ses femmes charmantes; et cet avantage que je cite le dernier, n'était pas sans doute le moindre de ceux qui ont rendu cette ville remarquable à toutes les

là il agita encore la boîte, et son coadjuteur recommença son exercice. Il prêchait, comme on le fait toujours en Italie, *ex tempore;* et après quelques instans de repos, il reprit son sermon, probablement à l'arrivée de nouveaux auditeurs, qui changeaient toutes les vingt minutes, et entraient et sortaient librement.

périodes de l'histoire d'Italie. Comme elle a été soumise plus tard à la dégradation qui suit nécessairement l'esclavage, de même elle se ralliera plus tôt que les autres contre ces despotismes destructeurs, dont la continuation serait presque une violation des lois de la nature. Quand l'époque de la délivrance de l'Italie arrivera, la position centrale de Bologne, et le caractère de ses habitans, en feront un noyau d'opinion publique, et lui donneront une influence puissante sur les destinées de la Péninsule.

CHAPITRE XV.

TOSCANE.

Route de Bologne à Florence. — Monte di Fo. — Le Giogo. — Lever du soleil dans les Apennins. — Florence. — Aspect extérieur. — Architecture. — Duomo. — Portraits originaux du Dante — de Giotto, etc. — Reliques. — Campanille. — Baptistère. — Piazza del Duomo. — Tombeaux antiques. — Le Bigallo. — Piazza Santa-Croce. — Église de Santa-Croce. — Tombeaux de Leonardo Bruni, Alfiéri, Machiavel, Galilée, etc. — Couvent de Santa-Croce. — San-Lorenzo. — Tombeaux des Médicis. — Statues de Michel-Ange. — Capella de' depositi. — Couvent. — Bibliothèque Laurentienne. — Manuscrits du Décameron et de la vie de Benvenuto Cellini. — Doigt de Galilée. — Portraits. — Églises et couvent de Santa-Maria novela. — Boccace. — Tableaux des premiers peintres. — Laboratoire des Dominicains. — Église du Santo-Spirito. — L'Annunciata. — Procession de l'Ane. — Tombeau de Benvenuto Cellini. — Tombeaux des Pucci. — Place publique. — La loggia d'Orcagna. — La Judith de Donatello. — Le Persée de Benvenuto. — Le ravissement des Sabines, de Jean de Bologne. — Palazzo Vecchio. — Le David de Michel-Ange, et l'Hercule de Bandinelli. — Anecdotes. — Palais Pitti. — Galerie de Tableaux. — Bibliothèque. — Collection de musique. — La Cour et la Famille de l'archiduc. — Casa Medici. — Bibliothèque. — Casa Strozzi. — Académie de la Crusca. — Orti Ruccellai. — Anecdotes. — Casa Capponi. — Anecdotes. — Casa Buonarotti. — Casa Macchiavelli. — Casa Guiciardini. — Villa di Boccacio. — Casa Altoviti. — Portraits de personnages illustres. — Palais Corsini. — Académie des beaux-arts. — Galerie. — Ateliers d'artistes. — Morghen. — Bartolini. — Ricci.

Les Apennins forment une barrière hardie et soudaine qui sépare les plaines de la Lombardie de la

vallée de l'Arno. Ce sont de véritables limites naturelles, et qui doivent avoir paru insurmontables aux aborigènes de la plaine. Ce que les hommes civilisés peuvent entreprendre, est bien au-dessus des moyens que donne la vie sauvage; et la jeunesse, accoutumée aux raffinemens du dix-neuvième siècle, affronte tous les jours des dangers et des difficultés devant lesquelles l'enfant des forêts aurait reculé. La crainte est fille de l'ignorance; il ne s'est pas encore écoulé un laps de temps très-considérable depuis que l'on connaît par expérience la puissance de l'esprit humain sur la nature; et qu'on a obtenu ainsi cette confiance qui convertit tous les obstacles en triomphes, et augmente le courage à la vue d'un péril à surmonter.

L'ascension des montagnes depuis Bologne est superbe, et leur aspect, agissant sur les nerfs et sur l'esprit, produit des sensations agréables, et fait naître une multitude d'idées. Moins élevées et moins imposantes que les Alpes, les chaînes qui séparent la Toscane du Bolonais déploient une richesse de végétation qui contraste fortement avec la stérilité de quelques-uns de leurs sommets. Elles offrent alternativement des images d'une nature sauvage et cultivée, dont l'opposition produit l'effet le plus pittoresque.

Des villages que nous trouvâmes dans la première journée de notre voyage (Pianoro, Loiano et Filigare) nous ont offert une apparence de misère inconnue dans les plaines du Bolonais. Les mendians étaient nombreux, et paraissaient si bien versés dans le jargon de leur profession, qu'on voyait que l'habitude de la mendicité, datait chez

eux du commencement de leur existence. Même les enfans, souvent aussi gracieux que ceux du Corrège, avaient leur loquèle particulière: ils étaient tous *poveri orfanelli senza padre e senza madre.* (1)

Ceux qui (comme le dit finement Evelyn) voyagent pour compter des clochers, vont en vingt-quatre heures de Bologne à Florence; mais comme on est privé de la vue des plus beaux paysages, en marchant de nuit, et que la route n'est pas tout-à-fait exempte de danger, les voyageurs plus raisonnables s'arrêtent à cette unique, solitaire et misérable auberge, qui termine une de plus hautes collines, à la triste *Locanda de Pietramala.* Mais quel est celui qui aurait écrit des romans, qui en aurait seulement lu, et qui hésiterait à braver les difficultés de cette montagne, pour jouir des scènes et des groupes qu'elle présente aux yeux et à l'imagination? C'est en ce lieu même que M. Fordyce, dans son ouvrage sur l'Italie, dont le seul défaut est d'être trop concis, a décrit une scène de voleurs, qu'on lit avec un égal intérêt dans le salon et dans la chambre de la nourrice. Ce fut aussi le théâtre de plusieurs faits d'armes des temps les plus romantiques; et il est encore parfois fréquenté par des bandits. Quand notre voiture montait péniblement devant l'ombre tranchée que projetait l'auberge où l'oiseau qu'on devait nous servir à souper avait son nid, le soleil était encore sur l'horizon, mais son disque était enveloppé de nuages rouges et enflammés. L'image de la désolation volcanique régnait de tous côtés; sur la gauche on voyait la ré-

(1) « De pauvres orphelins sans père ni mère. »

gion pierreuse de Mont di Fo (1), avec ses feux bleuâtres et sulfureux, parcourant la surface de son sol aride. A droite, des piles de rochers s'élevaient les uns au-dessus des autres, offrant des formes architecturales, jusqu'au sommet du Giogo, l'un des points les plus hauts des Apennins. Ces escarpemens paraissent les restes d'un tremblement de terre antérieur aux traditions humaines. Les pentes moins rapides du *Scariacasino* se distinguaient à travers les brouillards du soir, à une distance infinie. L'auberge est la seule habitation visible dans ce désert, et son aspect est assorti au caractère général de la scène. Les escaliers et les passages obscurs et humides, les cellules qui servent de chambres, la salle où l'on se rassemble pour manger, la cuisine grossière où l'on voit dans le foyer vaste et profond pétiller une petite forêt de branches sèches, dernière image des commodités de la vie civilisée, qu'on rencontre en Italie, après le passage des Apennins (en exceptant celles qu'offrent les grandes villes); enfin, les figures hâves et les traits marqués des gens de service, tout faisait tableau, et dédommageait à quelque degré des inconvéniens du gîte.

Les étoiles brillaient encore sur le bleu foncé et pur du firmament, quand nous montâmes le Giogo, le matin du jour suivant; mais bientôt « leurs feux inutiles pâlirent graduellement » (1). Une sorte de lueur azurée tomba comme une pluie sur les sommets orientaux des montagnes, et prépara la voie

(1) *Monte di Fo.* Une exsudation de gaz inflammable sortant de la terre cause le phénomène qui lui a fait donner son nom, abréviation de *Monte di Fuoco* (Mont de Feu).

(2) « Paled their ineffectual fires. »

au soleil, qui s'élevait brillant et glorieux sur ces puissantes élévations, où le spectacle le plus sublime de la nature paraît plus sublime encore. Plusieurs points saillans des roches nues, dorés par les rayons réfléchis, se dessinaient au-dessus des brouillards des vallées, comme des phares sur les bords de l'Océan ; et des illusions météoriques variant à chaque instant, trompaient et charmaient les yeux jusqu'au moment où le jour, dans tout son éclat, chassa les vapeurs de l'atmosphère, dispersa les nuages, et laissa apercevoir distinctement, éclairées de sa brillante lumière, les forêts, les tourelles, les rivières tournoyantes, qui embellissent la descente dans la vallée de l'Arno.

A des heures si fraîches, au milieu de sites aussi aimables, dans un air si pur, le sentiment de l'existence est une sorte d'ivresse qui élève l'esprit tellement au-dessus des *soins vulgaires*, que les maux, *héritage de l'espèce humaine*, sont oubliés aussi bien que ses crimes. La nature cache sous un aspect serein sa loi nécessaire de destruction, son principe inévitable de souffrances, et tout paraît bon comme le premier jour de la création. Mais le soleil quitte l'horizon, les vapeurs s'élèvent de la terre, l'esprit se refroidit, l'imagination pâlit, et la nature épuisée annonce cette vérité, qui ne peut être écartée que par des songes, cette vérité que tout semble répéter, que l'homme est fait pour souffrir et pour mourir. Cependant la saison et la scène actuelles n'offraient que des images de renouvellement; la réalité et la poésie se confondaient pour faire naître les mêmes émotions; et le lever du soleil dans les Apennins,

rappelait les vigoureuses touches du pinceau de Shakespeare, ses images hardies, quand il dit :

. . . . Jocund day
Stands tip'toe on the misty mountain's top. (1)

Mais rien ne reportait notre souvenir sur les Tithons et les Aurores d'une matinée poétique française de *l'ancien régime*, où le soleil cache toujours ses rayons quand une belle *matineuse*, quelque Phillis *au visage riant*, sort de son hôtel du faubourg Saint-Germain (où les dernières des Phillis se trouvent encore), et

Fait voir une lumière et plus vive et plus belle.

Les poètes descriptifs n'appartiennent qu'aux pays libres, où les académiciens royaux ne peuvent point supprimer la nature *de par le roi*, et déclarer ses inspirations *fausses et ignobles*.

Nous descendîmes les Apennins par une *échelle* de terrasses suspendues, coupées comme par la main des géants, à travers des rochers et sur des précipices, ou parmi des vignes qui semblent disposées exprès pour ombrager et embellir la route. Une église, un vieil édifice (une sorte de ruine particulière à l'Italie, et nommée *Casamento*) paraissent d'abord çà et là dans la descente ; on voit ensuite les habitations couvertes de tuiles rouges du *Podere* ou ferme toscane : une *villa*, un palais ducal succèdent (l'un et l'autre beaux et antiques, mais dégradés et négligés) ; enfin le *Val d'Arno* se déploie pleinement à la vue dans tout son charme et toute sa richesse. Les dômes, les clochers, les cheminées pit-

(1) « La joyeuse Aurore parait danser sur le sommet des montagnes vaporeuses. »

toresques de Florence percent à travers des bois et des vallons dont tous les décors sont consacrés par les souvenirs de l'histoire, de la poésie, des arts de l'ancienne Étrurie ou de la moderne Toscane; ils remplissent l'imagination d'espérances infinies, et les désirs qu'ils excitent deviennent bientôt trop vifs pour être supportés. A mesure qu'on approche de Florence, l'abondance du sol et du climat est étalée aux yeux de l'étranger, par des paniers de raisins muscats, de succulens fruits d'automne et de fleurs qui n'ont une odeur aussi délicieuse que dans cette métropole de Flore, dont l'ancienne devise est un lis sur une couche de roses (1). Les paysans offrant toujours au voyageur ces aimables productions de leurs jardins, le conduisent jusqu'aux portes de la capitale, où l'aspect d'un essaim de soldats, d'agens de police et de douaniers dissipe bientôt l'émotion délicieuse qu'on éprouve en se trouvant près du berceau des arts, des sciences et des lettres; du Palladium de la liberté italienne, où le dispotisme fut repoussé jusqu'au dernier moment, par cette bannière dont le génie du Dante avait fourni l'inscription. (2)

Cependant, s'il existe quelque lieu où l'ennui que donnent les éternels douaniers puisse être plus facilement supporté, c'est *la via San-Gallo,* par la-

(1) « La città di Firenze nel suo principe ebbe per stemma » il giglio bianco in campo di rosa, ma si cambiò dopo la » cacciata de' Ghibellini. »

(2) Pendant les vains efforts faits en 1552, pour restaurer la république, les Strozzi et d'autres citoyens donnèrent des bannières vertes sur lesquelles était tracé ce vers du Dante :

« *Libertà vo cercando ch' è sì cara.* »
« Je cherche la liberté, qui nous est si chère. »

quelle on entre à Florence, avec son pavé d'Arnolfo, et ses façades de Raphaël et de Michel-Ange. Nous avions si long-temps pensé à ce que nous devions voir dans cette ville, nous avions lu et demandé tant de choses sur sa topographie, qu'elle nous semblait,

Our daily haunt and ancient neighbourhood. (1)

et nous reconnaissions sans recourir aux ciceroni, plusieurs de ses édifices remarquables, d'après leur position; l'ancien monastère des moines de Vallambrosa; l'église et le couvent des Dominicains, où nous vîmes plusieurs de ces joyeux frères allant et venant autour du portail; le palais Pandolfini, et en tournant dans la rue Ginori, le vieux palais de l'illustre et patriotique famille de ce nom, et la noble demeure des Geraldi, honorée par la longue résidence de Raphaël.

En traversant le centre de la cité, *mercato nuovo*, et ce *mercato vecchio* (2), si souvent cité, et si bien gravé dans la mémoire de ceux qui ont lu les écrivains des quinzième et seizième siècles, la beauté de Florence disparaît; tout porte la livrée de l'indigence. Dans cette place où Machiavel s'est peut-être plaint de son triste sort (*dolorosa sorte*) à son ami Jean Vernaccini, où Cellini aurait pu menacer son rival Baccio Bandinelli (3), on expose en vente

(1) « Un ancien voisinage, un lieu journellement fréquenté. »

(2) Bâti dans le quinzième siècle.

(3) Cellini, tenté de tuer Bandinelli sur la place de Saint-Dominique, place aussi publique que le vieux marché, et se retenant seulement parce qu'il vit son adversaire trembler, et qu'il s'aperçut qu'il était désarmé, est un bel exem-

des objets très-au-dessous de la *dignité chiffonnière* de *Monmouth Street.* (1)

L'architecture de Florence est inégale. Les modèles laissés par Arnolfo di Lapo, disciple de Cimabué, qui rebâtit presque entièrement la cité dans le treizième siècle, ont été perfectionnés par Brunellesco ; mais son caractère toscan de force, de lourdeur et de simplicité a été préservé, même sous les plans et la surintendance de Michel-Ange et de son école. Malgré l'enthousiasme que ce grand génie ressentait pour tout ce qui était antique, son goût comme artiste cédait à son jugement comme patriote ; et laissant les Palladio imiter les façades et les portiques grecs dans les palais des princes, il éleva dans sa ville républicaine ces magnifiques forteresses domestiques, si nécessaires à un peuple qui peut avoir à défendre sa liberté dans chaque rue, et qui vivait au milieu des factions intérieures et des ennemis extérieurs dans un état de guerre perpétuel. Ce type d'architecture a toujours, à peu de différence près, dominé à Florence, et il n'a jamais été copié ailleurs. Ces belles et anciennes maisons conservant encore leur force massive, font éloquemment l'histoire de cette terre, et sont des textes sur lesquels les commentateurs les plus pointilleux ne peuvent établir aucun doute.

ple de la générosité qui se mêlait à la férocité dans ce singulier caractère.

« Allora io ripresi la virtù, e ringraziai Dio che per sua » vera virtute, non aveva voluto ch' io facessi un tal disor» dine. » (*Vita di Cellini.* II, p. 247. Milano.)

« Alors je retrouvai ma vertu, et je remerciai Dieu, qui, par sa grâce, m'avait empêché de commettre un tel crime. »

(1) Rue de la Friperie à Londres.

Santa-Maria del Fiore, *Duomo* de Florence, est une des plus anciennes et des plus intéressantes cathédrales d'Italie. Elle a été commencée en 1298, par Arnolfo di Lapo, sous la direction de son maître Cimabué ; et le génie successif de cent cinquante ans a contribué à la compléter. Sa coupole, miracle de l'art dans tous les âges, fit l'admiration et presque le désespoir de Michel-Ange (1). Filippo Brunellesco, artiste Florentin, en est l'auteur. Le pavé en mosaïque de cet édifice, que le temps a rendu si vénérable, a été en partie dessiné par Buonarotti, et de tous côtés des monumens, des inscriptions, de statues et des tableaux rappellent tout ce que le talent et le patriotisme ont eu de plus glorieux, tout ce qui a obtenu le plus de célébrité dans les arts et la littérature, pendant le moyen âge en Italie. Là, les portraits de Brunellesco, de Marsilio Ficino, du Dante, de Giotto, faits d'après nature, sont enrichis d'inscriptions par les plumes classiques de Politien, de Laurent de Médicis, de Charles Arétin, et de Salutati ; et les plus beaux modèles des arts dans leurs progrès vers la perfection, se combinent avec les souvenirs personnels les plus touchans de ces artistes, sculptés, peints et loués par des génies contemporains.

Mais si l'enthousiasme du poète et le goût de l'antiquaire ont tant d'objets dans la nef de Santa-Maria del Fiore, la foi ou le fanatisme y trouvent des trésors inépuisables pour confirmer leur croyance ou

(1) Michel-Ange, en parlant de cet ouvrage, s'exprimait toujours en ces termes : « Potresi (egli) appena imitare, » non superare con l' arte. » (L'art pourrait à peine l'imiter, et jamais le surpasser.)

multiplier leurs visions. Le Duomo de Florence est le véritable Golgotha de la sainteté enterrée. Outre les restes ordinaires de l'humanité, il contient les reliques de plusieurs saints, qui (suivant une de ses descriptions) *vi si adorano* (1). Là gisent les corps de saint Zenobio et de Saint Podio, un pouce de saint Jean-Baptiste, et un coude de l'apôtre saint André; on y voit aussi un clou de la croix, et une épine de la couronne de notre Sauveur, ainsi que plusieurs autres fragmens sacrés que l'archidiacre Minerbetti a décrits dans son ouvrage sur les *reliquie di tanti santi*, qui a été long-temps oublié, mais qui sera sans doute réimprimé avec des notes, comme appartenant à la bibliothèque de choix des champions de l'ordre social, et de cette relique politique de systèmes depuis long-temps enterrés, la *Sainte-Alliance*.

Le Duomo est vaste, antique et noble dans l'intérieur, et richement couvert de marbre à l'extérieur. Près de cette masse imposante, le *campanile* ou beffroi élève sa forme élégante, élancée, au-dessus des éloges et des descriptions. Charles-Quint trouvait ce bijou d'architecture, qui n'appartient presque à aucun ordre, et qui rassemble toutes les perfections de l'art, trop précieux pour être exposé au public, trop exquis pour l'admiration plébéienne d'une ville républicaine. Il avait coutume de dire *qu'il devrait être conservé dans un étui*, et il a l'air, en effet, d'un magnifique joujou, également convenable pour le cabinet d'une dame, ou pour le superbe monument dont il dépend, quoiqu'il en soit séparé.

Le Campanile est une tour haute de deux cent cinquante-deux pieds italiens, incrustée de marbres pré-

(1) « Sont adorées ici. »

cieux, travaillés en bas-reliefs et en groupes parfaitement sculptés. Cependant cet édifice date du temps où la sculpture n'avait pas encore d'école, ni le dessin d'académie, quand la nature seule donnait des lois, et que l'unique patronage était l'approbation d'un peuple libre; il est l'ouvrage de Giotto, d'un paysan qui laissa le troupeau qu'il conduisait dans la vallée de Vespignano, pour travailler dans le grossier atelier de Cimabué, pour devenir l'ami du Dante et de Pétrarque, et mourir à Florence chargé d'années, d'honneurs et de biens, chanté par les premiers de ses poètes (1), et révéré par les meilleurs de ses citoyens(2). Il n'y avait point alors de protection ducale pour payer et persécuter, récompenser et bannir, et pour prodiguer les trésors d'une nation en dégradant les arts, en mettant la difficulté à la place du goût, en préférant les jouets ciselés par Bandinelli, au Persée de Cellini.

Le Baptistère, placé auprès du Duomo et du Campanile, est ainsi qu'eux détaché de tout autre bâtiment. On l'appelle *il tempio di san Giovanni,* et il a été bâti sur les ruines d'un temple de Mars. C'est un beau monument; mais ce qui le rend plus célè-

(1) Credette Cimabue, nella pittura
Tener lo campo, ed ora ha Giotto il grido;
Si che la fama di colui oscura.

DANTE.

« Cimabué a cru tenir le premier rang dans la peinture; mais Giotto s'y est placé, et sa renommée obscurcit celle de son maître. »

(2) En 1336, les Florentins lui donnèrent le droit de bourgeoisie de leur ville, que des princes recherchaient alors en vain, avec une rente de cent écus d'or. On lui rendit des honneurs funèbres semblables à ceux qu'on accordait aux plus grands personnages.

bre, ce sont les portes qui ont été déclarées dignes d'être celles du paradis, par celui qui louait si libéralement les ouvrages des autres, et qui n'était sévère que pour les siens. Les citoyens de Florence, toujours aussi prodigues dans tout ce qui concernait la magnificence publique, qu'ils étaient jaloux du luxe privé, voulant consacrer la mémoire de la cessation de la fatale peste de 1400 par quelque grand ouvrage, invitèrent tous les artistes d'Italie à présenter des dessins de portes en bronze, pour le temple de Saint-Jean, qui fussent plus belles encore que celles qui avaient déjà été faites par André Pisano, sur les dessins de Giotto. Tous les génies contemporains se levèrent à cet appel avec une glorieuse impétuosité, qu'aucune intrigue de cour, aucune influence de parti, aucune protection royale ne pouvait exciter ni refroidir. Le concours fut ouvert, mais libre, juste, éclairé, tel qu'ils doivent être, pour développer les plus nobles facultés, dans toutes les lignes sur lesquelles les hommes dirigent leur intelligence (1). Parmi les candidats, étaient ces grands maîtres de l'art, Brunellesco et Donatello ; et cepen-

(1) On entre dans le Baptistère par trois grandes portes; l'une, d'Arnolfo di Lapo ; l'autre, d'Andrea Pisano, et la troisième et la plus belle, qui fait face au Duomo, de Lorenzo Ghiberti. Les murs de ce temple singulier sont couverts en dedans et en dehors de sculptures de San-Severino, Vincenzio Danti, et autres artistes éminens de ce temps. Deux colonnes de prophyre s'élèvent devant la principale entrée : elles ont été données aux Florentins par les Pisans en 1117; et la chaîne de fer qui est suspendue à la muraille est un trophée de la conquête de Pise par les Florentins en 1362 : c'étaient les chaînes du port de Pise. Il n'était pas très-généreux d'étaler un semblable trophée ; mais voit-on jamais des conquérans généreux ?

dant ce fut par ces candidats, par ces artistes jusqu'alors sans rivaux, que la palme de la supériorité fut justement et généreusement accordée à un homme à peine âgé de vingt-trois ans. Ce jeune artiste était Lorenzo Ghiberti, qui dans l'exécution des *mezzi rilievi* de ces portes, et dans celle du monument de San-Zenobio, dans le Duomo, resta sans rivaux à cette époque si bien nommée *aurei tempi della scultura*. (1)

Le duomo, avec ses superbes dépendances, est gouverné par une armée d'ecclésiastiques, qui, dans leurs riches habits de *pourpre et de fin lin*, avec la mine surnourrie de gens qui se traitent splendidement tous les jours, sont vus dans toutes les rues de Florence. Ces chanoines italiens, par leur opulence et leur commode existence, ressemblent à ceux des cathédrales anglaises; car entre les églises de Rome et de Cantorbéry, on trouve à peine une nuance de différence. Cependant les Anglais, bonnes gens, aisés à vivre, voient d'un œil indifférent la magnificence anti-chrétienne des moines officians dans leurs cathédrales, tandis que les catholiques italiens, chez qui le vif et juste sentiment de ces abus a été éveillé, crient contre les dépenses démesurées qu'exige le soutien d'un système aussi peu évangélique; et ne pouvant s'en débarrasser quand toutes les armées permanentes de l'Europe les obligent à le supporter, ils s'en vengent en jetant sur ses agens le ridicule que les Italiens savent si bien administrer (2). Les cha-

(1) « L'âge d'or de la sculpture. »

(2) Les revenus de l'Église catholique en Italie, donnent réellement aux prêtres moins de richesses qu'ils n'en ont en

noines de Florence paraissent avoir toujours été bien qualifiés par le nom *de bœufs de l'Église* (*i bue della chiesa*), généralement donné à cet ordre dans la hiérarchie; car leur stupidité avait passé en proverbe, et on l'a exprimé dans un distique applicable à tous les sots lourdauds qui boivent, mangent bien, et ne font rien :

Ed era tanto bue il pover uomo,
Che sembrava un canonico del Duomo. (1)

Les *Piazze*, ou places publiques d'Italie, sont toujours intéressantes, et par leur *matériel*, et par les événemens historiques dont elles ont été le théâtre, particulièrement celles de Florence. La Piazza del Duomo est une vraie galerie d'antiquités, une école d'architecture, une chronique d'anciens souvenirs. Les trois grands monumens qui occupent son centre, le Campanile, le Baptistère, et la colonne élevée pour célébrer le miracle de san Zenobio, avec les façades des anciens et curieux édifices qui les entourent, sont autant d'études pour l'artiste et pour le philosophe. Les bâtimens privés, qui presque tous ont une fenêtre, un portail, un escalier ou un bas-relief, fait par un Donatello ou

Angleterre ; cependant l'extérieur de la religion est plus imposant. Il est curieux de remarquer que tout ce qui est réellement utile, comme la bonté en morale et la piété en fait de religion, se soutient de lui-même ; tandis que ce sont *les nœuds et les dentelles des systèmes religieux*, pour user des termes de Swift, qui ont besoin de missions armées et des foudres de la Sainte-Alliance pour subsister. La raison en est évidente : les premières sont favorables aux intérêts les plus chers du genre humain ; les dernières lui sont directement et ouvertement contraires.

(1) « Et le pauvre homme était tellement bœuf, qu'on l'aurait pris pour un chanoine de la cathédrale. »

un Girolamo Ticiotti, sont dignes d'être observés; même ces anciens bancs sculptés, sur lesquels les Machiavel et les Guichardin aimaient à *commérer*, sont intéressans et curieux. (1)

Le vieux bâtiment, nommé la *Canonica metropolitana*, ancienne résidence des chanoines, est une fabrique gothique, mais ses murs sont incrustés de beaux morceaux de sculpture antique dont les auteurs sont inconnus. On les remarque avec d'autant plus d'intérêt, que Boccace les a décrits comme ornant de son temps le Baptistère (2). La première est un sarcophage qui représente les fables religieuses des Romains, et qui avait été conservé pour servir aux usages de l'église régnante. La colon-

(1) « A Girolamo del Garbo mori la moglie; e stetti tre » o quatro dì come un barbio intronato; di poi è rinvizzo- » lito e rivuole tor donna; ed ogni sera siamo sul panchino » de' Capponi a ragionare di questo sposalizio. »

« Girolamo del Garbo a perdu sa femme. Pendant trois ou quatre jours il a été comme un poisson qui a perdu l'eau; mais depuis il s'est ravivé, et il va prendre une autre femme; et tous les soirs nous nous rassemblons sur le banc des Capponi pour caqueter sur ce mariage. » (*Lettere familiere di Machiavelli*, p. 39.)

Quand on se rappelle ce qu'ont été ce Machiavel et ces Capponi, ces bancs de pierre prennent un intérêt bien grand, comme des monumens des mœurs de ce temps. Ce qui suit dans cette lettre est très-beau. Après quelques simples détails, Machiavel, rappelé au sentiment de son malheur, s'excuse de plaisanter ainsi, en faisant cette observation touchante :

Però se alcuna volta io rido e canto,
Facciol perchè non hò se non quest'una
Via da sfogare il mio angoscioso pianto.

« Si l'on me voit quelquefois rire et chanter, c'est qu'il ne me reste que ce moyen d'étouffer mes regrets amers. »

(2) *Giornata* 6, *Novella* 9.

ne de san Zenobio répondait au même objet (1); elle représente les portes des régions infernales, et Mercure (le maître des cérémonies funèbres du paganisme) s'y montre portant une ame dans une outre, assez semblable à celles dans lesquelles Ulysse renferma les vents; c'est une allusion à la théorie pneumatique des ames. Junon et quelques autres déités occupent les parties latérales du monument; plusieurs devises symboliques, et des ornemens sépulcraux d'une grande beauté, tels qu'on en voit dans les anciennes églises d'Italie, et semblables à ceux qu'employaient les Étrusques, remplissent les parties inférieures.

Le second sarcophage représente un sacrifice nuptial. Il a servi de monument funèbre pour la famille Ferrantini, ainsi que le premier pour les Abati. Les anciens chrétiens employaient fréquemment les décorations des tombeaux des païens leurs prédécesseurs, et ils préféraient un Mercure bien sculpté à une madone grossièrement exécutée par des mains orthodoxes.

Mais une autre fabrique encore plus intéressante de la place du *Duomo* est le Bigallo autrefois la *loggia* ou portique de l'ancienne famille Florentine des Adimari, et maintenant l'asile des enfans trouvés. Sur la façade curieusement peinte à fresque, on voit l'histoire de saint Pierre martyr. Les murs intérieurs sont couverts de peintures et de sculptures que nos amis italiens nous désignèrent comme

(1) Le cercueil du saint ayant touché un chêne mort qui se trouvait sur cette place, il poussa aussitôt un vert feuillage. M. Fordyce avoue que ce miracle l'avait étonné, parce que plus de mille personnes qui y étaient présentes, en avaient attesté la vérité.

antiquissimes. Parmi d'autres, on distingue une madone et son enfant, sculptés en 1329 par Alberto Arnoldi, pour le prix de cent florins d'or.

La *Piazza di Santa Croce* présente une perspective très-extraordinaire avec ses édifices gothiques et bas, et son mail. Les façades peintes de la *Casa dei Palloni*, où Clément VIII naquit, sont intéressantes et singulières, ainsi que celles de la *casa Antilla* qui fut couverte en vingt jours, à la requête de son propriétaire (alors chef de l'académie florentine), d'une suite de peintures, d'après les dessins des plus habiles artistes du dix-septième siècle.

Le principal monument de cette ancienne place est l'église de Santa-Croce, le Westminster de la Toscane, ou, comme les Florentins l'appellent, *il Panteon di Firenze*. L'extérieur est noir, grossièrement travaillé, et n'est point terminé : quelques dosses de marbre annoncent l'intention qu'on avait eue d'en couvrir entièrement ce noble et antique édifice; mais il a partagé le sort des plus belles églises d'Italie, en restant non achevé. Il est contemporain du *Duomo* (1). Quels ouvrages gigantesques ont produits les treizième, quatorzième et quinzième siècles dans ce pays ! Quelle vigueur et quelle fraîcheur dans les conceptions de ce génie national, qui à l'appel de la liberté, se réveilla de l'engourdissement produit par un despotisme barbare, et qui jaillit comme la lumière du milieu du chaos!

Au premier aspect, la perspective de colonnes

(1) Il a été commencé en 1294, sur les dessins d'Arnolfo di Lapo, et restauré et embelli par Cosme Ier, grand-duc de Toscane.

qu'offre la nef de ce temple est vraiment sublime. Les supports grossiers de sa voûte vénérable contrastent avec le travail exquis des statues et des monumens qui s'élèvent autour de ses ailes. Le grand autel dans le centre, avec ses flambeaux toujours allumés, et surtout le chœur dérobé à la vue par sa mystérieuse barrière, derrière laquelle on entend chanter les moines à qui l'église appartient, sont des images de l'effet le plus imposant. Après le premier coup d'œil général, quand l'attention se porte sur les détails, les noms de Michel-Ange, Machiavel, Galilée, Alfiéri, Leonardo Bruni, Filicaia, se présentent dans une succession imposante; et les monumens qui couvrent leurs cendres sont une histoire graphique des arts, depuis la précieuse minutie des productions du ciseau de Rosselini et de Giottini, jusqu'à la majesté des conceptions classiques de Canova.

Le tombeau de Leonardo Bruni Aretino, chancelier de la république et biographe de Cicéron, du Dante et de Pétrarque, rappelle un homme d'une naissance obscure, d'un profond savoir, et d'une éminente vertu. Il fut un de ces mérites italiens du quatorzième siècle, dont l'humble fortune n'empêcha point le développement. La plus grande simplicité caractérise ce monument où la statue de Bruni, dans ses habits ordinaires, est étendue sur un superbe cercueil. On dit que les détails de l'exécution sont dignes de Ghiberti. Le sculpteur Rosselini était élève de Donatelli.

La tombe de Michel-Ange, dans l'église de Sainte-Croix, a été la première châsse qui ait arrêté les pas errans de Vittorio Alfiéri. Là, il demeura en

contemplation ; là, son esprit agité et troublé, reçut des impressions qui mirent fin à ses pénibles indécisions, et dirigèrent ses plus nobles desseins. Il vit le génie donnant l'immortalité à l'obscurité plébéienne, et il résolut de suivre la route brillante de la renommée, et de confier le nom d'Alfiéri à de plus hautes destinées que celles que le blason piémontais lui avait préparées. Ce qui frappe le plus dans ce monument, c'est le nom de Michaele-Angelo *Buonarotti* inscrit sur sa base, et son buste sur le sarcophage. Ces objets rappellent le Bacchus de la galerie, — le jour de san Lorenzo, — le David du palais Vecchio, et non-seulement tout ce que ce *Dante* de la sculpture a fait, mais tout ce qu'il n'a pas voulu faire. Ils rappellent ce génie patriotique, travaillant comme un artisan laborieux, à élever les défenses des murailles de sa ville natale, et qui, après y être resté jusqu'au dernier souffle de sa liberté, l'a quittée ensuite pour n'y jamais rentrer, en dépit des offres les plus propres à tenter la cupidité de l'homme ou l'orgueil de l'artiste. Florence, depuis l'époque de son esclavage, n'a jamais contemplé l'un de ses plus glorieux citoyens, jusqu'au moment où elle l'a revu étendu sur sa bière, quand ceux avec lesquels son ame noble avait refusé de s'associer, rapportèrent ses restes vénérables dans la ville que son nom honorera toujours.

Près du monument de celui dont la gloire a servi de signal au poète piémontais, s'élève le mausolée de cet écrivain lui-même, de celui qui, par son tempérament et son caractère, appartient aussi bien à l'Italie que le Vésuve et les Alpes, Victor Alfiéri. Son génie semble avoir été surtout dans sa puissante

volonté. Il *voulut* être poète, et il devint poète. La nature ne paraît pas avoir secondé la vocation qu'il s'était donnée. Il arracha tout ce qu'il obtint d'elle ; et ses inspirations les plus poétiques sont rarement autre chose que le débordement énergique d'une indignation vindicative, contre quelque loi ou institution qui opprimait la suprématie qu'il s'attribuait. La haine des dictateurs lui fit écrire Brutus, et son ouvrage contre la France fut composé, parce qu'il abhorrait les tribuns. Prêt à détrôner les despotes, il répugnait à l'émancipation d'un peuple. Il combattait le tyrannie sous le diadème et sous la tiare ; mais il foulait aux pieds le bonnet de la liberté, soit qu'il fût le signe de l'indépendance américaine ou le type de l'égalité révolutionnaire. C'était le modèle abstrait de l'aristocratie pure et isolée, adverse à tout ce qui était au-dessus d'elle, et méprisant tout ce qui était au-dessous. L'égoïsme de son rang et de son caractère s'étendit de ses principes à ses affections. Il choisit pour maîtresse la femme d'un pair d'Angleterre ; la veuve d'un roi légitime passait pour son épouse ; et ses préjugés en faveur de la naissance étaient si invétérés, qu'il estimait ses ouvrages au-dessus du niveau des esprits vulgaires, et désirait que la généalogie de ses lecteurs fût aussi illustre que la sienne. Tel qu'il était, son apparition brillante se confond avec les grands événemens qui tendent finalement à la délivrance de l'Italie. Il fut le premier noble qui, après un grand nombre d'années, dédaigna d'appuyer ses droits à la distinction publique sur les seuls privilèges héraldiques. Il fut le premier de cette classe qui s'opposa à l'injustice des institutions féodales, qui tourna en ridicule l'imbé-

cillité et le despotisme des petits tyrans. Il fut le premier à montrer aux patriciens qu'ils étaient les esclaves du système qu'ils soutenaient, aussi-bien que les serfs qu'il opprimaient; et quand il brisa le premier anneau de sa chaîne, qu'il se *dévassalisa*, il fit plus par cet exemple personnel que par sa *Tyrannide* et ses drames républicains. Son nom appartient essentiellement à l'époque où il a brillé sur l'horizon de la société italienne, comme un astre solitaire, mais précurseur de l'énergie et de l'indépendance qui répandront sur la nation une clarté universelle.

Le mausolée d'Alfiéri est entre les tombes de Michel-Ange et de Machiavel, noble place : il a été érigé à sa mémoire par Louise, princesse de Stolberg, comtesse d'Albanie, *sa dame* (1), et veuve du dernier des Stuart. C'est l'ouvrage de leur ami commun Canova;—c'est la tombe de *Sophocle* par *Phidias*, disent les classiques Toscans. Le plus grand mérite de ce monument, c'est qu'il *n'est point* le chef-d'œuvre du moderne Phidias. Canova aimait beaucoup Alfiéri, et sa sensibilité a nui dans ce cas au développement de son génie.

Le tombeau consiste en un riche sarcophage. Une figure de femme pleine de grâce et de majesté, et couronnée d'un diadème de tours, pleure sur l'urne funéraire; c'est l'Italie,

L'antica regina del universo, (1)

déplorant la perte de son poète et de son champion.

(1) *La mia donna*, titre par lequel Alfiéri désigne dans ses Mémoires cette femme célèbre.

(2) « L'antique reine de l'univers. »

Dans un médaillon, au milieu de l'urne, le portrait d'Alfiéri est sculpté : c'est une vivante image des traits spirituels et expressifs de l'original.

Les cendres de Machiavel ont été pendant plus de deux siècles privées d'une sépulture honorable. Les Médicis, qui avaient oublié son *Prince*, qu'il avait écrit pour eux, se rappelaient de sa conspiration contre leur tyrannie; et ce ne fut qu'en 1787 que la reconnaissance nationale éleva un monument à l'un des plus puissans génies qui aient maintenu la prééminence intellectuelle de Florence, dans le moment où le reste de l'Italie tombait dans ce sommeil de dégradation et de nullité où elle a si long-temps été plongée.

Le secrétaire de la république florentine, le législateur des rois, l'ami du peuple (1), le défenseur de l'indépendance (2) italienne, le Salluste de Toscane, et le Térence de l'Italie moderne (3); cet auteur dont on a tant parlé, cet homme si peu connu, Niccolo Macchiavelli, a été le sujet de la plus vile calomnie; et celui qui avait combattu dans sa jeunesse (4) pour la cause de la liberté, et supporté une

(1) Bacon.

(2) Rousseau.

(3) Voltaire a dit que sa comédie de la *Mandragore* était digne des meilleures pièces d'Aristophane.

(4) Il conspira deux fois contre le despotisme croissant des Médicis : la première fois contre Julien et Laurent; la seconde, contre le cardinal Jules (depuis l'infâme pape Clément VII). A sa mort il laissa sa femme, quoiqu'elle fût de la noble famille des Corsini, et quatre enfans dans une extrême pauvreté, mais remplis d'un tendre respect pour sa mémoire. Il était chéri et admiré par ce que Florence possédait de plus noble et de plus méritant ; mais qui tous, aussi-bien que lui-même, étaient abattus par l'adversité.

pauvreté glorieuse, résultat d'une probité si intacte, a été accusé d'avoir, dans sa vieillesse, réduit en système les vices des princes et des tyrannies naissantes, et de les avoir ajoutés à *la catégorie des sciences humaines*. L'urne posée sur un piédestal et surmontée d'une figure emblématique de l'histoire, rappelle l'état de décadence de la sculpture, avant que Canova eût ravivé les souvenirs de Phidias et de Michel-Ange; mais le marbre sur lequel est inscrit le nom de Machiavel attire les yeux et fait oublier la mauvaise exécution du monument.

Un tombeau mal exécuté, et encore plus mal conçu, sur lequel on lit le nom immortel de Galilée (1), annonce la dégradation totale des arts, et le moment où la philosophie s'éleva sur leurs ruines; car Galilée est né le jour de la mort de Michel-Ange (2). Quand les arts furent ressuscités dans le treizième siècle, l'église et l'état virent en eux des instrumens pour étendre leur puissance, et ils encouragèrent le goût public pour des talens qui pouvaient multiplier leurs moyens d'agir sur les passions, sans réveiller la raison. Mais quand la philosophie naturelle fit briller des *vérités divines* à travers les ténèbres de la fin du seizième siècle, le pouvoir sentit que sa domination absolue était menacée; et Galilée, pour avoir enseigné le système de l'univers tel qu'il avait été découvert par Copernic, ce système, maintenant familier à l'enfance elle-même, fut déclaré par l'inquisition, coupable d'avoir avancé une doctrine *hérétique dans la foi, et fausse en philosophie*. Condamné à une mort

(1) Il a été érigé par une famille privée.

(2) Et il mourut le jour où naquit Isaac Newton.

horrible pour avoir dit que le monde tournait autour du soleil, il y échappa en déclarant publiquement et à genoux, que son système était faux, que le monde ne tournait point, et en protestant qu'il ne troublerait plus *l'ordre social* par de telles innovations contraires aux systèmes établis. Ayant ainsi enduré une longue et humiliante pénitence, et une pénible incarcération dans les cachots de l'inquisition, il fut banni de Florence, sa patrie (1). Perdu pour le monde, plongé dans un triste abandon, ses yeux se tournèrent encore vers le ciel, où il avait vu les plus sublimes vérités, et ils se fermèrent pour toujours. Il mourut pauvre, exilé, dans la disgrâce de son souverain et de l'Église. Ses crimes étaient l'invention du télescope, l'observation des phases de Vénus, l'examen des mouvemens du *pendule*, et la vérification de la théorie des cieux; en un mot l'amélioration de la condition humaine, en étendant la sphère des connaissances. Les maisons d'Autriche et de Médicis étaient alors toutes puissantes en Italie; et dans le sort de Galilée elles ont développé les mêmes principes qui dirigent encore les représentans des mêmes intérêts, dans les pratiques employées actuellement contre tout ce qui dédaigne de propager l'erreur ou de sanctionner la fraude.

Le tombeau de Galilée est l'ouvrage des trois

(1) Milton visita Galilée pendant qu'il était prisonnier de l'inquisition. Il est curieux de remarquer que malgré les attaques de Milton contre la prélature, il fut sévèrement censuré par les presbytériens pour la doctrine du divorce qu'il avait établie dans un ouvrage qu'un prédicateur déclara en plein parlement digne des flammes. Toutes les sectes religieuses ont servi tour à tour de prétexte à la persécution.

Foggini, artistes qui convenaient très-bien au temps où ils florissaient. Plusieurs autres monumens appartenans à des noms qui ne sont point *inconnus à la renommée*, et faits par les meilleurs artistes des meilleurs jours de la sculpture, se voient dans le même temple. Les mausolées de Bardi, par *Giottino*, et de Marsupini Aretino, par *Settignano*, sont de ce nombre. (1)

(1) Ceux qui regrettent, avec M. Eustace, que *la poussière impure du licencieux Boccace* repose dans Sainte-Croix, apprendront avec satisfaction qu'un tel honneur ne lui a jamais été accordé. Boccace mourut dan son village natal de *Certaldo*, en 1375 : il fut enterré dans l'église de San-Jacobo, où probablement il avait été baptisé, et il était alors tellement estimé, même par le parti qu'il avait tâché de traverser (les moines), qu'il fut, dit Villani, *onorevolmente sepolto nella canonica*. On inscrivit sur son monument l'épitaphe latine qu'il avait composée lui-même, à laquelle furent ajoutés quelques vers par Salutati. Cependant à mesure que la renommée de Boccace s'accrut avec *le temps*, la rancune de l'Église contre celui qui avait dévoilé la fragilité de ses enfans augmenta; et les *archi-puristes* de Certaldo ont assez récemment déplacé la tombe qui attirait seule les pas de l'étranger vers leur village obscur. Quand la fièvre de l'irritabilité monacale fut calmée, la tombe se retrouva et fut replacée sur *la poussière impure* de l'un des plus grands hommes que l'Italie ait produits : l'on y ajouta de beaux ornemens en marbre. La main qui a réparé ainsi le sacrilége commis envers la mémoire du génie, est celle d'une femme, la signora Tetaldi, compatriote de Boccace, et connue par ses talens poétiques. (Voyez la *Vita di Boccacio* si élégamment écrite par Bandelli; *Florence*, 1806.) M. Eustace avertit encore les visiteurs de Sainte-Croix, de *passer sans s'arrêter auprès du tombeau du malicieux Arétin*, chose difficile à faire puisqu'il n'est point en ce lieu. Cet auteur a confondu les monumens des deux pieux et graves secrétaires de la république, Marsupino et Leonardo Aretino, avec celui du *fléau des princes* Pietro Aretino, qui est enterré à Venise où il est mort. Un autre écrivain moderne, beaucoup plus célèbre, est tombé dans la même erreur.

La belle tombe du comte Scotnisky (jeune Polonais aimable et distingué, mort dernièrement à Florence) est de Ricci, sculpteur célèbre, et membre de l'académie florentine. C'est un ouvrage d'une simplicité noble et d'un goût exquis; et la charmante figure de femme qu'on voit assise sur la terre dans tout l'abandon de soi-même que donne la vraie douleur, offre une image naturelle et frappante d'une tristesse profonde. Le monument a été élevé par une jeune et tendre épouse : l'idée en est donc extrêmement heureuse.

Le couvent remis à neuf du haut en bas, reblanchi, rajusté nouvellement pour ses propriétaires restaurés, forme un contraste marqué avec l'extérieur ruiné, et non achevé, de l'église dont il dépend. Dans le temps de nos courses journalières (1) sur la place de Sainte-Croix, les moines étaient occupés à serrer leurs récoltes de blé, de vin, d'huile et de fruits; et les groupes qu'ils formaient autour des portes semblaient presque réaliser les images gaies des romanciers italiens, et ressusciter les sujets de leurs tableaux pour notre amusement. Le couvent, avec sa belle chapelle, mérite d'être vu; et il est bien digne, sous le rapport de l'étendue et de la commodité, du superbe temple auquel il appartient. Le temps que Sixte-Quint a passé dans ce couvent comme simple moine, temps consacré à l'étude et à la duplicité, l'a rendu capable de s'élever par ses infirmités affectées, et d'étonner le conclave par le *sono papa!* Clément XIV a rempli l'office de lecteur dans

(1) Pendant notre séjour à Florence nous avons demeuré dans le vieux palais Corsini, contigu à l'église et au couvent de Sainte-Croix.

ce même monastère; les horribles officiers de l'inquisition y étaient logés, et l'on y voit la chapelle votive des Pazzi, les Brutus de leur siècle. La bibliothèque du couvent, autrefois si célèbre par ses anciens manuscrits, a été réunie en 1766 à la grande bibliothèque nationale de San-Lorenzo. Ce couvent a été supprimé avec tous les autres par les Français; mais il a été rétabli par la Sainte-Alliance, et il paraît, d'après le nombre de ses moines, aussi bien vêtus que bien nourris, et qui sont presque tous jeunes, qu'il a regagné beaucoup de sa première splendeur, sinon tout son ancien pouvoir.

L'église collégiale, ou de Saint Laurent, est une des plus remarquables en Toscane, et contient l'histoire des Médicis écrite en briques et en marbre, en joyaux et en pierres précieuses. Elle a été érigée en 1425, sur une ancienne fondation (l'oratoire de Saint-Laurent), par *Jean dei Medici*, vieux marchand républicain, qui trouvait dans sa piété un moyen d'employer le superflu des richesses que son industrie et la prospérité du commerce national, lui avaient permis d'accumuler. L'architecte était son intime ami et concitoyen, Brunellesco. Ce Jean a été le père de cet autre marchand encore plus heureux, *Cosme*, appelé par les flatteurs le *père* de sa patrie; et qui, malgré les crimes dont il est souillé, est le dernier en qui l'on puisse reconnaître quelque mérite dans cette famille, qui a contribué si puissamment à la destruction des libertés de Florence et à la ruine de l'Italie. L'église est simple, imposante et gothique; elle caractérise admirablement l'époque à laquelle on l'a élevée, et son honnête, pieux et digne fonda-

teur, dont le monument par Donatello est un modèle de grâce et de simplicité. (1)

La sacristie (nommée *sacrestia nuova*) a un autre caractère, et marque une autre période de la fortune de cette famille. Léon X, le plus magnifique, et celui dont le goût était le plus éclairé de tous les Médicis, en ordonna l'érection à Michel-Ange, et cet artiste la commença aux dépens d'un autre pape de la même maison, Clément VII, qui la destinait à devenir un monument sépulcral pour sa famille. Le premier tombeau qu'on y a élevé est celui de Julien de Médicis, duc de Nemours et frère de Léon; le suivant est celui de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, neveu de Léon, et père de l'infâme Catherine de Médicis, reine de France; car les descendans immédiats de ces *Médicis*, marchands, étaient alors tous souverains. Ces tombes sont l'ornement de *San-Lorenzo*, non à cause des cendres insignifiantes qu'elles renferment; mais comme les efforts les plus vigoureux de la puissante main de Michel-Ange (2). Le premier est un sarcophage, de chaque côté duquel sont deux figures colossales,

(1) Les deux fils de Jean (Cosme et Laurent) ont formé deux branches distinctes de la maison de Médicis. Celle de *Cosimo* (grand-père de Laurent-le-Magnifique), terminée aux deux papes Léon X et Clément VII; et celle de *Lorenzo*, qui a produit les *ducs* insignifians. Le premier qui prit le titre de *grand-duc* fut Cosme Ier, souvent confondu avec Cosme, le père de sa patrie.

(2) La force physique de Michel-Ange égalait celle de son génie : son ciseau, de même que l'arc d'Ulysse ne pouvait être manié que par sa main, et il tombait sur le marbre avec une vigueur que les premiers sculpteurs italiens (entre autres Canova) trouvent presque au-dessus des forces humaines.

qui représentent le *Jour* et la *Nuit*. Ce monument singulier n'a aucun rapport avec le sujet à la mémoire de qui il a été érigé. Michel-Ange ne pensait probablement pas à lui ; mais une noble conception s'est présentée à son esprit, et il a saisi l'occasion que l'orgueil et l'opulence lui donnaient pour l'exécuter. La figure du Jour a l'air de se mouvoir sous le marbre : une vigueur hardie, rude, tourmentée, se déploie dans chaque membre, dans chaque muscle, et lui donne l'expression de la vie : cependant, la pétulance d'un génie qui ne pouvait dépasser ni supporter les bornes que la nature impose aux facultés humaines, quand il cherchait à réaliser ses inspirations, laissa cette superbe statue imparfaite (1). Les ouvrages magnifiques laissés incomplets par cet artiste, semblent indiquer qu'il espérait produire la perfection par un seul coup, un souffle; et qu'il jetait le ciseau du sculpteur quand il ne pouvait pas le diriger avec la puissante énergie d'un dieu. La statue de la Nuit ressemble à la trissesse qui sommeille. Vasari l'appelle une *statue non rara ma unica* (statue non-seulement rare, mais unique). Quatre beaux vers indiquant son mérite (2), ont été faits sur elle, et ont provoqué une réponse

(1) On voit dans l'ancienne cour de la société des *Opere del Duomo*, instituée pour la conservation des sculptures qui se dégradaient, quantité de *torsi* non terminés de Michel-Ange, qui offrent les plus nobles rudimens de ses conceptions gigantesques.

(2) La Notte che tu vedi in si dolci atti
Dormire, fù da un angel scolpita
In questo sasso, è benchè dorme ha vita,
Destala se no'l credi e parleratti.

« La nuit que tu vois si doucement endormie a été sculptée dans cette pierre par un ange : éveille-la si tu ne me crois point, elle va te parler. »

de Michel-Ange, sous le nom de la Nuit, qui, joignant l'excellence de la poésie à l'expression plaintive des regrets patriotiques, est doublement intéressante.

Le monument de Laurent, duc d'Urbin, a quelque chose de moins imposant : on voit sur le mausolée deux figures, emblèmes de l'Aurore et du Crépuscule; mais elles sont subordonnées à la noble effigie de Lorenzo, qui s'élève au-dessus d'elles. Cette statue est si pleine de vie, que Charles-Quint disait qu'il était surpris qu'elle ne se levât point pour lui parler.

La chapelle ducale de Saint-Laurent, ou *capella dei depositi*, marque une troisième époque de l'histoire des Médicis, et contraste complétement avec la rude simplicité de l'église fondée par Jean, et avec les ouvrages splendides de la sacristie commandée par Léon. Le premier des grands-ducs de ce nom (1), le premier Médicis qui prit, et par le fait et par la forme, un pouvoir souverain sur son pays, Cosme Ier, résolut d'élever un mausolée pour lui et sa famille, qui surpassât en magnificence tout ce qui l'avait précédé, et il demanda à Vasari un des-

Réponse.

Grato m'è il sonno e più l'esser di sasso,
Mentre che'l danno e la vergogna dura.
Non veder, non sentir, m'è gran ventura :
Però non mi destar ; deh! parla basso.

« Le sommeil m'est doux, et il m'est plus doux encore d'être une matière insensible, pendant ce temps de calamités et de turpitude. Ne rien voir et ne rien sentir est un bonheur : ne me réveille donc point ; parle bas, je t'en supplie. »

(1) Le règne d'Alexandre ne peut presque pas compter.

sin qui fut exécuté sous le règne de Ferdinand Ier, le seul qui ait survécu de l'infortunée famille de *Cosimo*. Mais quoique ces ducs eussent le pouvoir de faire venir du jaspe de Cypre, des marbres d'Égypte, de l'or de Golconde, ils ne pouvaient commander un génie tel que ceux qui avaient élevé le dôme de Sainte-Croix, exécuté les portes du Baptistère, et le Persée de la *Loggia*. Les talens contemporains de leurs ancêtres républicains n'existaient plus ; les Brunellesco, les Donatello, les Ghiberti, les Michel-Ange, les Cellini, tous avaient passé. Les Médicis, avec toutes les richesses de l'Europe dans leurs coffres, ne purent trouver rien de mieux que la médiocrité de Vasari (qui savait si bien *s'accommoder au temps*), de l'obscur Matteo, de l'obscur Nigelli, et du sculpteur (1) de cour Tacca, dont le plus grand mérite était d'avoir étudié dans l'atelier de Jean de Bologne. Il est plaisant d'observer que ces despotes, qui dans leur orgueil avaient voulu faire apporter de Jérusalem le sépulcre de leur Dieu, pour le placer avec les leurs, comme seul digne d'être mis auprès d'eux, n'ont cependant laissé qu'un monument propre à démontrer la dégradation de ce génie national, que leurs crimes et

(1) Le monument de Ferdinand Ier a été, dit-on, modelé par Jean de Bologne ; mais dans cet ouvrage massif, on ne voit rien de ce génie créateur qui a donné l'esprit et la vie au *Mercure* de la galerie de Florence. Obligé d'imiter la figure froide et guindée d'une personne ordinaire, des robes d'hermine, des sceptres, des épées, son talent se refroidit dans la somptuosité vulgaire de ces détails. L'effigie du grand-duc ne rappelle point du tout la statue de Neptune de la grande place de Bologne. Ce monument, comme la plupart des autres, a été exécuté par Tacca.



leur mauvais gouvernement avaient contribué à corrompre, à affaiblir et à détruire. (1)

Cette chapelle est l'objet de l'admiration du vulgaire, et des critiques des connaisseurs; et l'Italie n'a aucun édifice plus magnifique et de plus mauvais goût : elle est de forme octogone, et d'un ordre composite : des pilastres de jaspe s'élancent de leurs bases de marbre; leurs chapiteaux sont en bronze, et surmontés de corniches de beau granit d'Elbe, et de jaune antique. Les écussons des armoiries sont en pierres précieuses : les tombeaux sont en granit égyptien, en jaspe vert de Corse, et en jaspe varié de Sicile, et ils supportent les lourdes effigies d'une grandeur passée, dont les couronnes reposent sur des coussins ornés de rubis et de topazes, et sculptés

(1) L'histoire de l'opposition de Cellini au *favoritisme* de Cosme I[er] et de sa femme Éléonore de Tolède, contée par lui-même, est plaisante et caractéristique. Quand il sut qu'un immense bloc de marbre destiné pour le Neptune, qu'on voit encore sur la place, devait être donné à Bandinello, il vola à la *villa Reale*, où il entra sans cérémonie, quoique la famille fût à table, le duc et la duchesse dans une salle, et leurs enfans dans une autre. Cellini désapprouva avec véhémence cette manière de procéder, et il soutint l'avantage d'un libre concours; méthode qui avait produit les portes du Baptistère, et tant d'autres beaux monumens. La duchesse, comme toutes les personnes qui sont plus influencées par leurs volontés que par leur raison, répliqua avec colère; mais l'artiste continua de soutenir son opinion, et contre Bandinello lui-même. Cependant l'altercation se termina par la déclaration du prince, qui dit « que depuis vingt ans il était déterminé à donner ce marbre à son favori, et qu'il voulait absolument qu'il l'eût. » (*E così io voglio che il Bandinello l'abbia e sia suo*). Telle était la protection tant vantée de ces princes, qui malgré leurs prétentions à la grandeur, si gratuitement admises, substituaient la médiocrité au génie, et chassaient d'Italie les arts aussi-bien que la liberté.

dans la calcédoine orientale. On voit des fragmens de porphire et de granit étonnés de se trouver mêlés à la poussière azurée du lapis lazuli, et aux parcelles brillantes de la nacre. Les moindres débris de cette magnificence non achevée, suffiraient pour décorer un temple plus splendide que tous ceux de la chrétienté primitive. Avant qu'une seule famille ait pu élever une semblable chapelle, combien de millions ont dû être extorqués au peuple par les exactions d'un pouvoir illimité! Quelle inégale distribution de richesses, quelle misère, quelle pompe, quel esclavage, et quelle dévastation des trésors publics rappelle la *capella dei depositi*, dans l'église de Saint-Laurent! Cependant ce petit temple de Salomon, ce miracle de goût royal et de vaine gloire, n'est point terminé : l'on *doit souhaiter ardemment* qu'il ne puisse pas l'être ; et les Florentins assurent qu'il ne le sera jamais.

Le couvent adjacent et ses beaux et anciens cloîtres, où l'on voit çà et là un oranger chargé de ses fruits dorés, percer au milieu de monceaux de ruines, mérite d'être visité, particulièrement à cause de sa bibliothèque, la fameuse bibliothèque *Medicea Lorenziana*. Cette collection précieuse a été commencée quand la Toscane était libre encore : ses premiers fondateurs étaient le vieux marchand Cosimo, son frère Laurent, et son fils Pierre. A leurs donations succédèrent les splendides contributions des dictateurs et des papes de la maison de Médicis, Laurent-le-Magnifique, Léon X et Clément VII. Les grands-ducs ont fait peu de chose pour cet établissement, non plus que les Autrichiens qui ont succédé au dernier Médicis dans le gouverne-

ment de la Toscane, jusqu'à Léopold : ce prince fut le premier qui, après un laps de temps considérable, augmenta ses trésors, en y ajoutant les livres des couvens supprimés. Cette bibliothèque a été construite sur les dessins de Michel-Ange, et il y règne une certaine grandeur gothique, une obscurité mystérieuse, qui conviennent bien à sa destination. Les fenêtres, les corniches, les architraves, et jusqu'aux portes, sont belles, et l'ensemble offre une simplicité noble, une harmonie tranquille, qui reposent de la magnificence incohérente de la chapelle des tombeaux, et qui donnent à l'esprit des jouissances pures, qu'aucune association de dégradation morale ne vient souiller.

Ce n'est qu'après avoir parcouru la bibliothèque et considéré les siéges en bois de chêne sculptés par Battista del Cinque, et Ciapino, qu'on aperçoit enfin de loin en loin un lourd volume relié en parchemin, fermé par des agrafes de cuivre, et entouré d'une chaîne de fer, placé sur des pupitres aussi singuliers que les pages du livre qu'ils supportent. Cette collection est encore remarquable par son universalité; elle contient des manuscrits rares dans presque toutes les langues connues, avec des miniatures enluminées, très-curieuses. Cependant ses manuscrits de Virgile et de Tacite, ses Pandectes de Justinien, et ses conciles de Florence, sont bien moins intéressans que le Décaméron de Boccace manuscrit, et la vie de Benvenuto Cellini, pour ceux qui ne prisent pas les livres par leur antiquité et la poussière dont ils sont couverts; mais par le rapport qu'ils ont avec l'histoire sociale de l'homme et le développement de ses facultés morales.

Un petit vase de cristal placé sur une table au milieu de cette spacieuse salle, couvre le doigt d'un homme qui avait été destiné aux flammes d'un bûcher, de Galilée; relique plus précieuse aux yeux de bien des gens, que la dent de saint Dominique ne peut l'être à ceux de Ferdinand le bien-aimé. Ce doigt a tracé les lumineux *dialogues sur le système du monde !*

Les livres de cette collection sont encore dans leurs anciennes enveloppes, comme ils étaient dans le temps où on les conservait comme des bijoux dans des écrins. Parmi les tableaux en petit nombre qui décorent les murs, sont trois portraits originaux d'un grand intérêt : l'un de Politien, l'autre de Pétrarque, et le troisième de Laure, par leur ami Martini, dont toutes les saintes étaient des Laures, comme toutes les vierges de Raphaël étaient des *Fornarines*.

Les églises ont été autrefois, dans toute l'Europe, le théâtre où se passaient les événemens les plus marquans, où se développaient toutes les passions; le malheur y trouvait un refuge, le crime un asile, la vengeance levait son poignard jusque sur les marches de l'autel, et l'amour exprimait ses désirs au milieu des reliquaires et des crucifix. Ce fut dans l'église de Canterbury que Thomas Becket fut assassiné; ce fut dans l'église de Buon Convento que l'empereur Henri VII fut empoisonné avec *une hostie;* ce fut dans le Duomo de Florence que les Pazzi, animés par des griefs publics et particuliers, attaquèrent les deux Médicis et triomphèrent du plus faible; ce fut dans l'église de Sainte-Claire d'Avignon que Pétrarque fut blessé par les charmes de

Laure, et que son imagination resta tellement imbue des couleurs de son vêtement, que ses yeux voyaient tous les objets teints de vert et de violet (*negli occhi ho pur le violette e il verde*); ce fut dans l'église de Saint-Laurent à Naples, que Boccace contempla pour la première fois sa belle Fiametta se glissant dans son habit noir de pénitente, le matin du samedi-saint, et que son sort fut décidé le matin de Pâques, en la revoyant à *la grande festa*, aussi brillante de parure que d'attraits; c'était dans les églises que les *Belzi Thonchtless*, les *Henriette Byron*, et les *Clarisse* faisaient le plus de victimes dans les siècles précédens en Angleterre; et c'était dans l'église, suivant le Spectateur, *que la paresse, la vanité, les intrigues des beaux de son temps se déployaient!*

En entrant dans la plus intéressante des églises florentines, la vénérable *Chiesa di Santa-Maria novella*, la première association éveillée par sa nef gothique, est celle qu'elle excite comme le site de la première scène de Boccace, de la rencontre avec sa bande d'aimables et jeunes conteurs (*brigata novellarice.*) L'imagination marque bientôt la fenêtre haute avec des vitraux coloriés, sous laquelle les sept jolies dévotes étaient assises en cercle, quand après avoir dit un *pater*, elles commencèrent à se lamenter sur les effets moraux et physiques de la peste qui dépeuplait leur ville natale (1). Une d'elles

(1) Boccace établit la vertu de ces dames, en les décrivant, *fuggendo come la morte i desonesti esempj degli altri* (fuyant, comme elles auraient fui la mort, les exemples déshonnêtes des autres); et déterminées à se retirer prudemment dans leurs maisons de campagne, loin des scènes



aperçoit Boccace qui dans son *habit lugubre* venait assister à l'office divin; il approche de la *troupe*, il entend leur résolution d'abandonner la ville pour la retraite sûre et champêtre de la *villa de Schiffanoia* (1), et il s'approche alors timidement du petit cercle pour lequel son Décaméron a été composé. Ce vénérable édifice est encore en grande partie tel que Boccace l'a laissé; il a été terminé en 1350. On y voit encore dans toute leur fraîcheur les premiers

de licence que les malheurs de la peste avaient amenées. Mais les mœurs de ce temps étaient telles en Europe, que les plus vertueuses écoutaient même sur le théâtre du Vatican, dans les fêtes publiques et aux représentations des mystères en Angleterre, des choses que les femmes les moins chastes rougiraient d'entendre aujourd'hui. La morale tient à des lois immuables, les manières dépendent du degré de civilisation. Les plus grands exemples de corruption, et dans les mœurs, et dans les habitudes, sont offerts par la cour de Charles II d'Angleterre. Pour se convaincre de ce fait, il faut se rappeler ce roi allant communier avec cinq ou six de ses fils naturels (tous ducs), qu'il avait eus de différentes mères, et plusieurs de ces mères (toutes infâmes) présentes à la cérémonie. (Voyez *Mémoires d'Évelyn.*)

(1) La villa de Schiffanoia, maintenant la villa Palmieri, à peu de distance de Florence, sur les bords du *Magnone*. La charmante description de ce beau site, par Boccace, est encore au-dessous de l'original. Il est curieux d'observer, par ses détails sur les habitudes rurales des gentilshommes florentins de ce temps, qu'elles étaient semblables à celles des Anglais de nos jours. La conversation, la lecture, la musique et la promenade occupaient la journée de *l'allegra brigata*; et même la manière de couvrir la table, le linge blanc, les fleurs fraîches, etc., etc., rappellent la propreté et les soins élégans des maisons anglaises. Florence était alors libre, quoique factieuse. La malpropreté et le luxe appartiennent à l'esclavage et à la dégradation; ils existaient dans les habitudes françaises avant la révolution, et on les retrouve actuellement à Rome.

efforts de Cimabué pour représenter une madone (monstre effroyable) : quelques tableaux des peintres grecs qui étaient alors les maîtres de l'école florentine, et un crucifix, l'un des premiers ouvrages de Giotto. Le chœur et plusieurs des chapelles sont peints par Filippo Lippi et Ghirlandaio : leurs peintures sont très-curieuses, parce qu'elles donnent les portraits de plusieurs personnages historiques. Dans la *Vie de la Vierge* sur les murs du chœur, les principales figures sont celles d'Agnolo Poliziano et de Marsilio Ficino (habillé en chanoine), de la belle Ginevra Binci, et de Ghirlandaio lui-même, avec une veste bleue et un manteau écarlate; son frère, son maître et ses disciples forment un autre groupe, et Jean et Laurent de Médicis l'ancien, avec plusieurs de leurs contemporains et concitoyens distingués, sous la figure de *saints* et de *docteurs*, conservent la ressemblance de leurs traits, et celle des costumes, de la tournure des temps intéressans et reculés où ils florissaient. L'enfer *peint* sur les murs d'une des plus anciennes chapelles, par Orcagna (1), est curieux à étudier sous plus d'un rapport, principalement comme donnant l'idée matérielle de la théologie du moment. Des sculptures de Michel-Ange et des tableaux des premiers peintres du quinzième siècle complètent les trésors de ce beau et antique temple.

Le couvent des dominicains, dépendant de Sainte-Marie Nouvelle, est adjacent à cette église : il a été fondé par ces riches moines en 1279, sur les dessins

(1) Voyez l'Éloge éloquent et philosophique de ce peintre par Giov. Battista Niccolini, secrétaire de l'académie des beaux-arts. *Florence*, 1816.

de deux religieux, fra Sisto et fra Ristoro; et la première pierre a été posée par le cardinal Latina. Le monastère est très-spacieux et très-beau; mais comme il est maintenant réinstitué dans toutes ses anciennes formes, *le pied d'une femme ne doit plus fouler ses parvis intérieurs*, et l'auteur de ces pages a été ainsi privée de la vue de deux tableaux qu'elle désirait examiner, moins comme amateur, que sous le rapport de leur intérêt historique : l'un est le portrait original de Laure dans son éternelle robe verte, par Simon Memmi; l'autre est celui du galant comte Guido Novello, seigneur de Peppi. Mais malgré les défenses qui l'ont exclue des grands cloîtres, embellis par les faits de saint Dominique, du superbe réfectoire avec ses fresques d'Angelo Bronzino, et du dortoir orné des portraits de tous les dominicains devenus cardinaux, papes et saints, l'intérêt a ouvert une autre porte à son impertinente curiosité, et lui a permis de jeter *un coup d'œil* sur l'intérieur sacré du couvent, par les fenêtres du laboratoire adjacent.

C'était un usage assez commun chez les moines des temps passés, de charmer les loisirs de leur retraite, en se livrant à quelques occupations qui les rattachaient partiellement au monde; et ils choisissaient généralement des objets qui, par leur utilité ou leur bienfaisance, pouvaient pallier la mondanité de leurs poursuites. Dans cet esprit, ils s'appliquaient souvent à la préparation de recettes assez semblables peut-être à celles de lady Bountiful, auxquelles on attribuait dans ces temps grossiers les vertus les plus miraculeuses. Il est probable que les moines de Sainte-Marie ont commencé leurs opéra-

tions de distillation avec des intentions aussi charitables ; mais *le diable qui se mêle de tout* a si bien aidé au cours naturel des choses vers l'abus, que leurs travaux sont maintenant plus calculés pour gratifier le sens de l'odorat, cette grande route de l'imagination, que pour administrer des soulagemens aux infirmes : loin d'être dirigée vers un but de charité, la *fonderia* est devenue une des branches les plus productives de leurs revenus.

En sonnant à l'une des portes latérales du couvent, on fait arriver un *fraticino* ou page ecclésiastique, âgé de dix ou douze ans, plein de grâce et d'agilité, et il conduit les acheteurs au *magazzino* ou boutique, à travers une suite de pièces magnifiques, où les crucifix et les madones, les vases de porcelaine et les ornemens d'or moulu, offrent un mélange du sacré et du profane tout-à-fait étrange. Le magasin est une vaste et élégante pièce, de laquelle on a la vue du jardin, des cloîtres et de l'intérieur du couvent. Elle est entourée d'armoires, de glaces, qui sont une vraie *campagne de parfums*, où les eaux cordiales, les conserves aromatiques sont mêlées aux cosmétiques et aux poudres odoriférantes ; où l'on voit Hygie et Iapis partageant l'empire avec Aglaé et Euphrosyne ; tandis que Vénus, couchée sur un autel de roses, contemple ses serviteurs encapuchonnés, et sourit aux vœux monastiques, comme on dit que Jupiter souriait aux parjures des amans. Là, point de misérables boîtes presque vides, dont un frère mendiant vient rendre compte. Là, tout enivre l'odorat, et charme les yeux ; les essences, les pommades, les dentifrices, les livres de prières servant de pelottes ; les missels en coffrets

de toilette. Mais l'objet le plus curieux et le plus amusant, est le frère lai, humble, modeste et posé, qui préside à ce *nid d'aromates :* son capuchon, sa robe, son cordon, son rosaire contrastent d'une manière frappante avec son emploi mondain, et il pèse sa poudre et mesure son eau de violette, présente son mémoire et reçoit l'argent avec le même air solennel et mortifié qu'il prendrait pour donner une *bénédiction*, ou imposer une *pénitence ;* n'oubliant pas un seul instant sa *profession* en exerçant son *métier*.

Parmi les églises historiques de Florence (si une telle épithète peut s'appliquer à de tels bâtimens), on peut compter celle du *Spirito-Santo :* c'est l'ouvrage de Brunellesco ; et ses colonnes corinthiennes, ses mausolées des illustres Capponi, et sa profusion d'autels, de tableaux et de monumens, lui donnent tous les droits possibles à l'attention de l'antiquaire et du *virtuoso*.

L'*Annunziata*, église favorite des miracles et de la mode, fondée par les serviteurs de Marie, *i servi di Maria*, avec sa *Madonna del sacco* (1), sa châsse dorée et sa procession de l'âne de l'Annun-

(1) Andrea del Sarto, dans un moment d'extrême indigence, avait offert aux moines de l'Annunziata de leur peindre une madone pour un sac de blé. Ils acceptèrent le marché, et obtinrent à ce prix le célèbre tableau dont il s'agit, qui a reçu son surnom *del sacco*, d'après cette circonstance. Le monument de ce pauvre peintre est un des plus beaux de l'église, qui doit son principal ornement à ses ouvrages. Non loin de sa tombe sont enterrés les trois historiens florentins, les Villani. Ce sont les noms qui rendent les églises de Florence plus intéressantes que toutes celles d'Italie, qui leur donnent même un attrait supérieur à ceux des temples de Rome.

ziata, nouvellement restaurée avec les autres (1), est une des plus célèbres et des plus belles de la Toscane. Là repose enfin l'esprit agité de Benvenuto Cellini, dans une tombe achetée par lui aux moines de ce couvent, pour son fils bien-aimé. Là fut prononcée une éloquente oraison funèbre en l'honneur d'un des génies les plus capricieux, les plus singuliers que l'Italie ait jamais produit, devant la population presque entière de Florence, qui s'empressait de donner le dernier témoignage de son respect à l'auteur de *Persée*.

Cette église est fréquentée par tous les dévots et dévotes du bon ton ; et la piété aristocratique peut être vue à toutes les heures, errant dans sa nef ou sommeillant sur ses bancs. Pour la commodité de ces nobles dévots, le temple reste ouvert une heure après minuit; et l'Annunziata, bien illuminée, reçoit ceux qui n'ont pas pu entrer à l'Opéra. Les bons pères *servi di Maria* sont les *merveilleux* monastiques de Florence : on les trouve dans les salons les plus splendides des palais des nobles pieux; et leurs jambes nues, leurs pieds couverts de sanda-

(1) Au mois de mai, le plus bel âne qu'on peut trouver est chargé d'huile, de fruits et de vin, et conduit processionnellement à travers l'église, à la châsse de la Vierge miraculeuse, où ses offrandes sont reçues en grande pompe par le clergé. A la restauration, quand cette cérémonie, depuis long-temps oubliée, fut renouvelée (les ânes n'ayant pas été souvent employés par le précédent gouvernement), il fut difficile de s'en procurer un tout-à-fait digne de l'office important qu'on devait lui confier. Le premier qui officia a, dit-on, rué contre saint Philippe, et il a osé braire devant saint Joseph; et le dernier est accusé d'avoir dévoré très-sacrilégement les offrandes, circonstance qui prouvait que l'animal était moins âne que ses conducteurs ne le supposaient.

les, leur robe de bure, ne les empêchent pas de s'asseoir à la table des plus grands seigneurs florentins, où leur cordon et leur rosaire font un étrange contraste avec la vaine décoration de l'ordre de *San-Stefano*, ou la croix de Marie-Thérèse, dont leurs hôtes sont parés. On prétend que la vertu générique de ces moines est la *discrétion* : jamais, de mémoire d'homme, ils n'ont trahi les secrets que leur ont confiés les saints ou les pécheurs; et si le frère Borgherini, dernièrement si célèbre à Florence, eût été l'un des *servi di Maria*, au lieu d'être un jacobin, il ne se serait probablement pas rendu coupable de la négligence qui lui a fait perdre en un instant la réputation de plusieurs années. (1)

Cette église de l'Annunziata doit beaucoup de sa magnificence à l'illustre famille de Pucci. Le portique, avec ses curieuses fresques, dont plusieurs ont été peintes par André del Sarte, leur protégé, a été bâti à leurs dépens, ainsi que la chapelle de Saint-Sébastien, riche en statues, tableaux et monumens de marbre. Trois cardinaux de cette famille y sont enterrés, et la magnificence de leurs donations atteste l'opulence et la piété de cette grande et noble maison, comme l'histoire raconte les vertus et le patriotisme de ses membres.

Les miracles pour lesquels ce temple était renommé avaient entièrement cessé devant ce *miracle* bien plus grand, qui, de même que la verge d'Aaron, avait *avalé* tous les autres, la révolution. Mais au retour du grand-duc, frère de l'empereur

(1) Ce moine très-connu et très-populaire, laissa tomber de la manche de sa robe un billet commençant ainsi : *Molto reverendo mio caro bene* (Mon révérend et cher amour).

d'Autriche, la madone reprit sa place long-temps vacante, et fait journellement des cures par lesquelles elle empiète sur le domaine des médecins, et charge ses autels de témoignages de foi et de gratitude. Ses serviteurs, ne pouvant suffire aux travaux qui leur étaient imposés, ont obtenu la permission de dire une messe qui en vaudrait *mille;* et le *Guide des voyageurs,* revu et corrigé par les censeurs littéraires, et approuvé par le gouvernement, porte le suivant témoignage de l'intervention spéciale de cette madone dans l'accomplissement des lois de la nature et de la volonté immuable de la divinité: *E accio che niuno di questo fatto dubitar potesse, opero iddio per* mezzo di questa immagine *molti miracoli, che tuttavia vanno seguitando.* (1)

Le frère de l'empereur d'Autriche n'a en effet négligé aucun moyen de rétablir le pouvoir et l'influence du clergé, et de replonger le peuple dans cette bigoterie abrutissante à laquelle les Médicis l'avaient réduit. L'état renouvelle ainsi son ancienne alliance avec l'Église :

> E nel vessillo imperiale e grande
> La triomfante croce al ciel si spande.
>
> TASSO.

Il n'appartient qu'à l'Italie, et plus particulièrement à Florence, d'offrir dans ses rues des galeries à l'étude de l'artiste et à l'admiration de l'amateur, et d'exposer sur les places publiques et les grands chemins ces trésors de sculpture qui feraient la richesse

(1) *Guida della città di Firenze*, 1818. « Et pour que personne ne puisse douter de la vérité de ce fait, Dieu a opéré plusieurs miracles *par le moyen de cette statue*, et nous allons les relater. »

des cabinets des rois et des collections impériales des autres nations. Un exemple frappant de ce fait, est la place du Grand-Duc, autrefois *Piazza pubblica:* sur un de ses côtés s'élève la *Loggia,* ou portique d'Orcagna, peintre, sculpteur et architecte du quatorzième siècle, contemporain de Pétrarque et de Boccace, qui, sans doute, avait observé avec délices les progrès de ce bel ouvrage (1). Quand Cosimo, premier grand-duc de Toscane, demanda à Michel-Ange de lui faire le plan d'une fabrique pour les magistrats de Florence, l'artiste, volontairement exilé, lui répondit par lettre: *Vous avez la Loggia d'Orcagna; je ne puis rien faire de mieux.* Il renvoya ainsi ce protecteur royal, tant vanté dans ce siècle, aux modèles laissés par les artistes de la république; mais le duc avoua qu'il était étonné du prix qu'on avait dû mettre à un tel édifice; et le souverain n'osa entreprendre ce qui avait été fait par la munificence de la commune mercantile de Florence (2). Cependant les trésors prodigués dans la chapelle et les tombeaux de San-Lorenzo auraient suffi pour achever cette noble entreprise.

Aussi long-temps que les arts continuèrent de fleurir parmi les Florentins, ils contribuèrent à embellir ce superbe portique; et les pilastres qui soutiennent ses arcades, sont décorés des chefs-d'œuvre de Donatello, Benvenuto Cellini, et Jean de Bologne. Le premier de ces ouvrages est en bronze: il représente Judith dans le moment où elle tranche la tête d'Holopherne; le second, également en bronze,

(1) Commencé en 1353.

(2) Michel-Ange proposait qu'un portique semblable à la *Loggia* fût continué autour du reste de la place.

est le fameux Persée de Benvenuto ; le troisième est l'Enlèvement des Sabines, en marbre ; et chacun d'eux mériterait qu'on fît pour lui le pèlerinage de Florence, si l'on aimait les arts non-seulement pour *eux-mêmes*, mais comme des témoignages du génie humain mis en action par de nobles impulsions, et des institutions libérales.

Cellini a eu la bonne fortune de donner un intérêt additionnel à ses ouvrages les plus exquis, par ce plaisant commérage qui rend ses lecteurs aussi familiers avec tous les détails de son atelier, qu'il l'était lui-même avec François Ier pendant son séjour à Paris, ou avec la grande-duchesse de Toscane, qui, à en juger par les constantes visites qu'elle lui faisait avec sa suite de *Cortegiani*, gratifiait l'artiste de *son insipidité*, plus souvent que sa vivacité impatiente ne pouvait le supporter.

Depuis la *première intention* de son Persée, quand il le décrivit à Cosme pour la première fois, jusqu'au moment glorieux où il le révéla au public au milieu des applaudissemens de toute la nation (triomphe le plus pur et malheureusement le plus rare que puisse obtenir un artiste), chaque pas de ses progrès est retracé avec un intérêt qui devient contagieux. Le tableau qu'il fait de la protection des princes est très-mélancolique ; ce Cellini, qui pouvait assassiner sous la protection des papes et des Médicis, produisit son immortel Persée à travers tous les obstacles que pouvaient lui opposer les intrigues de cour, les délais d'argent et les vicissitudes du caprice des souverains, qui tantôt l'elevaient au rang d'ami intime, tantôt le rabaissaient à l'état de vassal. A l'incertitude de la faveur se joignaient les

privations qui dérivaient de l'avarice de ses protecteurs ; car toutes les pages de sa vie relatent que son grand ouvrage a été exécuté sans aucun secours pécuniaire de la part du grand-duc ; et qu'il y travailla pendant des années *con difficoltà, senza denari, e con tanti altri accidenti*, etc., etc.

Il est pénible d'ajouter que l'indépendant Cellini, qui avait dédaigné les offres du roi de France, resta lié dans les chaînes du patronage de ces souverains parvenus, les Médicis (1), parce qu'il aimait sa patrie dégradée avec une passion qui lui rendait indifférens les triomphes offerts par une nation étrangère et bien plus grande, et parce que sa tendresse pour sa famille (les neuf enfans orphelins d'une sœur chérie) l'attachait à Florence par des nœuds plus forts que ceux de l'ambition. S'il existe un être capable, comme Cellini, de sacrifier à de tels motifs l'orgueil des talens et leur plus haute récompense, et qui, sous l'impulsion de tels senti-

(1) Les anecdotes du garde-meuble où Cellini passa tant de journées avec le grand-duc et la duchesse, faisant des jouets et des petits objets d'ornement pour eux, sont précieuses comme exemples des mœurs des petits grands de tous les temps. Un jour, pendant qu'il travaillait à quelque ouvrage délicat, en présence de toute la famille royale, les trois jeunes princes voulurent absolument monter sur son dos, et ils continuèrent long-temps à l'importuner. Il les pria de cesser; ils répondirent qu'ils le voulaient absolument. *Quel che non si può non si vuole*, répliqua-t-il séchement (l'on ne veut pas ce qui ne se peut pas). Le duc et la duchesse sortirent avec leurs enfans en faisant de grands éclats de rire. Peu de jours après, les portes du palais lui furent fermées, parce qu'il avait refusé à la duchesse de recommander au duc un collier de perles, en lui disant qu'il valait le double de son prix réel, et de le faire songer à lui donner quelques antiques pour son appartement, qui, sans doute, méritaient une place plus évidente.

mens, retourne dans une terre dégradée, en abandonnant des climats plus heureux, celui-là saura au moins plaindre son sort, et pardonner ou plutôt oublier ses fautes et folies pour l'amour de son génie, de son patriotismè et des affections domestiques qui accompagnaient ses grandes qualités.

L'auteur de ces pages étant très-éloigné de prétendre à la dignité de *connaisseur*, un seul trait de critique sur le Persée de la *Loggia* serait de sa part un sacrilége ; mais comme c'est un de ces ouvrages qui représentent les plus belles formes de la nature, il doit charmer et les ignorans et les savans. C'est la superbe figure du jeune héros dans le moment où il vient de séparer la tête de Méduse du tronc sanglant. Il élève d'une main puissante cette tête encore belle, quoique privée de la vie. Sa forme, son attitude, sont celles d'un *Mercure ailé* : il semble prêt à s'élancer dans les airs. Un des élèves de Cellini a servi de modèle pour son Persée (1), et la Méduse est le portrait de la belle Dorotea sa gouvernante. Les artistes d'Italie n'ont plus maintenant de pareils modèles.

On dit que le groupe de Jean de Bologne est aussi beau, et peut-être plus beau que le Persée ; mais je décris ce que j'ai senti, plutôt que ce que j'ai appris.

La *Loggia* a été érigée sur la place publique de

(1) « Servitomi di questo fanciullo per ritrarlo, perchè » non abbiamo altri libri che insegnin l'arte che il natu- » rale. » (*Vita*, vol. 2, p. 206.)

« J'ai pris pour modèle ce jeune garçon; car nous n'avons point d'autres livres pour apprendre l'art que celui de la nature. » *Point d'autres livres que celui de la nature;* cette phrase n'a pas besoin de commentaire.

Florence, pour que les magistrats pussent s'y assembler pour traiter les affaires, à l'abri des inclémences de l'air, mais toujours exposés aux regards et à l'observation du peuple, devant lequel toutes les questions importantes étaient débattues; le gouvernement étant l'agent et non le maître des Florentins. Dans les états libres d'Italie, et surtout à Florence le plus libre de tous, les formes judiciaires et administratives étaient toutes franches et ouvertes. La législation était conduite suivant l'intérêt général; et les alliances étrangères se faisaient sans le secours des boîtes de diamans, des espions politiques (1), des conseils de cabinets et des dîners de cabinets. Alors l'avantage d'une nation, et non celui d'un souverain, était discuté en présence de la nation ellemême; et ceux qui composaient les conseils étaient des hommes tous respectables par leur industrie et leurs richesses, et remarquables par leur esprit, leur vertu et leur probité. De cette *Loggia*, qui a souvent

(1) Le crime d'espionnage, et plusieurs autres qui distinguent les gouvernemens modernes, datent du temps des Médicis. Cette famille introduisit ses vices dans les cabinets de France, d'où ils se sont répandus dans le reste de l'Europe. Les Médicis employaient des espions pour les affaires fiscales; et Cellini parle souvent *d'una spia* qui avait pris des informations à son sujet. Un exemple bien plus horrible est cité par Pignotti. Le cardinal Jules de Médicis, depuis Clément VII, entretenait la jeunesse de Florence dans l'espoir qu'il leur rendrait un gouvernement libre; et quand il se fut mis, par cette ruse, en possession de tous leurs plans, il les dévoila, et fit trancher la tête du chef de la conspiration. Un des agens des Florentins, condamné à mort, après avoir refusé de rien révéler sous la torture, fut visité par un prêtre auquel il remit quelques papiers qu'il avait cachés dans ses matelas. Le faux prêtre était un espion du gouvernement qui s'était revêtu de l'habit sacré.

servi comme un *rostrum*, des orateurs patriotes s'adressèrent aux citoyens et leur commandèrent de s'opposer aux ultramontains de France et d'Autriche, et de chasser de leur ville les despotes Médicis : mais où sont maintenant les orateurs patriotes qui ont éveillé (1) les échos de sa voûte sculptée? Quand le despotisme des archiducs de Toscane fut élevé sur les ruines de l'état libre de Florence, la *Loggia* changea de destination. Elle devint le dais magnifique sous lequel les nouveaux souverains recevaient, le jour de la fête de Saint-Jean, les hommages splendides des états tributaires. Nous avons vu cet édifice dévoué à un emploi encore plus bas : on l'avait décoré de draperies et de clinquant pour le tirage d'une loterie; et il était entouré de visages pâles, fixant leurs yeux hagards sur cette roue qui, ainsi que toutes celles de la fortune, est très-avare de ses lots.

Au coin de la place opposée à l'entrée de la *Loggia*, est le *Palazzo Vecchio*, l'ancien palais du gouvernement, la résidence des magistrats temporaires, soit qu'ils fussent élus pour un an ou pour un mois; et le lieu où se rassemblait la *signoria* ou grand con-

(1) Le mode que les Médicis employaient pour se débarrasser d'un citoyen patriote ou d'un noble factieux était fort singulier : ils paraissaient le prendre en grande affection, et ils l'envoyaient en mission auprès de tel cardinal, de tel prince étranger, avec des depêches. Ils avaient des *empoisonneurs d'état* dans ces différentes cours, et l'ambassadeur n'allait pas plus loin. De terribles faits de ce genre ont été dévoilés quand le dernier grand-duc Léopold a permis d'examiner les archives : l'examen fut promptement arrêté ; et un ouvrage sur les Médicis fut composé par *Zuccherini*, sous la protection de Léopold, pour effacer toutes les impressions injurieuses aux ducs de la maison de Médicis, par le testament de l'un desquels le père du souverain actuel était monté sur le trône de Toscane.

seil de la nation. Ce vénérable et très-imposant édifice est contemporain du *Duomo*, et ses massives murailles ont été élevées d'après les dessins d'Arnolfo di Lapo, qui a laissé à son pays tant de preuves de son génie. Il est très-singulier qu'on l'ait construit à l'un des angles, et non dans le centre de la place. Le centre avait été occupé par la maison des Uberti, qui devinrent gibelins, c'est-à-dire partisans du pouvoir germanique, partisans de ces barbares ennemis de la liberté et des connaissances de l'Italie. Le peuple rasa cette maison jusqu'à ses fondemens, et le sol resta *inoccupé*, pour perpétuer l'infamie de ces traîtres.

Le Palazzo Vecchio, ou Palazzo Publico, ainsi que la place sur laquelle il est érigé, ont été le théâtre des scènes les plus frappantes des diverses destinées de Florence. Là, furent déployées les vertus publiques de ses magistrats populaires, ses Capponi, ses Strozzi, et là furent commis les crimes les plus noirs des Médicis. Toutes les fois que l'oppression de ces derniers poussa le peuple à l'insurrection, les jeunes Florentins rassemblés spontanément en bandes armées, et dirigeant leurs pas vers le palais du gouvernement, faisaient entendre ce cri si terrible aux oreilles des despotes : *Popolo e libertà*. Ce fut ainsi qu'en 1527 ils entourèrent ses murailles, occupèrent ses portes, et grimpant sur le David de Michel-Ange, entrèrent par les fenêtres, chassèrent les gardes, et forcèrent le gonfalonier Luigi Guiacciardini, et le conseil *dei signori*, à déclarer les Médicis rebelles à leur pays. Les artifices de l'historien Guichardin, puissant instrument de la ruine de sa patrie, firent cesser un tu-

multe qui fut bien près de se terminer par la destruction du pouvoir des Médicis et la restauration de l'indépendance florentine (1). Cinq siècles ont passé sur les portes noires et pesantes de cette antique fabrique sans les endommager, et si l'on en juge d'après leur apparence, un laps de temps aussi considérable peut encore s'écouler et les laisser intactes. Les fenêtres, les balcons, les chambranles des portes, quoique défigurés par les peintures mesquines d'armoiries qu'on y avait suspendues pendant notre séjour à Florence, sont d'une beauté frappante. Devant les massives portes du *Cortile*, sont de chaque côté le David gigantesque de Michel-Ange, puissant ouvrage de sa jeunesse, et l'Hercule colossal de Baccio Bandinelli.

Quand Florence et son gonfalonier, le faible mais honnête Pier Soderini, tombèrent dans la disgrâce spéciale de ce pape ambitieux et furibond, Jules II, Michel-Ange, qui se trouvait à Rome, se hâta de retourner dans sa patrie; et quoiqu'il fût alors jeune et dans toute la ferveur de l'amour de la gloire, il abandonna la protection brillante qui l'attendait au Vatican, pour entreprendre l'ouvrage qui lui fut commandé par le peuple et les magistrats de sa ville natale, le David du Palazzo Vecchio, qu'il fit pour le modique prix de quatre cents écus. Le superbe bloc de marbre dans lequel on admire encore le rudiment de cette magnifique statue, avait été originairement destiné par Soderini à Léonard de Vinci;

(1) La conduite de Guichardin en cette occasion lui attira le mépris de tous les partis; et il fut accusé, et par ses patrons les Médicis, et par les républicains de Florence. Pignotti, Vol. 9, p. 94.

mais le peuple décida en faveur de Michel-Ange, et il fut le premier qui y porta le ciseau en 1502. Quand il fut terminé, en 1504, la difficulté fut de le transporter à la place où il devait étonner les regards, et recevoir les hommages de la postérité ; et ce travail devint le sujet de l'anxiété du peuple et des délibérations des magistrats ; car le placement ou le déplacement d'une statue étaient également des affaires *publiques*. Enfin, Antonio et Giuliano da Sanjalo inventèrent une machine sur laquelle le David fut placé et conduit en triomphe au milieu des applaudissemens de la population entière de Florence, qui l'installa en exaltant ses beautés. Pier Soderini fut le seul qui voulant faire le *connaisseur*, trouva quelques fautes dans l'ouvrage, et observa à l'immortel sculpteur que *le nez était trop gros*. Michel-Ange, comme s'il eût été convaincu de la justesse de l'observation, monta sur l'échafaud, et promenant son ciseau sur le visage de la statue, fit tomber des nuages de poussière de marbre dans les yeux élevés du magistrat, enchanté de la déférence qu'on avait pour son goût ; mais qui apprenant que non-seulement le *nez*, mais la *tête*, pouvait être abattue par le ciseau de l'impétueux artiste, lui criait de temps en temps *Guardatelo ora ; a me piace più, gli avete dato vita* (1). Michel-Ange, qui s'était pourvu de la poussière de marbre avant de monter, et qui n'avait pas touché à son ouvrage, descendit de l'échafaud en échangeant avec les spectateurs quelques regards d'intelligence, qui justifiaient l'épigramme de Machiavel sur ce gonfalo-

(1) « Regardez-le maintenant ; j'en suis très-satisfait. — Vous lui avez donné la vie. »

nier. (1) Pendant sa vie entière, depuis l'enfance, jusqu'à la caducité, Michel-Ange a été l'ennemi, le *fléau* des prétendus *connaisseurs* et de leurs critiques sèches. (2)

Quand les Médicis furent chassés de Florence pour la troisième fois, en 1527, la Piazza Publica et le Palazzo Vecchio furent les principales scènes des tumultes révolutionnaires. Le son de la grande cloche qui avait si souvent rallié le peuple pour la défense de ses droits, le ressembla encore pour un instant, mais ce fut en vain. Le parti Médicis ayant à sa tête les cardinaux de cette famille, fit entrer dans la place publique une force armée qui dispersa la multitude désarmée, et attaqua le vieux palais dans lequel le gonfalonier, et ceux qu'ils appelaient rebelles, étaient enfermés. Mais tandis que les soldats appliquaient des machines pour en forcer les portes, l'historien Nardi, qui y était enfermé, et qui en connaissait tous les détours, découvrit une quantité de pierres et de marbres qui fut lancée sur les assaillans, et sauva le palais et ses hôtes. Même les meubles pesans

(1) La notte che morì Pier Soderini,
L'anima andò dell' inferno alla bocca;
Ma Pluto le gridò : Anima sciocca,
Che inferno? Va nel limbo de' bambini.

« La nuit où Pierre Soderini mourut, son ame se présentait à la porte de l'enfer; mais Pluton lui cria : Ame imbécille, que viens-tu faire en enfer? Va dans les limbes des petits enfans. »

(2) A propos de la statue de *neige* que Pierre de Médicis commanda à Michel-Ange, Condivi fait des remarques sur la prétendue *virtù* des princes de son temps. « Cosi molti » signori proteggendo i virtuosi, essendo essi ignoranti, » in vece di render si gloriosi si rendono ridicoli. » « Les princes qui prétendent encourager les arts sans les connaître, au lieu de s'attirer de la gloire, ne gagnent que du ridicule. »

de la salle du conseil furent mis en réquisition dans cette mémorable journée, et un banc massif tomba sur le bras du David de Michel-Ange et le brisa en trois morceaux. Mais il y eut tant de têtes brisées en ce moment, que ce sacrilége fut à peine aperçu; et pendant trois jours ces fragmens furent foulés sous les pieds des soldats et du peuple. Cependant un jeune homme, enthousiaste du talent de Michel-Ange, avait été présent au tumulte et avait remarqué cet accident : il courut au *Ponte Vecchio* (alors comme à présent occupé par les orfèvres et les joailliers, où Cellini fit son apprentissage, où les Bandinelli avaient leurs boutiques) (1), et ramenant avec lui un autre jeune artiste, ils revinrent sur le théâtre de l'action : ils eurent le courage de se mêler à la foule tumultueuse qui remplissait encore la place, et se glissant à travers les files de soldats et le peuple qui les combattait toujours, ils parvinrent enfin à recueillir et emporter les fragmens précieux de ce bras; ils les réunirent ensuite quand le calme fut rétabli, et les rétablirent dans la perfection où on le voit maintenant. Ces jeunes gens étaient Georgio Vasari, depuis l'élève, l'ami, et le biographe de Michel-Ange; et le peintre Francesco Salviati, élève d'Andrea del Sarto.

L'Hercule et Cacus, qui faisait le pendant du David, étaient l'ouvrage de Baccio Bandinelli (2), et il

(1) Cellini avait été apprenti chez le père de ce même cavaliere Bandinelli pour lequel il ressentit par la suite une haine si violente.

(2) Vasari et d'autres ont décrit une scène fort curieuse entre Cellini et Bandinelli, en présence du grand-duc. Cellini rendait son rival presque enragé par la sévérité de ses critiques, et le duc s'amusait également de la diatribe de

a été l'objet de beaucoup de critiques, cependant Michel-Ange estimait grandement Bandinelli comme artiste. Le *Cortile* du palais est orné d'une fontaine de porphire, avec une figure d'enfant en bronze, par Verrocchio, et plusieurs autres morceaux de sculpture. Le *grand salon*, vaste salle où tant de conseils nationaux ont été tenus par le gouvernement républicain, et tant de fêtes somptueuses données par les grands-ducs, est remarquable par ses murailles peintes par Vasari et Cigoli. Les sujets sont principalement tirés de la vie de Cosme de Médicis, premier grand-duc. Le premier compartiment le représente élu chef de la république à l'âge de dix-huit ans ; et le courtisan est entré dans tous les détails de flatterie que le pinceau servile des artistes de cour est obligé de retracer pour prix de la protection qui leur est accordée. Les sénateurs de Florence sont tous présentés comme rendant un vil hommage au jeune usurpateur ; mais l'histoire nous a

l'un et de la mortification de l'autre, quoique cet autre fût son protégé. Parmi les phrases piquantes appliquées à l'*Hercule* par Cellini, il demanda si la tête était celle d'un homme ou celle d'un lion-taureau (*lion bue*), terme qui donna depuis beaucoup de peine à son commentateur de la *Crusca*. Le public du temps était cependant de l'opinion de Cellini sur ce groupe ; car Bandinelli se plaint de ce qu'une centaine de *sonettacci* (de mauvais sonnets) avaient été écrits par *il popolaccio* (le vulgaire) contre son *Hercule*. Le fait était vrai ; et Alexandre Médicis fit mettre en prison les auteurs de ces satires. La défaveur où Bandinelli était auprès du public florentin tenait à son caractère égoïste et sordide, à sa faveur auprès des Médicis ; et ce qui l'avait augmentée, c'est qu'il avait obtenu de Clément VII de faire cet ouvrage, après qu'il avait été promis à Michel-Ange, qui eut cependant la générosité de louer les dessins de son compétiteur.

laissé une peinture plus fidèle de cette élection que celle de Vasari ou Cigoli.

Quand l'empereur Charles-Quint força les Florentins à recevoir le bâtard de Clément VII, Alexandre de Médicis, comme chef ou prince, la nation ne conserva aucun espoir d'émancipation que par la mort d'un monstre qui, pendant un règne très-court, avait commis tous les crimes qui peuvent déshonorer l'humanité. Conduit ou par l'ambition, ou par l'amour de la liberté, Lorenzino de' Médici, cousin d'Alexandre, l'assassina et s'enfuit; mais avant que les Florentins étonnés aient eu le temps de se rallier autour de leur ancien étendard, qui porte encore la devise de *Libertas*, la faction des Médicis, qui se sentait soutenue par l'empire, remplit la ville de soldats, et fit proclamer comme chef de l'état Cosme de Médicis (1), descendant de la seconde branche de cette maison. La manière dont cette usurpation se fit, tout appuyée qu'elle était sur la puissance impériale et papale, prouve le respect que l'on conservait encore pour les formes libres et l'esprit indépendant des citoyens de Florence; puisqu'au lieu de proclamer Cosimo, on remplit une formalité qui avait l'air d'une élection. Tandis que les amis de la liberté s'assemblaient dans la maison de Salviati pour délibérer, le parti opposé recueillit ses forces dans la *casa Medici*, remplit ses cours de soldats, et rassembla dans la *Salle* l'ancien conseil des quarante-huit (2). Le jeune Cosme, amené

(1) Il était fils du fameux condottiere Jean de Médicis, de *la bande noire*, la seule réputation militaire de cette famille.

(2) Conseil dévoué aux Médicis.

de sa villa Trebbia, fut proposé; mais quand Ruccellai s'opposa à sa nomination, et que quelques autres s'apprêtaient à le seconder, Vitelli, qui était à la tête des troupes, dit qu'elles n'avaient pas le temps d'attendre que leurs débats fussent terminés; et Guicciardini l'historien, qui avait gouverné sous Alexandre, nomma Cosme, qui fut introduit comme un simple citoyen pour recevoir le titre qui le conduisit depuis à devenir le souverain le plus despotique de son siècle, et le fondateur d'une dynastie qui a régné sans interruption pendant deux cents ans. Il ne lui fut pas permis alors de prendre d'autre titre que celui de chef du gouvernement (*capo del governo*); mais peu de jours après il justifia l'observation prophétique de Vettori, qui répondit à quelques insinuations artificieuses du traître Guicciardini, sur un pouvoir limité : *Peu importe le titre de celui qui a des gardes, des armées, des forteresses*. Guichardin croyait régner pour le nouveau souverain comme il avait régné pour le faible Alexandre : Cosme le désappointa, et.... l'empoisonna.

Une autre peinture du salon représente le couronnement de Cosme, par Pie V, qui lui donne le sceptre et le titre de grand-duc. Le plafond de cette salle historique est richement peint par Vasari, et l'on raconte que pendant qu'il était monté sur un échafaud, travaillant à cet ouvrage, il devint le confident involontaire et inconnu d'un secret dangereux. La chute d'un pinceau, un souffle, un mouvement auraient pu indiquer sa présence à celui qui l'employait, et il eût été perdu pour toujours. Quand sur son lit de mort il raconta les crimes de

Cosme, que le hasard lui avait fait découvrir, le bruit public avait déjà anticipé ses révélations, et l'assassin de son propre fils avait acquis de nouveaux droits à l'exécratiou de la postérité, par l'outrage qu'il avait voulu faire à sa fille.

Ce palais qui, sous les ducs de Médicis, a vu s'accomplir tant d'actions criminelles, était employé du temps de la république à des fêtes nationales, comme à des offices politiques; le vieux Jean de Médicis, le marchand, y conduisait, pendant les réjouissances du carnaval, sa discrète et chaste épouse, Picarda, dont les vertus modestes et la vie innocente forment le contraste le plus frappant avec l'histoire tragique des grandes-duchesses et des princesses de la même famille.

Le *garde-meuble*, la seconde pièce par le rang, mais la première par l'intérêt qu'elle inspire, occupe le second étage tout entier. La *guarda roba* (terme dont les Français ont tiré celui de garde-meuble, et dont les Anglais ont fait dériver le mot *wardrobe*) était, dans les anciens temps, le trésor domestique, le cabinet, la galerie, la pièce où les grands allaient se reposer, surtout se désennuyer, où il conservaient leurs joyaux, leurs babioles, leurs collections, leurs meubles inutiles, toutes ces balivernes propres à amuser ces esprits semi-barbares, quand ils n'étaient pas occupés à des actes de violence.

Dans ce garde-meuble du vieux palais, le premier grand-duc et sa femme semblent avoir passé une grande partie de leur temps. Cellini les trouvait toujours là, s'amusant à regarder ceux qui ciselaient l'or et l'argent ou qui gravaient les pierres précieu-

ses. La duchesse venait souvent l'arracher à son *Persée*, pour le faire travailler avec ses artistes à de petits vases d'or, à des bagues, à des ceintures; plusieurs de ses ouvrages qui sont maintenant sans prix, ont été le fruit de l'esclavage où il était réduit auprès d'une femme capricieuse qui le menaçait de son ressentiment, quand il refusait de quitter ses grandes entreprises, pour s'occuper des frivolités qu'elle lui commandait (1). La chapelle de ce palais était d'une richesse incroyable en ouvrages d'or et d'argent, et en joyaux; mais les grands-ducs avaient fait transporter les plus précieux de ces objets dans la chapelle des monumens à Saint-Laurent; et tout ce qui restait a été vendu comme propriété nationale par les Français, à la première époque de la révolution.

Cosme Ier, grand-duc de Toscane, considérait comme une *pierre de touche* de sa puissance, son changement de résidence, quand il quitta l'ancienne demeure de sa famille, la *casa Medici*, pour aller habiter comme *prince*, le palais du gouvernement. Il l'abandonna cependant bientôt pour l'habitation plus élégante et plus commode de la *casa Pitti*, qui a continué jusqu'à nos jours à servir de résidence aux souverains. Le vieux palais est consacré à des offices publics.

Le palais Pitti a été bâti par Luca Pitti, marchand républicain, vers le milieu du quinzième siècle. Machiavel a célébré le mérite, les richesses

(1) On dit que quelques-uns de ces beaux vases faits par Cellini dans ce garde-meuble, et qui y furent long-temps conservés, sont dans la possession de familles particulières en Angleterre.

et le patriotisme de ce Pitti, qui fut élevé par les suffrages du peuple, aux premières charges de l'état, à cause de sa courageuse résistance au pouvoir croissant des Médicis.

Cette noble fabrique, alors appelée simplement *maison*, est un monument de l'opulence, du goût et de la munificence de Luca Pitti; mais il est curieux de remarquer que ses successeurs immédiats, trop élevés au-dessus de leurs concitoyens, énervés par la richesse que l'industrie de leurs ancêtres leur avait acquise, supportèrent avec plus de résignation le despotisme des Médicis, perdirent la confiance du parti populaire, et tombèrent bientôt dans l'indigence et l'adversité. Le peuple qui avait donné volontairement ses services pour élever le palais Pitti pour le père, refusa de travailler pour le fils; et les citoyens qui avaient prêté de l'argent pour compléter cet ouvrage, en pressèrent la restitution, et y forcèrent les Pitti: le palais, non terminé, fut acheté par Cosme Ier, au nom de sa femme, la duchesse Éléonore, aux héritiers directs de l'ancien ennemi de sa maison.

C'est dans le palais Pitti que plusieurs traités diplomatiques importans ont été conclus, que plusieurs alliances royales ont été achetées (1); il a été témoin des plus brillantes fêtes et des crimes les plus noirs. Son pavé de marbre a été teint d'un sang répandu avec les circonstances les plus horribles.

(1) Le duc Ferdinand, en 1592, donna huit cent mille couronnes pour engager Henri IV à épouser sa fille Marie, accusée depuis d'avoir été complice du meurtre de son immortel époux. Catherine et Marie de Médicis ont été de terribles exemples de *l'école* dans laquelle les dames de cette famille étaient élevées.

Des épouses y ont été conduites à l'autel avec une magnificence royale, pour être peu de temps après assassinées par leurs époux ; des meurtriers royaux ont parcouru ces salles somptueuses, le poignard à la main, sans empêchement et sans punition (1). Les affections domestiques des Médicis, marchands, avaient été jusqu'à la faiblesse, et parmi les princes de cette même famille, il en est à peine un seul qui n'ait pas attenté à la vie d'un de ses proches. Un des effets les plus funestes du pouvoir illimité, est la destruction des sentimens naturels, des instincts les plus nobles de l'humanité; par lui les sources délicieuses du bonheur intérieur se changent en sujets d'amers et sanglans discords. (2)

(1) L'infortunée Isabelle, fille bien-aimée de Cosme de Médicis, est une des victimes de ses crimes domestiques : elle a été étranglée par son mari, le duc de Bracciano; et le duc régnant Francesco, frère de cette malheureuse princesse, loin de punir son assassin, lui fit présent de la belle villa du *Poggio imperiale*. La fin terrible de la jeune Éléonore de Tolède est encore plus frappante. Elle avait épousé don *Pietro de Medici*, frère d'Isabelle, qui l'assassina de ses propres mains, par jalousie contre son père Cosimo, oncle et tuteur de sa femme, qui l'avait obligé à l'épouser. (*Notizie istoriche dei palazzi, etc.*)

(2) Le grand-duc Cosimo plongea son poignard dans le cœur de son vieux serviteur Sforzi Almeni, dans une des salles du palais Pitti, parce qu'il le *soupçonnait* d'avoir découvert la passion qu'il avait pour Virginia Albiggi, à son fils Francesco, qui craignait un rival dans l'enfant de cette maîtresse de son père. Cosimo est accusé par plusieurs historiens d'avoir tué son fils don Garzia dans les bras de sa mère, pour venger la mort de son fils le cardinal, que Garzia venait d'assassiner à la chasse. La malheureuse mère en mourut de chagrin. Les partisans des Médicis ont tâché d'étouffer cet horrible événement; mais toute l'Italie l'a cru : Muratori en fait mention; et Alfiéri en a fait le sujet de sa belle tragédie de *Don Garzia*.

On est étonné de trouver le palais Pitti encore entre les mains des ouvriers en 1819, après avoir été commencé en 1450, sous la direction de Brunnellesco. Le grand-duc Ferdinand III, en héritant des domaines des Médicis, a hérité aussi de cette passion pour bâtir, qui a été si fatale à la Toscane; et si Son Altesse Impériale n'a pas changé son épée contre un soc de charrue, dans ce temps de *profonde paix*, il a du moins troqué son sceptre contre une truelle; et, laissant

. . . . All meaner things
To low ambition and the pride of kings, (1)

il préside ses beaux petits domaines, en qualité de maître maçon. Il serait trop heureux pour le reste de l'Europe que les rois fussent tous occupés, comme l'*ottime incomparabile Ferdinando*, à bâtir des maisons sans escalier (2), ou quelques monumens sur des plans modernes, au lieu de replâtrer l'ancien édifice *social féodal* qui tombe en ruine, et qui, en dépit de ses fidèles gardiens les Metternich et les Castlereagh, sera bientôt réduit à rien, et comme tant d'autres fabriques sans base ne laissera après lui aucunes traces de son existence.

Le palais Pitti, vaste et noble comme il l'est, si étonnant, surtout quand on pense que c'était la maison d'un marchand du moyen âge, est plus remarquable encore par sa précieuse collection de tableaux,

(1) « Les choses moins élevées à la basse ambition et à l'orgueil des rois. »

(2) Le grand-duc Ferdinand n'est pas heureux en escaliers : on dit que quand il ne les oublie pas tout-à-fait, ils ont toujours trop peu de marches.

chefs-d'œuvre des écoles florentine et romaine (1). Là, se voit le tableau des trois Destinées de Michel-Ange, qui rappellent les trois Sorcières de Shakespeare. Là, brille dans toute sa beauté divine, la fameuse Vierge à la chaise, de Raphaël (2), si connue par les nombreuses copies et gravures qui en ont été faites, qui sont les plus fortes preuves de son excellence. Là, se trouvent aussi quelques belles marines de *Salvator Rosa,* avec des eaux et un ciel calmes, une lumière éclatante, qui contraste complétement avec la sombre énergie de sa Conspiration de Catilina. La superbe Cléopâtre du Guide, de ce véritable *peintre lauréat* des femmes, est encore là; en un mot plus de cent tableaux, dont plusieurs d'un mérite supérieur, et tous intéressans par les noms de leurs auteurs ou les ressemblances qu'ils conservent. Parmi ces derniers, on distingue le beau portrait (par le Titien) de cet élégant, voluptueux et noble *virtuoso*, le cardinal Hippolyte de Médicis; et Luther *jouant de l'épinette,* avec son visage prononcé et un peu vulgaire, tourné vers un autre ecclésiastique qui l'accompagne sur la guitare, auquel il a l'air de demander son avis sur une transition chromatique, ayant pour unique auditeur sa femme qui a changé son voile de religieuse contre un petit chapeau flamand couvert de plumes, et qui paraît dans ce tableau moins commune, moins hideuse, qu'on ne la représente ordinairement. Des

(1) Les Français avaient pris soixante-quatre tableaux de cette galerie : ils sont tous revenus maintenant.

(2) La copie qu'on croit la plus conforme à l'original est celle de M. Fabre : on la voit dans sa précieuse et intéressante collection à Florence.

portraits sans nombre des dames de la famille Médicis, particulièrement des derniers temps, chargés d'or et de bijoux, offrent des figures banales comme celles qui composent le fond de ces assemblées où tout le monde *est fort bien, également bien.* Je ne pouvais reconnaître, dans aucun de ces visages pincés, les dispositions brillantes pour lesquelles l'infortunée et accomplie Isabelle avait été si célèbre, ni le génie féroce de Catherine, ni la méchanceté froide et stupide de Marie : cependant quelques-unes d'entre elles étaient belles.

Le portrait du cardinal Bibbiena, l'ami et le favori du pape Léon X, le Buckingham de sa cour (pour le théâtre de laquelle il composa la *Calandria*) (1), le ministre de ses plaisirs et de sa politique, est le portrait d'un homme de génie, fait par un homme de génie; c'est de plus un ami, peint par un ami; car il est de Raphaël, à qui ce cardinal avait offert sa nièce comme une marque de son estime et de son affection : la mort du peintre empêcha cette alliance honorable pour les deux parties.

Toutes les fois que l'Albane parlait de Raphaël, il se découvrait en signe de respect, et presque d'adoration; et le portrait de Jules II, au palais Pitti, justifie cet enthousiasme religieux. Ce pape est assis sur un fauteuil (qui fait lui-même portrait), une riche table couverte d'une draperie est devant lui : une belle sonnette sculptée (probablement la fameuse sonnette de Cellini), et quelques livres sont épars sur la table. La grande loupe montée en or que Jules semble éloigner de son œil à l'instant même, est aussi d'un travail très-précieux. Son visage décidé

(1) TIRABOSCHI. *Storia della letter. Ital.* Tom. 7.

et plein de dignité exprime la vive attention qu'il prête à un récit qui l'intéresse : il se tourne vers un moine qui paraît lui faire une communication importante; mais ce moine, quelle tête ! quels traits ! Sa belle figure pâle, animée par l'œil noir italien, exprimant l'habitude d'une réserve craintive, et une pénétrante sagacité qui cherche à deviner les effets de son éloquence, offre un contraste parfait avec le coloris vigoureux, l'impétueuse véhémence de son auditeur, à qui l'usage d'un pouvoir illimité a rendu la dissimulation inutile. En opposition avec ces deux têtes expressives, on aperçoit la physionomie insignifiante du *Camerlingo*, qui se tient derrière le fauteuil du pape, d'un air officieux et souple; une véritable mine d'antichambre. Je croirais ce portrait l'un des plus beaux, s'il n'est pas le plus beau du monde.

La bibliothèque, bâtie et formée par le grand-duc actuel, contient 42,000 volumes; et ce qui honore infiniment son collecteur, c'est que la majeure partie de ces livres sont des ouvrages modernes, principalement de littérature et de sciences. Nous y trouvâmes parmi une multitude d'auteurs anglais, le Shakespeare de Boydell, la Botanique anglaise de Sowerdy, et l'in-folio du duc de Bedford sur l'agriculture, exemplaire *offert*. On doit regretter que S. A. I., en consentant à charger ses tablettes d'auteurs anglais, n'ait pas aussi adopté le plan de ces belles bibliothèques d'Angleterre qui sont toujours les pièces principales de la maison d'un grand seigneur, et qui, spacieuses, bien aérées, dominent ordinairement une vue agréable, et joignent à tout ce qui peut occuper délicieusement l'esprit, l'élé-

gance et la convenance. La bibliothèque du grand-duc se compose de trente-sept colombiers ou cellules, dont chacune est pourvue d'une table et d'un fauteuil, et qui sont entourées de simples tablettes, et éclairées par une étroite fenêtre, donnant sur les toits des offices. On ne voit là ni tapis, ni foyer (1), ni buste, ni tableau : ces réduits resserrés et sans ornemens rappellent ceux des moines de la *Certosa*. La chambre qui contient les classiques, est, je crois, séparée du vieux bâtiment; elle a des sculptures et des dorures. Une assez grande collection de musique ancienne et moderne, extrêmement précieuse, est jointe à la bibliothèque. Un prince qui rassemble des livres et qui les lit quelquefois, qui est amateur de musique et qui en entend quelquefois, est sans doute une exception honorable dans la race actuelle des légitimes anti-intellectuels; et l'exception paraît encore plus frappante, quand on pense que ce prince est frère de l'empereur d'Autriche, l'ennemi déclaré de la science et des savans. Cependant depuis ces dernières années, on a observé que le grand-duc a plus de commerce avec les maçons qu'avec les muses, et qu'il prête plus volontiers l'oreille à la mélodie du marteau qu'à celle de Rossini. Si l'on en juge d'après ses constructions, qui sont une charge pour le peuple, parce qu'elles sont inutiles, la nature l'a aussi peu fait pour être architecte que pour être souverain; mais tout le monde s'accorde à reconnaître que son humanité et la douceur de ses

(1) J'ai éprouvé combien le froid est rigoureux à Florence pendant les premiers mois de l'hiver, où l'on voit plus fréquemment de la neige que l'on n'en voit en Irlande et même en Angleterre dans la même saison.



mœurs domestiques l'auraient rendu admirable dans la meilleure des situations, celle d'un simple citoyen.

Le palais Pitti est la principale résidence de la cour et de la famille archiducale, quoique les membres de cette famille soient, généralement parlant, dans un état ambulatoire perpétuel, errant d'une *villa* à une autre (1). Le grand-duc a une fille et un fils marié qui demeurent avec lui. Le prince héréditaire vit comme un simple gentilhomme, et il ne lui est pas permis de prendre part aux affaires d'état (2). La cour est composée d'un petit cercle de vieux gentilshommes *ultrà* et de leurs femmes qui, sous les titres de maggior-domo, de chambellan, grand-chambellan et dame de compagnie, se tiennent derrière les ducs et princesses à l'Opéra, font leur partie au palais, et parlent de la cour de la grande-duchesse *Maria Luigia di gloriosa memoria*, en contraste avec le *tempo di lutto* où les Bacciochi régnaient dans les salons des Médicis (3). Cependant quelques-uns des amis *intimes* du grand-duc ont un autre emploi, celui de semer des germes de

(1) Les *ville reali* sont nombreuses, et presque toutes dans les environs de la capitale.

(2) Ce jeune prince, né en 1797, et marié à la fille du roi de Saxe, Marie-Anne, est major-général dans l'armée autrichienne. La plus jeune des filles du grand-duc, Marie-Thérèse, a épousé l'héritier présomptif du trône de Sardaigne.

(3) Quand le dernier des princes de cette famille, le duc Gaston (qui vécut et mourut à Florence comme tous ses prédécesseurs,) termina sa vie dissolue, son confesseur chercha à le rassurer, en lui promettant un autre monde, meilleur que celui qu'il allait quitter. Le duc répondit avec un profond soupir : *Caro amico, son contento col palazzo Pitti* (Cher ami, je me contente du palais de Pitti).

division entre lui et ses ministres qui ne sont point courtisans ; mais comme les ministres déchargent entièrement le souverain du fardeau des affaires, et qu'il voit son peuple le plus satisfait, et ses états les plus prospères de toute l'Italie, il *laisse gronder l'envie*, et il va jouer aux cartes avec les *envieux*.

Il n'y a rien de comparable pour l'intérêt ; dans les monumens de l'antiquité en Italie (Pompeii excepté), aux édifices gothiques du moyen âge : du moins, pour ceux qui cherchent dans ces restes des temps passés des exemples des mœurs de la société, qu'il est impossible de trouver dans les livres. A cet égard, Florence a l'avantage sur tout le reste de l'Europe et peut-être du monde. Les anciennes demeures des Médicis et des Strozzi, comme ayant été construites par de simples citoyens pour leur usage, n'ont point de parallèles, et sont des preuves évidentes que la civilisation des Italiens à cette époque était supérieure à celle des anciens.

La *casa Medici* est imposante au-delà de toute expression. Elle est bâtie en pierre de taille ; son premier étage est d'ordre toscan, le second d'ordre dorique, et le troisième d'ordre corinthien. Ses larges portes s'ouvrent sur une cour spacieuse, dont le portique, avec une frise sculptée par Donatello, est enrichi d'anciennes inscriptions et de bas-reliefs. Quoique l'intérieur ait été changé par le dernier possesseur, plusieurs chambres et corridors sont restés comme ils étaient du temps des premiers Médicis ; et la petite chapelle de famille est précisément dans le même état où doivent l'avoir laissée le vieux Cosimo et son épouse, cette véritable compagne domestique Mona Contessina. Les beaux et anciens fauteuils en bois

sculpté, sur lesquels les chefs de la famille étaient élevés au-dessus de bancs appropriés à l'usage des serviteurs, sont parfaitement conservés. Les murs sont couverts de fresques fort curieuses, et très-peu convenables au lieu; et la *faible et religieuse lumière*, admise par la haute fenêtre au-dessus de l'autel laisse ce petit oratoire dans une telle obscurité, que nous fûmes obligés d'avoir un flambeau pour voir les peintures, en plein midi.

Cette maison a été bâtie par le marchand Cosimo de' Médici, surnommé le père de la patrie: après la mort de son fils Jean, prévoyant la fin prochaine du seul enfant qui lui restât, Pietro, père de Laurent-le-Magnifique et de Léon X, il s'écriait tristement en parcourant cette vaste demeure : *Questa è troppa casa a si poca famiglia* (1). Pierre (pendant le peu de temps qu'il survécut à son père), Laurent-le-Magnifique et tous les autres chefs de la famille continuèrent à résider en simples citoyens dans cette maison patrimoniale, jusqu'à Cosme Ier, qui, étant créé grand-duc, alla habiter le Pallazzo Vecchio.

La *casa Medici* fut achetée par la famille Riccardi du grand-duc Ferdinand II, en 1659, pour quarante mille écus. Elle fut alors tellement agran-

(1) « Cette maison est trop grande pour une si petite famille. « Quand Charles-Quint vint à Florence, après avoir achevé sa ruine, il logea dans la casa Medici, et fut frappé de la magnificence de cette maison de marchand, telle qu'il n'en avait jamais vu dans ses domaines féodaux. Comparé aux citoyens éclairés de Florence, aux Ruccellai, Capponi, Nardi, cet empereur, malgré sa puissance, n'était qu'un barbare; du moins les Romains jugèrent-ils ainsi son précepteur allemand, le pape Adrien, qui manqua faire briser les statues de Phidias, et effacer les tableaux de Raphaël.

die, changée et embellie, qu'on n'y reconnaissait plus rien de son ancienne simplicité; et les sommes immenses dépensées à ces embellissemens contribuèrent à la ruine d'une fortune aussi belle que la maison Riccardi était ancienne et respectable. Parmi les plus grands ouvrages des Riccardi, dans la *casa Medici*, est la peinture à fresque de la grande galerie, par Luca Giordano. Il a fait de cette magnifique pièce une énigme continuelle, en la couvrant de ce *bétail hiéroglyphique* qui, sous le nom d'*allégorie*, soit en peinture, soit en poésie, forme le maximum du plus mauvais goût que puisse adopter la médiocrité. Dans un coin, un vieillard, à côté d'une sorte de buffet, est *le Temps* près de la *caverne de l'éternité*; dans un autre, la *Tempérance* est tête à tête avec un éléphant; la *Faim* est associée avec un loup, l'*Envie* est à l'enseigne du serpent; ici le Mont-Atlas représente la *Constance*; et là Minerve donne à l'*Esprit* une clef pour trouver la Vérité, grosse femme dodue entre deux âges, très-facile à apercevoir, qui se tient près de là, et qu'on peut littéralement appeler la *vérité toute nue*; cependant Orphée joue de la lyre, personne ne l'écoute, et le *tout ensemble* signifie la *vie humaine*: tels étaient les arts dans ce siècle où les ducs Médicis et Luca Giordano avaient succédé à la république et à Michel-Ange.

La bibliothèque (nommée d'après son noble fondateur *bibliothèque-Riccardi*), à laquelle conduit cette galerie, est un magnifique établissement; mais ses plus précieux trésors étaient dus à la belle Cassandra Capponi, qui les apporta comme une partie de sa dot, dans la maison Riccardi.

En 1788, cette bibliothèque fut ouverte au public, et le célèbre Fontana en était bibliothécaire.

Le gouvernement révolutionnaire en ordonna la vente avec celle d'autres propriétés nationales en 1807; mais sur les représentations que Fontana fit faire par son élève le prince Néri Corsini, alors *conseiller d'état* à Paris, le gouvernement fit acheter cette collection pour le service public.

A la restauration, la commune de Florence en a fait présent au grand-duc, lequel (suivant un almanach royal) *con suo benigno rescritto si degno d'accettare l'offerta della civica magistratura di Firenze*, etc., etc. (1). C'est un échantillon de l'éloquence de la *civica magistratura* du temps actuel. (2)

La *casa Strozzi*, du même siècle que la *casa Medici* et le palais Pitti, est plus pittoresque encore que ces deux forteresses domestiques : et l'élégance corinthienne de son *cortile*, contraste avec la force massive de sa façade composée de ce que les Italiens appellent *bozze di pietra forte*; mais le grand intérêt attaché à ce noble et ancien palais, est qu'il a été érigé et habité par *Filippo Strozzi*, le Caton de son siècle, et par l'ambitieuse et courageuse *Clarice de' Medici*, sa femme. Quand les richesses, le rang, la haute considération de cet il-

(1) « Qui, par son gracieux brevet, a daigné accepter l'offre des magistrats de Florence. »

(2) Près de la casa Medici est l'église de Saint-Jean-l'Évangéliste et son couvent restauré, où les *ignorantins* ont succédé aux jésuites. Voici, disait un Florentin à un étranger, en lui montrant la casa Medici, *le berceau des arts et des lettres; et voilà leur tombeau*, continua-t-il en désignant le couvent.

lustre citoyen induisirent le peuple à lui donner le titre de *Messire*, il répondit : *Mon nom est Filippo Strozzi ; je suis un marchand florentin, et rien de plus : — celui qui me donne un titre, m'insulte.* Cependant il balançait, dans ce moment, la puissance des papes et des cardinaux de la maison de Médicis. La *casa Strozzi* appartient actuellement au duc de ce nom, descendant collatéral du héros Philippe, et qui ne semble pas être aussi adverse à recevoir une épithète ronflante que son aïeul républicain (1). Dans une des salles de ce palais, la fameuse académie *della Crusca* tient ses séances, où, suivant *Monti*, elle continue toujours d'accumuler

(1) De cette superbe et intéressante fabrique, on a la vue du *ponte della Trinita*, les plus beau des quatre ponts qui sont jetés sur l'Arno. On voit aussi de là cette haute colonne dorique élevée pour perpétuer le souvenir de la défaite de Pierre Strozzi et de la prise de Sienne, par le tyrannique conquérant de l'une et de l'autre, Cosme Ier, en 1564. Elle avait été tirée des bains d'Antonin à Rome, et le pape Pie IV l'avait offerte pour servir à cet usage. Une figure de Justice la surmonte, et a causé la tragique histoire, sujet de ce drame à présent si populaire, *la Gazza ladra* (la Pie voleuse). Une dame dont la maison était près de ce monument, perdit un collier de perles d'une grande valeur, et l'une de ses femmes (très-jeune personne) fut accusée d'avoir commis le larcin. Ayant solennellement nié le fait, on la mit à la torture, qui dans ce temps-là, était infligée *à plaisir* dans Florence. Incapable de supporter de si affreuses douleurs, elle reconnut qu'elle était coupable, et fut pendue sans autre forme de procès. Bientôt après, dans un violent orage, la foudre tomba sur la statue de la Justice, et brisa ses balances ; l'une desquelles fut précipitée sur la terre, et avec elle le nid d'une pie où l'on trouva le collier. Ces balances sont encore hantées par ces oiseaux ; et je ne les ai jamais vus volant autour d'elles sans me rappeler ce bon vieux temps où d'innocentes jeunes filles étaient d'abord torturées, puis mises à mort sur un simple *soupçon.*

son *vilissimo, schifosissimo, barbarissimo ammasso di lingua.* (1)

Les *orti Ruccellai* (jardin Ruccellai), avec le palais de cette illustre famille, dont les membres sont cités parmi les patriotes les plus purs, et les littérateurs les plus élégans de Florence (2), existent toujours dans la *via della Scala;* mais combien ils sont changés et déchus!

Dans le temps où les Strozzi, les Pitti et les Medici étaient occupés à ériger ces édifices qui devaient pendant des siècles commander l'admiration de la postérité, Bernardo Ruccellai, jeune marchand florentin (si opulent, qu'à son mariage avec Nanine de Médicis, sœur de Laurent-le-Magnifique, il dépensa trente mille florins pour les fêtes de ses noces), bâtit un palais, et planta des jardins qui devinrent le siége de l'académie platonique dont il était l'ame. Servant alternativement son pays, comme gonfalonier et comme ambassadeur à Naples, il trouvait encore le temps de cultiver les lettres; et les heures qui n'étaient pas consacrées au commerce ou à la diplomatie, il les passait délicieusement dans ses jardins, tantôt composant son élégant et docte ouvrage sur les antiquités de Rome (*de Urbe Româ*), source à laquelle on a si souvent puisé; d'autres fois écrivant des ballades pour les fêtes du carnaval (*canti carnavalleschi*).

Sous les fils de Bernard, ces jardins ne furent pas exclusivement dévoués aux débats académiques.

(1) « Amas de mots plats et barbares. »

(2) Trente personnes de la famille Ruccellai obtinrent la dignité de gonfalonier; et cependant c'étaient de simples marchands de drap.

La situation du pays avait amené des discussions d'une nature plus importante. C'est là que Machiavel lut, devant les jeunes Florentins attentifs et ravis, ses discours sur Tite-Live, et que Buondelmonti récita ses opinions sur la réforme nécessaire du gouvernement de Florence, opinions que le rusé Léon X feignit alors d'approuver. Là, Savonarole entraînait ses auditeurs par son éloquence fanatique dans la cause de la liberté et de la religion; Michel-Ange développait ses plans de défense nationale; et les Capponi et les Strozzi engageaient leur fortune et leur vie pour le soutien de l'indépendance de leur patrie. Ce fut en sortant de ces jardins, qu'Agostino Capponi, et Pietro Boscoli, deux jeunes patriotes, laissèrent tomber une liste des conspirateurs contre les Médicis, qui les conduisit à l'échafaud, et Machiavel à la torture. A la découverte de cette conspiration, toutes ces sociétés académiques, fondées sur la sympathie du goût littéraire et des principes politiques, furent dissoutes. L'on vit succéder à ces nobles associations, auxquelles tout ce que Florence possédait de plus illustre appartenait, ces coteries pédantesques et frivoles, qui sous des noms aussi ridicules que les sujets (1) dont elles s'occupaient, ont été fondées et soutenues par les Médicis souverains, et les autres petits tyrans subalternes que la puissance impériale et papale avait établis dans les états libres d'Italie.

L'exil, la torture et la mort dispersèrent bientôt les esprits indépendans qui formaient la réunion littéraire et patriotique des jardins Ruccellai; et

(1) Les insipides, les humides, les enfarinés, les endormis, etc., etc.

quand Léon X visita Florence, on représenta pour son amusement, dans le même lieu où la plus terrible conspiration qui ait été formée contre sa famille, avait été tramée, la tragédie de *Rosamunda*. L'auteur, Giovanni Ruccellai, était ecclésiastique et cousin du pape. Il fut, depuis, nonce de S. S. en France, et soutint la réputation littéraire de sa famille.

La dimension de ces jardins, consacrés par de si beaux souvenirs, est, je crois, encore la même qui existait originairement; mais rien ne reste de leur ancienne disposition, excepté la grotte où les conspirateurs s'assemblaient. Les fresques en sont très-peu effacées; mais les bosquets entremêlés d'inscriptions et de monumens du temps où florissait la maison Ruccellai, sont remplacés par des églises gothiques, des temples grecs, des aqueducs, des grottes de sibylles, et des montagnes hautes comme des taupinières, d'où s'échappent des torrens où l'on a peine à trouver de l'eau. Le tout est terminé par un soleil couchant peint sur les murs de ce jardin, que ses possesseurs actuels et leurs prédécesseurs ont appelé *giardino inglese*. On pourrait supposer d'après son aspect, que ni les uns ni les autres ne se doutaient que ce *jardin anglais* était les fameux Orti Ruccellai du seizième siècle. (1)

(1) Les Orti Ruccellai, ou *Oricellarii*, avec le palais, portent maintenant le nom de *Strozzi*. Il existe encore à Florence plusieurs autres monumens du goût et de la munificence de ces *marchands de drap*. La façade de Santa-Maria-Novella a été faite aux dépens de Giovanni Ruccellai, par G. B. Alberti, et le palazzo Ruccellai *nella Vigna*, remarquable par la beauté de sa situation, est du même artiste.

La *casa Capponi*. Ce nom se présente naturellement après ceux de Strozzi et de Ruccellai; des siècles ont cimenté leur association ; et les titres qui ont depuis été prodigués aux descendans des Néri, des Bernardo et des Philippo (les héros de ces familles), n'ont ajouté aucun lustre à des noms consacrés par tout ce que l'histoire de l'homme peut offrir de plus noble et de plus élevé. Le palais habité par le présent marquis Capponi, n'est pas celui où résidaient ses ancêtres; il a été bâti d'après les dessins de Carlo Fontana, et c'est un des plus beaux palais modernes de Florence. Un spacieux portique s'ouvre sur des jardins disposés avec beaucoup de goût et d'élégance; à gauche sont les appartemens d'été au rez-dechaussée; à droite, un superbe escalier décoré de statues et de peintures par Matteo Bonnecchi, conduit à plusieurs appartemens, dont quelques-uns sont meublés avec toute la somptuosité lourde du dix-septième siècle (1), quand les nobles florentins rivalisaient de magnificence avec les souverains ; et d'autres sont arrangés avec le luxe élégant des boudoirs parisiens modernes. Mais la pièce qui fixe plus particulièrement l'attention, est la grande salle au premier étage. La *grande sala* servait autrefois dans les maisons des nobles italiens, pour toutes les fêtes et réunions de famille, et la galerie qui règne autour de la partie supérieure, et qui conduit au second

(1) Dans les appartemens d'honneur, qui sont meublés en velours cramoisi, avec des baguettes d'or, on voit un cabinet ou coffret très-curieux, orné de pierres précieuses d'une grande valeur. Pendant la première occupation française, un officier subalterne se trouva logé dans ce palais, et il emporta le cabinet; mais le vol fut bientôt découvert, et le général de division le fit rendre au propriétaire.



étage, était destinée aux domestiques et inférieurs, qui s'y rangeaient comme spectateurs. C'est dans cette partie des maisons florentines (ou l'on trouve en général très-peu de cheminées) (1), qu'est placé le *foyer*, quand il n'est pas suppléé par un grand brasier, qui occupe le centre de la pièce. La salle du palais Capponi est très-remarquable par ses murs, sur lesquels sont trois tableaux représentant des événemens de la vie des patriotes de cette illustre famille. Le plus intéressant et le mieux exécuté, est la scène entre Pierre Capponi et Charles VIII, de France. Le roi, après divers succès en Italie où l'usurpateur Lodovico Sforza l'avait appelé, entra dans Florence avec une pompe royale et une force militaire imposante, et prit ses quartiers dans la casa Médici; il parla bientôt comme un conquérant de la Toscane, et quatre des principaux citoyens de Florence, dont était Pierre Capponi, furent envoyés pour traiter avec lui. Mais à peine son secrétaire royal eut-il commencé à lire tout haut les termes insultans de la capitulation, que les députés donnèrent des marques d'indignation et d'impatience; et le fier monarque se levant vivement, s'écria qu'il allait faire sonner la trompette. Alors, Capponi arrachant le traité des mains du secrétaire et le déchirant en mille pièces, répondit dans un noble langage, quoiqu'en mauvais français : *A vous*

(1) Dans les appartemens de l'ancien palais Corsini, que nous avons occupé à Florence, il n'y avait qu'une cheminée, et elle avait été récemment construite dans la pièce où nous étions le plus souvent, par les soins obligeans de notre hôte et ami, le signore Bargiacchi; cependant la vue que nous avions de nos fenêtres à la fin de novembre, était les Apennins couverts de neige.

trompette, à moi cloche. Et tournant le dos au roi, il sortit avec ses concitoyens, et courut sonner le tocsin et armer le peuple, opposant l'énergie d'une nation libre à la force militaire d'un barbare envahisseur. Cet acte de Capponi, aussi périlleux et imprudent qu'il était héroïque, sauva la ville. Les habitans réglèrent eux-mêmes les termes de leur capitulation, et Charles marcha paisiblement hors de Florence. (1) Le peintre a choisi le moment où Capponi déchire le papier dans les mains du secrétaire, dont l'étonnement aussi-bien que celui des autres courtisans, et le rage concentrée du roi, sont parfaitement exprimés. Puissent les Capponi conserver chèrement de tels souvenirs ! Quel est celui qui ne préférerait pas la possession de semblables peintures de biographie de famille, à l'héritage de toute la galerie des Médicis, dont les trésors ont été achetés aux prix de l'avilissement et de l'asservissement d'un peuple libre ?

Le nom de Capponi a été long-temps à Florence ce que le nom de Russel est encore en Angleterre, le mot d'ordre de la liberté. Agostino Capponi était le William Russel de son pays : tous deux eurent le même sort, pour la même cause ; et l'on remarque avec satisfaction, qu'après des siècles, la flamme qui

(1) Machiavel, dans ses *Decennali*, fait allusion à cet acte héroïque. Malheureusement cette allusion est un jeu de mots :

Lo strepito delle arme e dei cavelli
Non puote far che non fussi sentita
La voce d'un capon fra tanti *galli*.

« Le bruit des armes et des chevaux n'empêcha pas que la voix d'un chapon ne fût entendue au milieu de tant de coqs. »

les animait brûle encore dans le cœur de leurs descendans. Pénétrés de la glorieuse responsabilité qui leur est dévolue, ils répondent à ce que la postérité réclame de ceux qui sont engagés au service de la patrie, par les faits de leurs ancêtres. Ce sont là de véritables priviléges de noblesse, que les rois ne peuvent donner, ni les révolutions abolir. (1)

(1) Quand le marquis Gino Capponi, encore presque enfant, fut présenté aux Tuileries, Napoléon, qui avait passé près de plusieurs rois de sa cour en leur donnant de très-légères marques d'attention, frappé des souvenirs qu'éveillait le nom de Capponi, s'arrêta tout à coup devant le jeune marquis, et lui dit brusquement : « Je connais votre famille. » Puis après un moment de silence, il continua ainsi : « Vous avez fait des révolutions. — C. Anciennement, sire. —N. Oui, oui, on ne fait plus de révolution en Italie, à présent vous êtes tranquilles. Vous êtes mes meilleurs sujets. Autrefois c'était bien différent. J'ai lu vos historiens; j'ai calculé que l'Italie pouvait fournir soixante mille chevaux; je ne les trouve plus à présent (puis tournant le dos, et paraissant réfléchir profondément) : Pourquoi n'y a-t-il pas à présent soixante mille chevaux en Italie? Il se retourne encore sans attendre la réponse, et répète ensuite pour la troisième fois la même question.

—C. Je crois, sire, que l'Italie n'a jamais produit soixante mille chevaux ; mais comme nous faisions la guerre pour notre compte, nous faisions venir des chevaux de dehors, qu'à présent V. M. fait venir directement en France.

—N. Comment faisiez-vous pour être aussi riches que vous l'étiez?

— C. Par le commerce, sire.

—N. Quel commerce faisiez-vous?

— C. Le commerce direct du Levant.

—N. Comment le faisiez-vous! (Et il donnait lui-même là-dessus des détails très-approfondis). J'ai pensé plus d'une fois à rétablir ce commerce. Je suis Toscan aussi, moi; nous sommes des familles de condottieri; mes ancêtres étaient seigneurs de San-Miniato; j'avais même là un vieil oncle que j'ai vu lorsque je suis allé en Toscane. On a déterré à la bibliothèque une comédie faite par une personne

La *casa Buonaroti*, maison de Michel-Ange, résidence de la famille Buonaroti ses descendans collatéraux, est simple, bien conservée, mais elle offre peu de traces d'antiquité; la cour autour de laquelle on l'a construite, est encore remplie de fragmens de sculpture, que les uns prétendent de Michel-Ange, les autres de sa collection d'antiques; mais qui sont toujours, comme ayant été *siens*, intéressans et sacrés aux yeux de tous ceux qui les contemplent, hors ceux de leur possesseur actuel. Dans cette cour où ce grand homme a marché, a travaillé, la négli-

de ma famille : elle est lubrique comme toutes les comédies de ce temps-là; c'est comme *la Calandria* du cardinal Bibiena, et tant d'autres; elles sont toutes comme ça.

— C. Les comédies de Machiavel sont aussi de même genre.

— N. Quoi! Machiavel a fait des comédies aussi? Quel grand homme que celui-là! Ses décades sont admirables! Quand je suis allé en Toscane, j'ai passé par la route de Modène à Pistoïa; je ne connais que celle-là; elle était bien mauvaise; j'ai eu de la peine à faire passer mon armée. Mais j'ai fait une route pour unir les deux mers, n'est-ce pas?

— C. Votre majesté a beaucoup amélioré les grandes communications; elle avait même annoncé le projet d'une route pour aller en Romagne (il entra alors dans plusieurs détails sur la manière de la tracer, et parla long-temps sur ce sujet; puis il continua.)

— N. Votre Léopold a fait de belles choses; son code criminel est excellent.

(En réponse : Capponi lui conta que pendant un certain temps, il n'y avait pas eu de criminels, et que les prisons étaient restées plusieurs jours vides et ouvertes. Ce que Napoléon écouta avec beaucoup d'admiration.)

— N. J'ai payé votre dette publique.

(Puis il s'adressa à d'autres personnes, et continua son chemin.) »

Ce curieux dialogue a été tenu moitié en français, moitié en mauvais italien.

gence de ceux qui portent son nom a laissé accumuler tant de malpropreté que tous les sens se révoltent en abordant un lieu où l'imagination est attirée par tant de souvenirs.

On dit que la galerie de la *casa Buonaroti* contient quelques beaux morceaux de sculpture ; mais son propriétaire étant absent de Florence, nous ne pûmes les voir. Michel-Ange s'excusait ordinairement de son célibat, par son dévouement à son art ; il disait que *ses ouvrages* étaient ses enfans. Il les a légués à la postérité, qui n'a pas négligé la charge qui lui était confiée. Sa maison et sa galerie sont restées à son neveu et à ses descendans, mais ils ne paraissent pas avoir été dignes d'un dépôt aussi sacré.

La *casa Macchiavelli*, véritable *rus in urbe* (campagne dans la ville), est en dehors de la *porta Romana*, et couronne, avec ses tourelles gothiques, le sommet d'une colline couverte de vignes. Cette villa, élevée par Machiavel dans le temps de sa prospérité, lui servit de refuge dans son adversité. Ses promenades, de cette maison à Florence, ont été plaisamment décrites par lui-même. Là, il combattit contre l'extrême indigence, et mourut privé de tout, *hors de sa famille et de ses amis* (1). Il paraît cependant que ses descendans ont recouvré quelques-unes des propriétés de leur maison ; car l'un d'eux est rentré dans sa *villa* historique, qui

(1) Ce sont ses propres paroles dans une de ses lettres : « La fortuna non mi ha lasciato che i parenti e gli amici. » Son fils confirme cette observation mélancolique dans une épître à l'un des amis de son père, auquel il dit : « Il padre nostro ci ha lasciati in somma povertà come sapete. » (Vous savez que notre père nous a laissés dans une grande pauvreté.)

était engagée pour une somme qu'il a payée ; et elle est arrivée par une ligne féminine au signore Rangone Macchiavello, qui, en épousant l'héritière de cette famille, fut obligé d'adopter un nom qu'il était si glorieux d'avoir le droit de porter.

La *casa* et la *villa Guicciardini*, encore parfaitement conservées, étaient la résidence de cet homme d'état despotique (1), mais qui fut historien candide, Francesco Guicciardini. Elles sont présentement habitées par Francesco Guicciardini, son descendant collatéral et son représentant. Sa charmante et délicieuse *villa d'Aratri* (près de S. Margarita sopra l'Emo) où il a terminé son histoire, et où l'on suppose qu'il est mort d'un poison lent, est conservée avec un soin qui fait honneur au goût de son possesseur, qui l'a décorée de plusieurs inscriptions classiques parfaitement appropriées au sujet. (2)

(1) « Per naturale inclinazione non amava punto il go-» verno popolare e contro de' cittadini che ne erano par-» ziali, si dimostrò più del dovere trasportato e severo. » (*Vita di Guicciardini.*)

« Il était naturellement adverse au gouvernement populaire ; et il se montra souvent plus violent et plus sévère qu'il ne l'aurait dû contre les citoyens qui étaient attachés à ce système. »

(2) Guicciardini a eu sept filles, mais point de fils. Comme tous les grands hommes de ce temps, il est mort pauvre ; et ses lettres à Machiavel expriment son anxiété sur le sort de ses filles, à qui il ne pouvait laisser que douze mille florins. Son orgueil se révolta au conseil que lui donnait Machiavel de s'adresser au pape ; car jamais les Médicis, non plus que les Stuart, n'ont pardonné à un ennemi, ni récompensé un ami. Le neveu et héritier de l'historien, Angelo Guicciardini publia les ouvrages de son oncle, qui parurent vingt ans après sa mort, mais incomplets et mutilés par l'ordre



La demeure de Boccace était sur l'emplacement de la belle villa de la famille *Orlandini*, située en haut d'une des collines de Fiesole. Parmi les charmans paysages qu'elle domine, était le fameux *Val delle Donne* (1) où le Décaméron a été composé, et dont toutes les images répondent aux brillantes descriptions de son auteur.

La *casa Altoviti* (encore occupée par les descendans du beau Bindo, l'ami chéri de Raphaël et de Cellini) mérite l'attention par sa singulière façade ornée de quinze portraits des plus illustres citoyens de Florence, parmi lesquels sont le Dante, Boccace, Pétrarque, Alberti, et Guicciardini. C'est dans ce palais que se voyait le sujet de tant de disputes, le portrait de *Rindo Altoviti* (2), ou de Raphaël, par Raphaël.

du gouvernement. Le *censeur* de ce temps, était Concini, secrétaire de Cosme Ier. Les despotes sentent bien que leur puissance repose sur une presse restreinte. Le duc actuel n'est point un despote, ni par caractère, ni par principes; cependant la presse n'est pas plus libre dans ce moment que sous le règne du sanguinaire Cosimo; et quand Florence posséderait vingt Guichardins, leurs talens lui seraient inutiles. Les vrais censeurs de la presse européenne sont les membres de la Sainte-Alliance.

Le comte Francesco Guicciardini a épousé la sœur de la marquise Pucci, dont le beau palais est une des fabriques historiques de Florence.

(1) Maintenant la propriété du signor Frossini, près du couvent de la *Doccia*.

(2) Les disputes élevées au sujet de ce portrait, il y a environ cent ans, naissent de l'indécision du texte de Vasari, qui laisse en doute si c'était le portrait de Raphael luimême, peint pour son ami Bindo Altoviti, ou le portrait de celui-ci. Voici le passage qui a mis tous les *connaisseurs* aux champs. Vasari dit en parlant de Raphaël : « *E a Bindo* « *Altoviti fece il ritratto suo* quanda era giovane, che è te-

La plus extrême indigence n'aurait pas dû suffire pour décider les possesseurs de ce trésor à s'en défaire. La fortune des comtes Altoviti a toujours été proportionnée à leur noblesse ; et cependant ce tableau a été acheté en 1807 par le prince héréditaire de Bavière pour huit mille écus, et il orne maintenant la galerie de Munich.

Le palais Corsini est une fabrique vraiment royale , quoique élevé dans le dix-septième siècle , à l'époque de la dégradation des arts ; il est d'ordre toscan , et bâti d'après les dessins de Silvani. Son aspect contraste fortement avec les lourds et antiques édifices du quinzième siècle. Il est situé sur le Longo-Arno , et de son *ricetto* ou galerie ouverte, on

» nuto stupendissimo. » Cependant la suivante observation d'un des commentateurs de Vasari me semble décider la question, si les démagogues de la critique peuvent jamais permettre que de telles questions soient decidées : « Fra i » molti ritratti fatti di sua mano e di mano d'altri , il più » bello e meglio dipinto e meglio conservato è quello , rammentato dal Borghino , che' egli fece da se allo specchio » per darlo a Bindo Altoviti nella cui casa di Roma era conservato fino a pochi anni sono , ed è stato sempre creduto » il rittratto di Bindo. Ma l'equivoco l'hanno fatto le parole del Vasari et del Borghino. » « Parmi plusieurs portraits de Raphaël faits par lui-même , ou par d'autres artistes , le plus beau , le mieux peint et le mieux conservé , est celui que cite Borghino , et que Raphaël a fait au miroir pour Bindo Altoviti , dans la maison duquel on le voyait encore il y a peu d'années. On l'a cru long-temps le portrait de Bindo ; mais l'équivoque venait des expressions ambiguës de Vasari et de Borghino, » Le commentateur ajoute qu'il s'était entretenu avec Altoviti sur ce sujet , et qu'il lui avait affirmé positivement que c'était le portrait de Raphaël.

Le présent comte Altoviti a exprimé la même opinion à l'auteur de cet ouvrage, un soir à l'Opéra , dans la loge du prince Borghèse, où ce tableau devint l'objet d'une discussion.

découvre les sinuosités de ce beau fleuve et les vallées dans lesquelles il va se perdre. Une statue d'un pape du nom de Corsini, Clément XII, au *népotisme* duquel cette famille doit son immense richesse, est élevée dans ce *ricetto*. Mais la gloire véritable des membres de cette famille date d'une époque antérieure à celle où les chapeaux rouges et les tiares ombrageaient leurs fronts. Un Rinaldo vaut mille Clément, et la page la plus brillante des archives des Corsini est celle que ce nom a illustrée (1). Le grand salon est tout-à-fait royal : des colonnes de marbre le soutiennent, et il est décoré de bustes et de statues anciennes et modernes. Parmi les pièces nombreuses de la vaste et précieuse collection de tableaux, on distingue quelques chefs-d'œuvre de Carlo Dolce, et un grand tableau d'histoire peint par Benvenuto, chef de l'École florentine actuelle. Mais l'auteur de ces pages ne pourrait parler avec une connaissance suffisante des détails magnifiques de ce palais, ne l'ayant jamais visité que comme hôte, et dans des circonstances qui rendaient même les fresques de Gherardini, et les têtes divines du Dolce, des objets d'attention secondaire. (2)

(1) Quand *Rinaldo Corsini* apprit que les Médicis devaient encore une fois être imposés à Florence par Charles-Quint, il se mit à la tête d'un parti de jeunes Florentins; et, en élevant le cri de *libertà*, il les aida à faire bannir les Médicis, et à déclarer Alexandre traître à la patrie. Il est impossible de trouver un seul nom florentin qui n'ait pas été illustré par quelques faits patriotiques; les Médicis eux-mêmes avaient été patriotes.

(2) Bientôt après notre arrivée à Florence, le prince Néri Corsini donna un dîner pour nous présenter tous les littérateurs de Florence. Parmi d'autres personnes distinguées, étaient le *senator* Alexandri, directeur-général de

Reale e imperiale academia delle belle arti.— Nonobstant les efforts bien intentionnés des pères de l'École toscane, pour établir un club ou société d'artistes, et les tentatives despotiques de Cosme pour composer et gouverner une académie, rien qui méritât absolument ce nom, comme il est appliqué en France et en Angleterre, n'a été établi à Florence avant l'année 1784. Le grand-duc Léopold réunit alors les diverses écoles de peinture dispersées, et fonda la présente académie des beaux-arts, dans le couvent et hospice de Saint-Mathieu, qui avaient été supprimés. Des sommes considérables furent affectées au soutien de cette nouvelle institution, par laquelle on croyait voir renaître les jours de Raphaël et de Léonard de Vinci. Les professeurs les plus distingués furent choisis pour la diriger, et l'on donna des prix pour encourager et stimuler le génie. Les Français perfectionnèrent le plan et surpassèrent de beaucoup la libéralité de Léopold pour cet établissement. Le nombre des élèves fut augmenté, il en vint de toutes les parties de l'Italie; on arrangea des

la galerie de Florence, et président de l'académie des beaux-arts, au soutien de laquelle son goût, ses talens et sa générosité ont puissamment contribué; le marquis Lucchesini, auteur d'un ouvrage sur la confédération du Rhin; le chevalier Fabroni, ex-directeur des ponts et chaussées du département des Alpes (plusieurs des grands ouvrages faits par Napoléon sont dus à son génie et à son activité); le signor Niccolini, secrétaire de l'académie des beaux-arts, mais plus connu en Italie comme auteur des belles tragédies de *Polissena* et *Nabucco;* le signor Micali, auteur d'un savant ouvrage, *l'Italia avanti il dominio dei Romani*, *etc.* L'Italie est peut-être le seul pays de l'Europe où les ministres s'entourent d'hommes à talens; où, de plus, une différence d'opinion bien connue n'est pas un obstacle à l'admission d'un littérateur étranger.

séances dramatiques dignes de celles qui sont jouées à l'institut de Paris; et cependant tout cela n'a pas même produit un *Vasari*. Les mauvais tableaux se multiplièrent *ad libitum;* mais il n'y avait point d'acheteurs, même pour les bons, quand il y en aurait eu; et les jeunes aspirans à la gloire portaient en vain leurs couronnes de lauriers en papier vert. C'est l'esprit du siècle qui doit diriger le cours du génie : les académies ne servent guère qu'à stimuler la médiocrité, ou exciter les prétentions.

Mais ce qui valait beaucoup mieux que d'accroître le nombre des mauvais peintres, c'était l'établissement d'écoles de déclamation, de musique, de mécanique et de chimie, que les Français ouvrirent dans l'académie. Les deux premières étaient aussi utiles au théâtre, que les deux autres l'étaient pour disséminer les connaissances, quoiqu'elles ne fussent étudiées là que dans leurs rapports avec les arts. Cependant si les efforts du précédent gouvernement n'ont pu reproduire ces dieux *mortels,* dont les vivantes créations n'étaient inférieures qu'aux plus beaux ouvrages de la nature; il a fait ce qu'on pouvait faire de mieux après cela, il a *sauvé* les œuvres de ces grands maîtres d'une destruction prochaine; et en les tirant des églises et des cloîtres humides pour les placer dans les galeries de l'académie, il a assuré le seul avantage que de telles institutions peuvent procurer à la peinture.

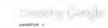
La galerie de l'académie nommée *Galleria del mezzogiorno,* d'après la lumière qui l'éclaire de la manière la plus favorable à cette heure de la journée, présente des séries chronologiques commençant aux peintres grecs qui ont ravivé les arts sous

le Bas-Empire, et continuant jusqu'au déclin de la peinture dans le seizième siècle. Cette galerie était anciennement la salle où l'on recevait les malades du sexe dans le vieux couvent. Un exemple remarquable de la négligence où tombent les tableaux placés en de tels lieux, c'est une belle fresque d'André del Sarto, en *clair obscur*, qui est encore sur la muraille où elle a été long-temps exposée aux rayons destructeurs du soleil : elle est maintenant couverte de tableaux insignifians de Raphaël del Garbo, qui lui servent d'écran. Toutes les galeries de cette académie sont intéressantes, parce qu'elles contiennent plusieurs productions remarquables de l'art, tel qu'il existait dans les beaux jours du génie italien. Il y a de plus une galerie de plâtres d'après les antiques, tous admirablement exécutés. On trouve aussi dans l'académie l'école de cet art purement florentin *la scuola di lavori in scagliuola* (1), et l'atelier de son aimable et méritant professeur actuel, le signor Pietro Stoppione.

A côté de ces grands dépôts des ouvrages des anciens, les ateliers des artistes modernes distingués excitent encore l'attention. *Raphaël Morghen* appartient déjà à la postérité, et ses œuvres sont si universellement répandues, que l'on entre dans la chambre d'où elles sont sorties, avec un sentiment de connaissance ; on croit visiter l'auteur plutôt par amitié que par curiosité. Nous le trouvâmes comme on aime à trouver de tels hommes, occupé de son art, gravant (2) d'après un tableau auquel il nous

(1) *Lavori in scagliuola*, ouvrages en albâtre.

(2) Vasari assure que l'art de la gravure a été inventé à *Florence* dans le quinzième siècle. Les Allemands, comme



dit qu'il prenait un grand intérêt. C'était le portrait original de Pétrarque et de Laure, par *Memmi* (1), appartenant à la famille Bellanti de Sienne : cette famille l'avait libéralement prêté pour faire la gravure qui devait être mise à la tête de la belle édition des œuvres de Pétrarque, publiées à Padoue par le professeur Antonio Marsan. Raphaël Morghen, ainsi que tous les hommes de génie, est simple, sans affectation et sans prétention ; et il eut la bonté de quitter son burin pour nous accompagner dans sa galerie, et nous désigner, à notre prière, ceux de ses ouvrages qu'il estimait le plus. Il choisit le fameux tableau de Vandyck, généralement connu sous le nom du *Cheval blanc*, la Cène de Léonard de Vinci et la Transfiguration de Raphaël : « Mais celui-ci, dit-il en prenant la belle gravure de la Fornarina, celui-ci, j'y ai travaillé avec amour (*con amore*) ». Une artiste français aurait dit : *Je l'ai soigné au possible*. Son enthousiasme, en parlant de Raphaël, n'avait aucune borne; il l'appelait souvent *il mio padre santo*, et disait que ses ouvrages inspiraient ceux qui les copiaient. Morghen eut la galanterie de vouloir absolument être Irlandais comme ses ancêtres, qui, disait-il, étaient originaires de ce pays (2) ; mais heureusement pour les

on sait, en disputent l'invention aux Florentins. Les écoles de gravure de Florence, Milan et Bologne ont atteint une grande perfection.

(1) *Le portrait de Pétrarque*, par le même artiste, a été gravé pour la magnifique édition de ses Œuvres faite par Maura Gandolfi.

(2) Son nom s'écrivait originairement *Morgan*. M. Morghen a été fait chevalier de la légion d'honneur sous le dernier régime.

droits, à un rang plus noble dans ce bel art, par son *Bacchus pressant des grappes*. Les connaisseurs trouvent que cet ouvrage a le cachet du *véritable antique ;* et les ignorans l'admirent, parce qu'il a celui de la nature. Les groupes des jolis enfans du prince Esterhazy et des charmantes filles de lady Charlotte Campbell, sont des ouvrages historiques. Indépendamment de la fidélité parfaite de la ressemblance (leur plus grand mérite aux yeux de leurs possesseurs), ces ouvrages sont de précieux témoignages de la perfection où la sculpture moderne est arrivée, à une époque si rapprochée de celle où on l'a tirée d'un état de dégradation complet (1). Le signor Bartolini a pour Michel-Ange le même respect et le même enthousiasme que Morghen professe pour Raphaël.

Le signor Ricci a formé une galerie dans la *Santa-Croce ;* mais nous n'avons pas pu visiter son atelier.

(1) Les bustes de lord et de lady Burghersh sont admirables, et par la ressemblance, et par l'exécution. Lord et lady Burghersh ont été du nombre des premiers admirateurs et des plus généreux protecteurs de cet artiste. Il a été aussi dans sa jeunesse distingué par le dernier gouvernement ; et il a fait plusieurs ouvrages importans sous sa protection.

CHAPITRE XVI.

TOSCANE.

Florence. — La galerie. — Collections de Laurent-le-Magnifique, etc., etc. — Anecdote de Michel-Ange.— Dispersion de la première collection. — La collection actuelle fondée par Cosme Ier, qui bâtit la galerie. — Le monument. — Bibliothèque Magliabecchi. — La Vénus de Médicis.— La Fornarina. — Autres pièces de la tribune. — École toscane. — La Méduse de Léonard de Vinci. — Martyrs. — École française. — Cabinet de pierres précieuses. — Écoles flamande, hollandaise et vénitienne. — Cabinet des portraits des peintres. — Vase de Médicis. — Cabinet des antiques. — Cabinet des bronzes. — Statue étrusque. — Le Mercure de Jean de Bologne. — Buste de Cosme. — Conduite des Français à l'égard de la collection. — Voyage de la Vénus à Paris. — Cavaliere Puccini.

Les fondateurs mercantiles de la famille de Médicis, les Giovanni, les Cosimo étaient les amis et les concitoyens des grands artistes de leur siècle. Laurent-le-Magnifique a été le premier de sa race qui a pris l'importance et affecté la supériorité d'un protecteur. Son amour pour les arts était pur, inné, enthousiaste; l'immense fortune, accumulée dans les comptoirs de ses pères, que lui-même avait conduits pendant un temps, donnait à son esprit libéral le moyen de se livrer à ses nobles poursuites, qui jetèrent une lumière glorieuse autour de son nom, et dérobèrent ainsi aux yeux de la postérité ses vues perfides contre la liberté de sa patrie. Les précieux antiques, rassemblés par lui dans les cours et les jardins de la

Casa Medici, dans lesquels il permit aux artistes florentins d'étudier et de travailler, firent de sa demeure une sorte d'atelier public. Un jeune homme, qui s'était engagé à travailler dans la boutique du peintre Ghirlandaio, pendant trois ans, pour la somme de vingt-quatre florins, vint comme les autres contempler ces prodiges de l'antiquité ; et, dès ce moment, il abondonna les travaux de la boutique du Ghirlandaio. Un des sculpteurs, frappé de l'assiduité de ce jeune garçon qui paraissait intelligent, lui fournit des matériaux pour s'essayer. Il commença à copier la tête mutilée d'un Faune ; il répara ce qu'il y manquait, et produisit un miracle. Il était encore occupé à la terminer, quande une personne, qui parcourait les jardins, s'arrêta à considérer le travail de l'artiste, et fut étonné de la perfection du premier, d'après la jeunesse du second. Cette personne demanda le jeune garçon à son père, et lui donna une place à sa table, et un appartement dans sa maison. Cet hôte était Laurent-le-Magnifique : le jeune homme était *Michel-Ange* ; et la tête du Faune est un des trésors de la galerie de Florence.

Du temps de Pierre, fils de Laurent, à l'époque du bannissement des Médicis, que leurs compatriotes indignés et opprimés chassèrent si souvent de Florence, les collections rassemblées par son père furent dispersées, vendues ou cachées. Quand les Médicis reprirent ensuite leur pouvoir, et qu'ils disposaient de toutes les richesses de l'Italie, ils sentirent que les arts étaient le seul moyen qu'ils eussent, pour établir une gloire plus durable que celle qu'ils s'étaient acquise par leurs crimes. Tous les trésors

dont ils étaient maîtres furent employés à racheter ce qui put être retrouvé des collections de Laurent. Le duc Cosme Ier construisit ce vaste édifice destiné à recevoir la galerie Médicis; et l'orgueil plutôt que le goût des successeurs de Laurent, continua à l'augmenter et à l'enrichir.

La *fabbrica degli Uffizii*, formant trois côtés d'un parallélogramme, est d'ordre dorique, et bâtie d'après les dessins de Vasari. Ses arcades ou *portici* servent à une espèce de bazar, et sont occupées par des petits marchands dont les jolies boutiques sont exclusivement remplies de marchandises françaises et anglaises. Le contraste qu'elles offrent avec les objets environnans (1) est extrêmement plaisant. Le produit des manufactures de Manchester est étalé sous les yeux du Persée de Cellini, et du David de Michel-Ange; les lames de Birmingham partagent l'attention avec le Remouleur antique; des jarretières et des éventails français sont achetés en passant, par les dévots qui vont en pèlerinage à la Niobé; et la *pommade divine*, les aiguilles de *white chapel*, la flanelle de *swansea* sont choisies et envoyées au logis par la Corinne anglaise, tout en montant les marches qui conduisent à la tribune de la Vénus de Médicis.

La première suite de pièces de cet édifice est consacrée à des offices publics; la trésorerie, les archives, et la fameuse bibliothèque Magliabecchi, fondée par *Antonio Magliabecchi*, mais immensément enrichie par les bibliothèques des couvens supprimés, et par les précieux et rares manuscrits de la famille Strozzi. La célèbre galerie occupe l'at-

(1) Les *Uffizii* sont entre la Loggia et le Pallazzo Vecchio.

tique, et l'on y monte par un superbe escalier de marbre. Quand on a passé le seuil, et que l'œil parcourt rapidement cette longue perspective, les souvenirs et les espérances qui se pressent dans l'imagination, font presque éprouver une sensation physique; la respiration s'arrête, et l'esprit comme la vue errent d'objet en objet, sans savoir d'abord sur quoi ils doivent se fixer, ce dont il faut jouir. Quelle impression profonde est produite par la conviction qu'on est entouré de tant de monumens du génie, consacrés par tant de siècles! Quand on contemple les plus beaux ouvrages que le temps ait produits et épargnés; qu'il est permis de lire l'histoire de l'homme dans les progrès de ses travaux, de suivre l'animal rude et grossier, depuis le moment où il abandonne ses instincts brutaux, pour se lancer dans la route vague et inconnue de l'imagination, en sculptant ses hideuses idoles dans les rochers ou dans les arbres, jusqu'à l'époque où il manie le ciseau de Phidias ou de Michel-Ange, et donne au marbre l'empreinte de la divinité; car l'homme qui a produit de tels chefs-d'œuvre était moins qu'un dieu; mais le dieu qu'il a créé est plus qu'un homme! (1)

Une émotion encore plus touchante et plus douce est excitée par des collections semblables à celles de la galerie de Florence; elle est produite d'abord par le concours de génies supérieurs que des siècles avaient séparés; quand on voit le Faune de Praxitèle, réparé par Buonaroti; le Ganymède de Scopas, achevé par Cellini! mais surtout par la certitude que ces créations brillantes de l'esprit humain ont

(1) L'Apollon du Belvédère.

paru sous l'influence de la liberté, et que les artistes de la Grèce et de l'Italie, comme Milton et Locke en Angleterre, ont fleuri sous les gouvernemens les plus libéraux que le monde pût alors connaître.

Trois corridors, deux de quatre cent trente pieds, et celui qui les unit, de quatre-vingt-dix-sept pieds de long, forment le corps principal de ce temple des arts. Les cabinets latéraux pour les diverses écoles anciennes et modernes, sont des chapelles votives dédiées chacune à quelqne déité particulière. Les fenêtres sont d'un seul côté des corridors, dont les plafonds son richement peints. De chaque côté on voit des bustes, des statues, des monumens, des sarcophages; au-dessus de ces antiques, les tableaux des premiers maîtres des écoles italienne et toscane, sont distribués en séries chronologiques; et au-dessus de tous, une collection de portraits de ceux que l'histoire a sauvés de l'oubli. Ces peintures sont une étude bien intéressante pour ceux qui regardent le visage humain comme *un livre dans lequel les hommes lisent d'étranges choses.* En les contemplant, le physionomiste peut distinguer sous le turban de Saladin les traces de l'aberration morale qui a renversé les états; et l'organe de la vanité personnelle qui a presque ruiné ses sujets, s'aperçoit à travers la volumineuse coiffure de Lonis XIV. L'imagination du romancier peut aussi y voir dissiper plus d'une illusion. Le nez grec (1) de Roxelane laisse le mys-

(1) « Est-il possible qu'un petit nez retroussé renverse les lois d'un empire? » Cela peut être possible; mais cela n'a pas été vrai dans ce cas; et quoique les dames du faubourg Saint-Germain puissent penser le contraire, Roxelane avait le nez droit. Elle a été cependant bel-esprit, dévote et reine; elle a été à son but, elle a bâti sa mosquée



tère de son influence inexpliqué ; et la féroce Catherine de Médicis sourit bénignement en dépit de la Saint-Barthélemi.

Il n'y aurait qu'une vanité impardonnable, ou un manque de goût total, qui pourrait donner à un voyageur de nos jours la tentation d'entrer dans les détails de cette miraculeuse collection. On sait combien de volumes ont été écrits à ce sujet (1) ; et que ces ouvrages se trouvent dans toutes les bibliothèques anglaises, depuis celles qui appartiennent au public, jusqu'aux petits assortimens qui décorent les tablettes du cabinet de toilette d'une dame. Cependant il est bien difficile de passer dans cette tribune, où, comme chacun l'a redit depuis Thompson, règne *la statue doucement penchée qui enchante le monde.* (2)

Il est difficile, surtout pour les petites femmes, *les Dumpy Women* (3), d'y passer sans jeter un grain d'encens ou adresser une prière à cette déesse mignonne, que sa taille de quatre pieds onze pouces

et tué son homme *tout comme un autre*. Outre qu'elle triompha du cœur de Saladin, elle fit étrangler le fils de ce sultan, et trancher le tête de son visir Ibrahim.

(1) Le *Musæum florentinum* du sénateur Buonaroti a dix volumes : viennent ensuite les descriptions et catalogues de Stolberg, Eckell, Cinelli, Caylus, Maffei, Addison, Swinton, d'Ancreville, Denina, Cocchi, Bianchi, Lanzi; et après et *d'après* les leurs, ceux de Lalande, Zannoni, et une centaine d'autres.

(2) The statue that inchants the world
So bending tries to veil the matchess boast
The mingled beauties of exulting Greece.
THOMPSON. *Summer*.

(3) Lord Byron. — Don Juan.

leur fait regarder comme *une Madonna del conforto*. (1)

Il appartenait à ce siècle d'anti-beau-idéalisme, de voir la Vénus louée avec tant de ravissement, depuis Pline jusqu'à Byron (2), tomber comme l'assiette d'émeraude de Gênes, dans les mains impitoyables de la science ; de voir juger si sévèrement cette belle tête, qui en a tourné tant d'autres, et soutenir enfin que la déesse de l'amour, avec une tête semblable, ne pouvait être qu'une idiote (3). Mais Vénus, après tout, n'était pas destinée à jouer le rôle de bel esprit, et les disciples de la crânologie peuvent se dédommager de la mauvaise conformation du front, en admirant ce *pied*, qu'un critique d'une autre école a déclaré digne d'être à lui seul un monument. (4)

Mais hélas ! ce n'est pas seulement de la science moderne que la Vénus de Médicis doit se défendre ; le scepticisme des artistes n'est pas moins vif dans ses attaques : Cochin et Lessing se sont déclarés tous deux contre l'antiquité de la tête ; le bras droit est donné à un sculpteur moderne, le gauche à un autre. On a déclaré que les pieds avaient subi plusieurs

(1) « Notre-Dame de la consolation. »

(2) We gaze and turn away and know nat where
Dazzled and drunk with beauty.
Childe-Harold, c. 14.

(3) Gall et Spurzheim. — Lawrence préfère aussi la tête d'une jeune Circassienne à celle de la *Vénus*, en observant qu'elle unissait aux charmes personnels l'expression des dons qui commandent l'estime. Le visage de Vénus est en effet dénué de physionomie.

(4) « Ce pied est si parfait, que, trouvé seul, il serait à lui seul un monument. » Denon.

fractures. Cependant il est consolant d'apprendre *que tout le reste est évidemment antique*, *à l'exception de quelques petits morceaux*, *dans le torse et ailleurs*. (1)

Le fait est que la Vénus de Médicis, comme beaucoup d'autres antiquités long-temps révérées, a senti le souffle destructeur des révolutions, et qu'elle voit tous les jours sa châsse abandonnée, pour celle d'une beauté rivale, qui n'est point déesse, encore moins sainte, qui n'est, après tout, qu'une femme ordinaire ; mais qui a été le modèle, et le modèle inspirateur de Raphaël ; sa *Fornarina*. (2)

(1) Galerie de Florence, 1818. Ces restaurations sont de fâcheuses pierres d'achoppement pour ces amateurs qui viennent préparés à admirer tout ce qu'on leur a dit être admirable, et qui promènent le même visage émerveillé devant tous les objets de la collection. Mais après avoir fait le décompte des mains inférieures, et de la tête insipide, que le goût et la science nous obligent de faire, il reste encore assez pour exciter l'admiration de ceux qui ont le moindre sentiment de la beauté ; et pour justifier cet éloge de Denon, aussi rempli de délicatesse et de grâces que le sujet qu'il décrit. « Descendue du ciel, l'air seul a pressé ses fluides contours : pour la première fois son pied vient de toucher la terre, et de fléchir sous le poids du plus souple et du plus élastique de tous les corps. »

(2) « Ritrasse Beatrice ferrarese, e altre donne, e par-» ticolarmente *quella sua*, e se ne serviva per tenere al na-» turale, quando faceva i suoi studii per quadri che doveva » dipingere. » Ce *quella sua* de Vasari a fait disputer tous les *connaisseurs* d'Italie, qui sont crédules sur tout, excepté sur ce dont il est peu important de s'assurer. Ils voulaient élever sur la Fornarina les mêmes incertitudes que sur le portrait de Raphaël. Vasari ne l'ayant point *nommée*, ils niaient même son existence. La passion de cet artiste pour cette belle est en effet plutôt traditionnelle qu'historique. Cet admirable tableau porte la date de 1512, et Raphaël est mort en 1520. Ainsi que la plupart des peintres de son

Cette tribune est le *sancta sanctorum* de la galerie ; tous les chefs-d'œuvre des grands maîtres y sont contenus. On y voit un tableau de Michel-Ange, qui, par son contraste avec la gaîté de son *Bacchus* (1) et la vigueur de sa statue du *Jour*, donne le témoignage le plus convaincant de l'étonnante souplesse de son génie. C'est une scène domestique de la Sainte Famille : la Vierge donne négligemment l'enfant Jésus à saint Joseph par dessus son épaule ! C'est la nature elle-même ! Ce tableau avait été commandé par Agnolo Doni, riche marchand florentin, et probablement le mari de Maddalena Doni, la jolie petite précieuse dont le portrait, peint par Raphaël dans sa première manière, est en face de cette Sainte Famille. Le prix de soixante et dix couronnes avait été convenu. Doni, quand il eut le tableau chez lui, le trouva trop cher, et commença à marchander ; Michel-Ange, indigné, le remporta et en doubla le prix. Doni se trouva trop heureux de le ravoir aux termes que l'on voulut exiger de lui, et il fit bien.

temps, ce grand homme, quoique dévot, était fragile; mais l'Église, qui avait besoin de ses talens, lui pardonnait ses erreurs ; et un chapeau de cardinal était destiné à sa belle tête, quand il mourut à la fleur de son âge.

(1) Le *Bacchus* de Michel-Ange est placé parmi les antiques, dans le corridor. Il a été en effet acheté comme tel par un connaisseur. Buonaroti l'avait enterré par plaisanterie, et son triomphe le décela. Ce Bacchus est exalté, et non pas enivré par le jus de la grappe, qu'il semble avoir pressé dans le gobelet qu'il tient dans sa main droite. Son front est couronné de lierre et de vigne; un malin petit satyre caché sous la peau de chèvre qui sert de draperie au dieu, s'efforce de recueillir les gouttes qui s'échappent de sa main. L'antiquité n'a rien laissé de plus beau que cette statue.



L'école toscane est et doit être très-riche et très-excellente : quelques-uns des premiers ouvrages de l'art y sont conservés. L'on trouve dans ce précieux cabinet la fameuse tête de Méduse, de Léonard de Vinci, production de son adolescence étonnante ! Le vieux *messire Pierre*, son père, honnête notaire de Florence, qui était très-fier des talens de son fils, le pria de peindre un bouclier pour un paysan qui demeurait près de son *podere* de *Vinci*. Quand Léonard présenta cet ouvrage, le bon homme recula d'horreur. Ce bouclier était la tête de Méduse, de laquelle Galéas Sforza, duc de Milan, donna depuis trois cents ducats, et qui est maintenant considérée comme un des plus rares trésors de la galerie de Florence. Il est de fait que les reptiles venimeux dont cette belle tête est coiffée, doivent leur effrayante vérité à l'étude approfondie que le jeune artiste avait faite sur des sujets vivans. Quand le bouclier fut achevé, son cabinet fut trouvé rempli des habitans les plus nuisibles des marais et des taillis, qui avaient servi de modèle à ces serpens qu'on voit réellement siffler et lancer leur dard autour du front de ce monstre expirant, et mêler à son dernier soupir leur souffle empesté. Le contraste de cette sublime horreur est l'aimable portrait de Mona Lisa.

L'Adoration des rois, par fra Filippo Lippi, est historiquement intéressante, comme offrant les portraits de la famille Médicis. On trouve là de plus un beau portrait, par Allori, d'Eléonore, femme de Cosme Ier, mère de plusieurs enfans assassinés, et dont le cœur est brisé sous ces brillants ajustemens que Cellini avait dessinés pour elle. Il y a encore un portrait fait par le même artiste, de la sirène Bianca

Capello, dont l'histoire est un roman, et la mort une tragédie; et la sainte Lucie de Carlo Dolce, dont toutes les têtes de femmes semblent avoir été peintes par un ange: une blessure ouverte dans son beau cou renvoie des rayons de lumière. Le martyrologe féminin de ces Italiens pourrait former une galerie de houris de Mahomet ou du harem de Charles II. Près de ces tableaux, on voit deux fameuses compositions d'Allori et de Carradi; l'une est saint Laurent sur le gril, l'autre sainte Thérèse bouillant dans une marmite; et c'était réellement *un morceau digne de la table d'un roi.*

Dans le cabinet adjacent se trouvent le beau torse de Ganymède, si excellemment restauré par Cellini, et le magnifique buste d'Alexandre, qui, avec une tête semblable, pouvait bien se croire fils de Jupiter.

L'école française offre tous les traits génériques attribués, par les Italiens, aux Guides et aux Guerchins *ultramontains*. Un effort perpétuel, pour produire l'*air noble*, est remarquable dans toutes les têtes de leur aristocratie théologique; et les saintes et les Magdeleines, toutes *gentilles au possible*, sont évidemment les *Sévignés*, les *Montespans*, les *La Valières* de la *monachologie* française. Il y a une Annonciation de Vouët, où l'ange semble dire: *Madame, j'ai l'honneur de vous annoncer*, etc. Quelques Vierges couronnées (1), qui ont l'air de reines

(1) Le mauvais goût d'entourer les têtes de vierges de guirlande de chérubins dérive cependant de quelques-uns des plus grands maitres. Frogonard, peintre et *mauvais plaisant* de Paris, attaqua ce faux goût dans un tableau où il représenta une Sainte Famille d'après le modèle accoutumé: une gloire de chérubins entourait le front de l'enfant, qui



de France et des Christs enfans, qui ressemblent aux Cupidons de Versailles, rappellent l'adulation dans laquelle tombèrent les peintres, aussi bien que les archevêques, dans le temps de Louis XIV. (1)

Il y a cependant quelques ouvrages qui rachètent la nullité du reste dans ce cabinet : quelques batailles (genre dans lequel les Français ont toujours excellé), par Bourguignon et son élève Parrocel, et les délicieuses Marines de J. Vernet, nom consacré aux arts depuis plusieurs générations successives. Les tempêtes de Pilment sont des études approfondies de la nature; et la *Chasse au lion* de Gagnereau, et sa *Rencontre de cavaliers* sont bien dignes de *Vénus et Adonis*, par le Poussin, et des *Amours et des Levrettes :* sujets chatouilleux des peintres français. Plusieurs portraits originaux de mesdames de Sévigné et de Grignan ne sont pas les objets les moins intéressans de la collection.

Quand lord Oxford visita Florence, il n'avait pas encore acquis le goût d'un connaisseur, et sa passion pour *Notre-Dame des Rochers*, autrement il aurait dévoué les jours qu'il passait dans les cercles des belles dames de Florence, aux intéressans portraits de Mignard dans la galerie de Médicis.

avait saisi un des traîneurs par les ailes, et le tenait comme les enfans tiennent les papillons. Dans le coin de l'étable paraissait un chat, le dos élevé, la moustache retroussée, et prêt à s'élancer sur le chérubin, dont la destinée se lisait dans son œil brillant.

(1) Bossuet, dans sa fameuse Oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, non content d'appeler ce prince licencieux et dévot, *le rempart de la religion, le vengeur que Dieu envoie à la chrétienté*, finit par comparer la reine à la sainte Vierge, et le dauphin à son divin fils.

Le cabinet des pierres précieuses, vrai boudoir d'un Crésus ou d'une reine de Scéba, est une chose unique dans son genre, et particulière au siècle, au pays, à la famille dont il est l'*epitome*. Cette chambre ou plutôt cet écrin, enchâssé avec toutes les richesses du monde, est digne par sa beauté et sa magnificence des splendides dépôts qui y sont contenus. Quatre colonnes d'un pur albâtre oriental, et quatre d'un précieux vert antique supportent le plafond resplendissant. Six armoires d'un travail exquis renferment les brillans produits des mines de l'Inde, sculptés dans toutes les formes possibles, ou offrant dans leurs gravures l'impression que le doigt magique du génie a laissée sur leur surface peu ductile. Pour ces ouvrages, Cellini était forcé d'abandonner son Persée, Bandinello son Hercule, et Valerio Vincenzio employait des facultés qui auraient produit peut-être un Laocoon ou une Niobé. Ce cabinet est un monument d'une époque nouvelle et rare de l'histoire des arts; il marque une période où le goût public décline avec l'esprit public, où le caprice de puissans individus, secondés par leur richesse démesurée, donne au talent une direction fantasque; et l'éloignant de plus nobles desseins, substitue la protection privée à l'encouragement national, et remplace le stimulus de la concurrence par le salaire de la dépendance. Les six armoires sont ornées de huit colonnes d'agate, et de huit en cristal, dont les bases et les chapiteaux sont parsemés de topazes et de turquoises. Elles contiennent des vases de rubis, des urnes faites *d'une seule et parfaite chrysolithe*, des coupes d'émeraude et des jattes d'onyx, des empereurs romains en calcédoine,

et des dames romaines, dont le front d'améthyste répand le véritable *lumen purpureum* de l'amour et de la beauté; mais les objets les plus curieux sont saint Pierre et saint Paul en jaspe; un chevalier combattant, couvert d'une cotte de mailles en diamans; un chien de perle avec une queue d'or et des pates de rubis; le duc Cosme II en or émaillé, priant devant un autel de pierres précieuses; et une châsse de cristal représentant la Passion: le tout infiniment mieux approprié à un magasin de bijouterie du Palais-Royal à Paris, que pour le grand autel que ces ouvrages étaient destinés à décorer, par la dévotion frivole de ce vrai Médicis, le pape Clément VII.

Les écoles flamande, hollandaise et vénitienne sont extrêmement riches et très-élégamment disposées dans des pièces dignes de les posséder. Les productions des peintres flamands ont une vérité et une vie qui les font apprécier par un sentiment plus intime que les ouvrages des autres écoles. Ce genre de mérite est particulier aux nations qui ne sont point assujetties aux idées de convention des académies, et aux préjugés aristocratiques qui existent dans les pays où la grande masse du genre humain est appelée *canaille.* Les scènes de jouissances domestiques, de plaisirs à la portée de la plus humble situation, qui sont peut-être parfois grossiers, mais toujours vivement sentis, la fidèle représentation de la nature champêtre qui abonde dans les tableaux flamands, reposent agréablement des meurtres du martyrologe, et des miracles extravagans des légendes romaines. Le génie des peintres italiens était obligé de représenter sans cesse de tels sujets, dont la répétition est si fatigante dans toutes les collec-



tions italiennes. Quel que puisse être le mérite technique de chaque école, un brillant paysage du Lorrain (1) échauffant et éclairant le cabinet de la collection flamande, vaut *moralement* une armée de martyrs.

Le cabinet des portraits des peintres est un des plus intéressans : il a été commencé par le cardinal Léopold de Médicis, et c'est une sorte d'académie posthume où le privilége d'admission marque l'immortalité du candidat. Deux artistes anglais de chaque sexe ont obtenu ce brevet de mérite, et Reynolds et Damers (2) se placent avec Titien et Rosalba. Au milieu de la pièce est le fameux vase de Médicis, qui représente le sacrifice d'Iphigénie, innocente victime offerte pour apaiser les dieux et les disposer à être favorables à ses meurtriers. Toujours des sacrifices ! des dieux en colère ! des hommes animés par la vengeance ! C'est une effrayante image !

La cabinet des monumens grecs, latins, égyptiens et des inscriptions, celui des monnaies et médailles, et celui de Niobé, demanderaient des jours pour être examinés, et il faudrait, pour les décrire, des volumes et de la science. Les cabinets des bronzes anciens et modernes ont un attrait particulier, même

(1) C'est une belle marine dans laquelle il a introduit la villa Médicis.

(2) L'honorable mistriss Damers a fait elle-même le beau buste qui la représente dans ce cabinet. Il est curieux de suivre les progrès des talens de cette femme distinguée depuis ses premiers essais (rappelés dans les charmantes lettres du lord Oxford) jusqu'au moment où son ouvrage a été ajouté aux richesses d'une collection pour laquelle Michel-Ange a travaillé.

pour l'ignorant sans prétention qui, en visitant Florence, s'intéresse à son histoire : l'un offre les premiers efforts des arts en Toscane, dans une brillante série de monumens étrusques, de vases et de statues; l'autre déploie leur renouvellement à Florence sous son gouvernement libre. Parmi les plus beaux ouvrages de ces époques éloignées, deux ont frappé particulièrement l'auteur de ces pages ; le premier est l'orateur étrusque : la dignité animée de cette figure fait penser que l'ame de l'artiste était entièrement livrée à son sujet : l'attitude ferme et composée, est celle d'un homme profondément convaincu de la justesse de ce qu'il avance. Cette excellente figure est certainement étrusque; car malgré sa tunique romaine, les connaisseurs observent qne le style diffère entièrement de celui des antiquités de la Grèce et de Rome. Elle a été déterrée près du lac de Thrasymène, sous le duc Cosme Ier. L'objet le plus remarquable dans les productions de la seconde époque, est le Mercure de Jean de Bologne, le dernier des grands sculpteurs du seizième siècle. On dit que les anciens n'ont rien produit de plus parfait que cette statue. Le pied délicat et ailé du dieu semble balancé par le souffle du zéphyr. Il est déjà dans l'air, dans l'air moins léger que sa forme délicieuse ! L'idée est peut-être trop cherchée, mais l'exécution est si exquise, que l'admiration involontaire prévient la critique. Quelle abondance de génie a produite ce petit territoire ! que de volumes a fournis son histoire, pour démontrer que ce sont les institutions, et non les climats, qui nourrissent ou appauvrissent les plus hautes facultés de l'homme !

Près du Mercure de Jean de Bologne, est la su-

perbe tête de *Cosimo* Ier, l'un des chefs-d'œuvre de Cellini, qu'il n'avait cependant exécuté que comme un passe-temps, et une expérience qu'il tentait avant de confier son précieux Persée à la fournaise (1). Des indispositions momentanées l'avaient conduit plus souvent qu'à l'ordinaire auprès des ouvriers du garde-meuble; et pendant que le duc et la duchesse causaient avec lui, il s'amusait quelquefois à travailler à une aiguière d'or, ou à inventer une ceinture pour Éléonore (*con molto piacevole invenzione*), et d'autres fois il modelait en terre glaise un portrait de Cosme, ouvrage auquel il assure que le duc prenait le plus grand plaisir.

On devait supposer que la galerie de Florence, avec tous ses trésors des arts et de la richesse, était faite pour tenter la rapacité des envahisseurs français, et fournirait des sources de spoliation infinies à des conquérans bien plus puissans que Charles VIII; mais cette supposition ne s'accorde pas avec les faits. Les révolutionnaires français, en Italie comme en France, saisirent toutes les propriétés de l'Église et de l'État, et les vendirent à Florence, comme ailleurs, publiquement, sous le nom de *biens nationaux*. Cependant, quoique la rapine individuelle se soit prévalue occasionnellement de la confusion générale, pour piller partout où elle le pouvait, les propriétés *privées* devaient être sacrées, même *celles des souverains*. D'après ce principe, la galerie

(1) « Questa fu un' opera che piacque ed io non la feci » per altra causa se non per far esperienza delle terre da » gettare il bronzo. » VITA, Vol. II.

On voit aussi dans le cabinet des bronzes, un bouclier de Cellini, d'un travail incomparable.

de Florence est restée inviolable ; et cependant la Vénus de Médicis a décoré les salles du Louvre.

A l'époque de l'invasion française, un individu se trouvait à la tête de la galerie et des arts, à Florence, sous le titre de *direttore della galleria*, et son enthousiasme pour l'une et les autres fait encore le sujet de plus d'un récit plaisant, dans les cercles florentins. C'est le *cavaliere Puccini*. Le dragon des Hespérides n'était que le type de ce vigilant gardien de la Vénus, de ce zélé directeur du musée. Un seul objet partageait avec les beaux-arts son attention et son amour : c'était la science *gastronomique*. Entraîné de la cuisine au musée par des inclinations qui se combattaient, on dit qu'il confondait souvent les idiomes de l'une et de l'autre, et qu'il parlait de la Vénus comme d'une chose *da mangiare*, et disait que le mouton à la braise était de l'école française. (1)

Puccini ne voyait au milieu des commotions qui bouleversaient l'Europe, aucun motif d'intérêt ou de crainte, excepté dans ce qui pouvait affecter sa galerie. Quand le grand-duc déserta Florence, Puccini, sans demander le conseil ni le secours de personne, prenant avec lui la Vénus de Médicis, fréta un vaisseau anglais, de Leghorn pour Palerme, et s'y embarqua avec son précieux dépôt. A son arrivée, il présenta la déesse de Gnide au roi de Na-

(1) En désignant un jour les meilleurs tableaux de la galerie, à un gentilhomme romain, avec ses phrases ordinaires de critique culinaire, il disait de l'un, *come questo quadro è butiroso* (comme ce tableau est beurré)! et d'un autre, *come è midolloso* (combien il est moelleux)! « Si vous dites un seul mot de plus, interompit le *virtuoso*, passant la langue sur ses lèvres, je vais les manger (*state zitto ; se no lo mangio.*) »

ples, alors fugitif comme elle ; il réclama et obtint sa protection légitime, pour cette reine des cœurs, détrônée comme lui. Le roi reçut la belle émigrée, en *preux* chevalier. Une tribune seulement un peu moins belle que celle de Florence lui fut préparée, et Puccini voyait sa déité recevant à Palerme les mêmes hommages qu'à Paphos ; quand, au grand étonnement de tous, et à la complète consternation de son grand-prêtre, la déesse abandonna son temple pour une frégate française, et changea son royal protecteur contre le directoire jacobin de France. Le directoire fit des coquetteries pour la recevoir ; le roi de Naples déclara qu'il ne savait rien de la transaction ; et, après bien des *pourparlers* de part et d'autres, il parut que le ministre, M. Acton, Anglais et favori de la reine Caroline (dont le nom est, avec le sien, voué à l'exécration nationale), avait offert la Vénus de Médicis aux Français ; et quel que fût le *dessous des cartes*, il déclara franchement qu'il prenait la responsabilité du transfert sur *sa tête*, sur sa tête déjà responsable pour tant de faits d'une conséquence bien plus grave que ce honteux abus de confiance.

Possesseurs de la Vénus par des moyens *légitimes*, puisqu'elle leur venait d'un ministre légitime, les Français soupiraient après le buste d'Alexandre. Mais c'est un fait notoire, qu'ils n'ont demandé qu'un *plâtre* de ce magnifique ouvrage ; et ils l'ont obtenu, de même qu'ils auraient sans doute obtenu l'original s'ils l'avaient exigé. On dit que les Florentins étaient alors extrêmement faciles, et qu'ils ne déployaient contre les envahisseurs ultramontains aucune de ces résistances qui forcèrent Charles VIII,



dans des temps moins civils, de sortir des murs de leur ville. (1)

Quand la restauration eut lieu, en 1814, la Vénus de Médicis a dû reprendre son trône dans la tribune, être réinstallée comme d'autres souverains déposés, avec les chevaux de Venise, les ânes de l'Annunciata et *d'ailleurs*. En cette occasion, comme dans toutes celles du même genre, on chercha à produire de l'effet sur le peuple, par la pompe glorieuse de son entrée; mais ce but fut absolument manqué. Ce fut en vain qu'une escorte de cavalerie alla à sa rencontre, et qu'elle fut conduite dans la ville, les drapeaux déployés, et les tambours battans; il ne se trouva pas trois cents personnes sur son passage, pour célébrer sa bienvenue. Un quart de siècle avait apporté de grands changemens dans le goût des Florentins: il leur fallait des *statuts*, et non pas des statues; et la restauration de leur ancien commerce, ou la continuation de cette prospérité dont ils avaient joui par les institutions libérales de leurs vainqueurs ultramontains, leur auraient semblé un résultat plus heureux du rétablissement de l'ancienne dynastie, que l'arrivée de toutes les statues qui aient jamais orné le Capitole de Rome ancienne, ou le Vatican de Rome moderne.

Les Florentins sont encore justement fiers de leur

(1) Bonaparte dînait avec le grand-duc dans le palais Pitti, quand on vint lui apporter la nouvelle de la prise de Mantoue: ce fut la dernière ville qui résista, et sa reddition rendit les Français maîtres de l'Italie.— Le grand-duc, en récompense, a vécu à Paris dans la plus grande intimité avec la famille Bonaparte, et l'on dit qu'il y menait une vie *plus conforme à ses goûts*, pendant qu'Élisa, sœur de l'empereur, gouvernait la Toscane sous la surintendance du chef suprême de tous.

galerie, sans rivale dans l'univers. C'est un noble monument de leur ancienne suprématie intellectuelle sur toutes les nations de l'Europe. C'est de plus le seul bien qui leur soit resté de l'influence de cette odieuse famille, à qui ils doivent tant d'années de dégradation morale et politique.

FIN DU TOME SECOND.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

ITALIE.

CHAPITRE X. *Lombardie.* — Route de Pavie. — Canal. — Binasco. — La Certosa. — Pavie. — Château. — Fonderie. — Strada nuova. — Pont du Tésin. — Palais. — Tours. — Pétrarque. — Églises. — Saint-Michel. — Duomo. — San-Pietro in ciel d'oro. — Saint Augustin et Boccace. — Théâtre. — Université. — Arrivée de Napoléon à Pavie, et sa visite à l'université. — Volta. — Colléges. — Caccia, Borromeo et Ghislieri. — Société. *Page* 1

CHAP. XI. *Gênes.* — Routes à Gênes. — Voghera. — Tortona. — Novi. — Les Apennins. — Voltaggio. — Bocchetta. — Gênes. — Faubourgs. — Galériens. — Baie. — Palais au clair de la lune. — Palais Durazzo, Spinola, Serra, etc. — Palazzo Doria. — Palais d'Olivier Cromwell. — Palais ducal. — Doges. — Églises. — San Stefano. — San Lorenzo (*le sagro catino*). — Annunciata. — Franciscains. — Université. — Jardin botanique. — Jésuites. — Cité. — Population des rues. — Oratoires et châsses. — Facchini. — Villa Santa-Anna. . . . 41

CHAP. XII. *Société génoise.* — Préjugés nationaux contre Gênes. — Sa splendeur à son origine. — Sa décadence. — Changemens révolutionnaires. — Agrégation avec la France. — *Agostino Pareto.* — Reddition de Gênes au roi de Sardaigne. — Restauration des anciens abus. — Anecdote des Battistine. — Processions religieuses. — Casaccia. — Caractère génois. — Communications sociales. — *La Veglia di quaranta.* — Hospitalité. — Améliorations dans les mœurs. — Costume. — Chute du commerce. — État de la presse. 83

Chap. XIII. *Plaisance, Parme, Modène.* — Route de Gênes à Plaisance. — Frontières et officiers des douanes. — La Trebbia. — Plaisance. — Souvenirs historiques. — Benvenuto Cellini. — Palais Ducal. — Place publique. — Prisons. — Palais du gouverneur. — Statues équestres. — Duomo. — Manière italienne de supputer le temps.— Coupole du Guerchin. — Population des rues. — Littérature. — Giordani. — Route de Parme. — Via Flaminia. — Aspect de la contrée. — Castel Guelfo. — Branche italienne des Douglas. — Val di Taro. — Parme. — Rues. — Cafés. — Dévotion du peuple. — Ex-duchesse. — Duomo. — Coupole du Corrège. — Portraits du Corrège et de Girolamo Mazzuolo. — Baptistère. — Église de Saint-Jean l'Évangéliste.— Théâtre. — Palais. — Garde-meuble de Marie-Louise. — Histoire de la révolution. — Imprimerie de Bodoni. — Galerie. — Littérature et sciences. — Tommassini.— Velo.— Académies. — Route de Modène.— Reggio. — (Arioste). — Rubiera (corregio). — Modène. — Palais. — Bibliothèque. — Université. — Gouvernement du duc de Modène. — Littérature. — Muratori. — Tassoni, etc. . . . 107

Chap. XIV. *Bologne.* — Route de Bologne. — Aspect général de la campagne et de la population.—Vendanges. — Bologne. — Ses arcades, rues, etc. — Églises. — Duomo. — San-Petronio.— Le méridien de Cassini.—Église et couvent de Saint-Dominique. — Sa châsse. — Anecdotes. — Inquisition. — Bibliothèque. — Église de Saint-François. — La chiesa de servi. — Couvent de Sainte-Catherine. — Miracles.— Place du Géant. — Statue de Neptune. — Institut. — Sa bibliothèque (*l'abbé Mezzofanti*). — Manuscrits d'Aldrovandus. — Manuscrits d'Esdras sur parchemin. — Portraits de femmes auteurs (*Isotta da Rimini*).— Femmes professeurs (*Clotilde Tambroni, etc., etc., etc.*) — Galerie de tableaux. — Anecdotes. — La Certosa. — Palais. — Palais Sampieri, etc., etc., etc.—Villas.— Précis historique. — Gouvernement de Bologne avant la révolution. — Occupation française et révolution de 1796.— République cisalpine de 1797. — Agrégation à cette république, même année. — Occupation austro-russe, 1799. — Nouvelle révolution

après la bataille de Marengo. — Royaume d'Italie. — Voyage de Napoléon à Bologne. — Invasion austro-napolitaine, 1814. — Seconde invasion de Murat contre les Autrichiens. — Restauration du gouvernement papal. — Infraction de l'ancien concordat entre le pape et les Bolonais. — Établissement d'un despotisme absolu à la restauration. — Société. — Musique (*Crescentini*, *Rossini*). 143

Chap. XV. *Toscane.* — Route de Bologne à Florence. — Monte di Fo. — Le Giogo. — Lever du soleil dans les Apennins. — Florence. — Aspect extérieur. — Architecture. — Duomo. — Portraits originaux du Dante — de Giotto, etc. — Reliques. — Campanille. — Baptistère. — Piazza del Duomo. — Tombeaux antiques. — Le Bigallo. — Piazza Santa-Croce. — Église de Santa-Croce. — Tombeaux de Leonardo Bruni, Alfiéri, Machiavel, Galilée, etc. — Couvent de Santa-Croce. — San-Lorenzo. — Tombeaux des Médicis. — Statues de Michel-Ange. — Capella de' depositi. — Couvent. — Bibliothèque Laurentienne. — Manuscrits du Décaméron et de la vie de Benvenuto Cellini. — Doigt de Galilée. — Portraits. — Églises et couvent de Santa-Maria novella. — Boccace. — Tableaux des premiers peintres. — Laboratoire des Dominicains. — Église du Santo-Spirito. — L'Annunciata. — Procession de l'Anc. — Tombeau de Benvenuto Cellini. — Tombeaux des Pucci. — Place publique. — La loggia d'Orcagna. — La Judith de Donatello. — Le Persée de Benvenuto. — Le Ravissement des Sabines, de Jean de Bologne. — Palazzo Vecchio. — Le David de Michel-Ange, et l'Hercule de Bandinelli. — Anecdotes. — Palais Pitti. — Galerie de Tableaux. — Bibliothèque. — Collection de musique. — La Cour et la Famille de l'archiduc. — Casa Medici. — Bibliothèque. — Casa Strozzi. — Académie de la Crusca. — Orti Ruccellai. — Anecdotes. — Casa Capponi. — Anecdotes. — Casa Buonarotti. — Casa Macchiavelli. — Casa Guicciardini. — Villa di Boccacio. — Casa Altoviti. — Portraits de personnages illustres. — Palais Corsini. — Académie des beaux-arts. — Galerie. — Ateliers d'artistes. — Morghen. — Bartolini. — Ricci. . 195

Chap. XVI. *Toscane.* — Florence. — La galerie. — Collections de Laurent-le-Magnifique, etc., etc.

—Anecdote de Michel-Ange.— Dispersion de la première collection. — La collection actuelle fondée par Cosme Ier, qui bâtit la galerie.—Le monument. — Bibliothèque Magliabecchi. — La Vénus de Médicis.— La Fornarina. — Autres pièces de la tribune. — École toscane. — La Méduse de Léonard de Vinci. — Martyrs.— École française. — Cabinet de pierres précieuses. — Écoles flamande, hollandaise et vénitienne. — Cabinet des portraits des peintres. — Vase de Médicis. — Cabinet des antiques. — Cabinet des bronzes. — Statue étrusque. — Le Mercure de Jean de Bologne. — Buste de Cosme. — Conduite des Français à l'égard de la collection. — Voyage de la Vénus à Paris. — Cavaliere Puccini. 288

FIN DE LA TABLE.



